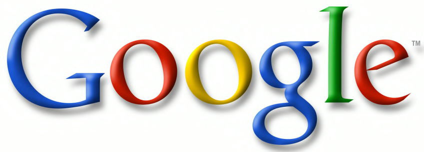
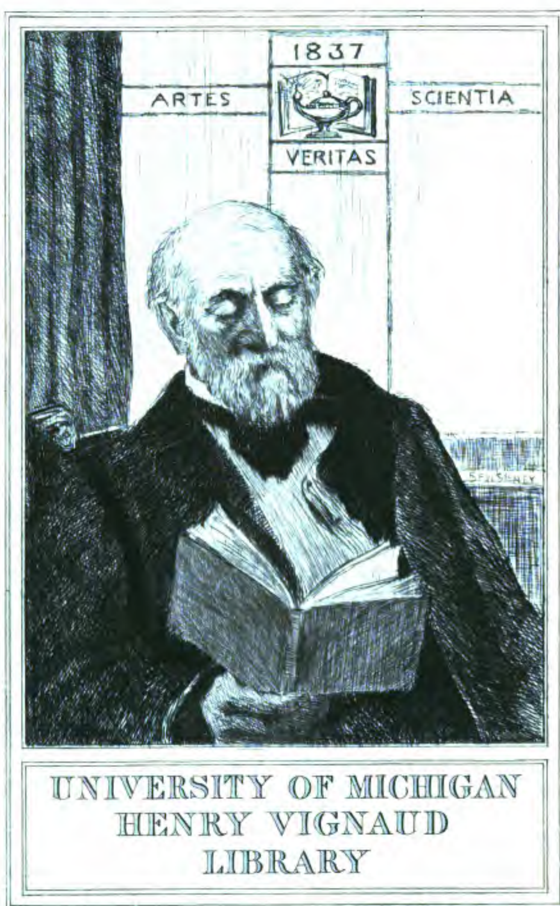



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

A Monsieur l'aumônier de la Tour,
hommage de respectueuse et fidèle amitié
A. Lebrocquy, S.J.

Louvain 12 sep. 1878

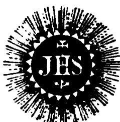
VIE

DU

R. P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM

de la Compagnie de Jésus

APPROBATION DU R. P. PROVINCIAL.



Ego JOSEPHUS JANSSENS, Præpositus Provincialis Societatis Jesu in Belgio, potestate ad hoc mihi facta ab Admodum Reverendo Patre PETRO BECKX, ejusdem Societatis Præposito Generali, facultatem concedo, ut opus cui titulus **Vie du Père Ferdinand Hélias d'Huddeghem** ab AUGUSTO LEBROCQUY S. J. conscriptum, et a deputatis censoribus rite recognitum atque approbatum, typis mandetur.

In quorum fidem has litteras manu mea subscriptas et sigillo meo munitas dedi.

Bruxellis, die 31 Maii 1878.

J. JANSSENS, S. J.

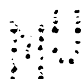
APPROBATION DE L'ÉVÊCHÉ DE GAND.

IMPRIMATUR.

Gandavi, 13 Junii 1878.

† HENRIC., *Episcop. Gandaven.*





Lith. F. [illegible] Gand

R. P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM,

de la Compagnie de Jésus.

LE FONDATEUR

DES

MISSIONS DU MISSOURI CENTRAL

VIE

DU

R. P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM

de la Compagnie de Jésus

PAR

AUGUSTE LEBROCQUY, de la même Compagnie

Avec un portrait lithographié.



GAND,

C. POELMAN, IMPRIMEUR DE SA GRANDEUR, RUE HAUTPORT, 19.

1878.



AVANT-PROPOS.

—

C'est à l'apôtre des Montagnes Rocheuses, au Père De Smet, que l'on doit cette biographie du Père Ferdinand Hélias d'Huddeghem.

On ne sait rien refuser à une amitié consacrée par les années : le fondateur des missions du Missouri central, cédant aux demandes réitérées de son confrère, avec lequel il entretenait des rapports intimes depuis 1833, *employa les longues soirées d'hiver de* 1867 *à rédiger ses mémoires. A la mort du Père De Smet, on trouva cet intéressant récit parmi ses papiers.*

Quand le Père Hélias eut succombé, à son tour, aux fatigues de l'apostolat, on nous transmit ces mémoires avec d'autres documents importants qu'il avait laissés.

Rien de ce qui pouvait éclaircir et compléter notre travail ne nous a manqué, grâce à la complaisance du regretté Monsieur Robert Hélias d'Huddeghem, neveu du missionnaire. Ses obligeantes communica-

tions nous ont mis entre les mains toute la correspondance de son oncle (1).

Le premier avril 1876, *une mort prématurée est hélas! venue ravir à ses proches ce dernier représentant d'une noble et catholique famille de Flandre. Les pauvres de la ville de Gand ont pleuré sa perte, et les bonnes œuvres regrettent encore le concours de son active charité.*

Je dépose cette biographie sur la tombe de M. Robert Hélias d'Huddeghem, comme un hommage rendu à la famille généreuse dont le foyer servit longtemps d'asile aux jésuites belges, sous le régime intolérant et persécuteur du gouvernement des Pays-Bas.

AUGUSTE LEBROCQUY, S. J.

Louvain, 24 mai 1878, fête de N. D. Auxiliatrice.

(1) Voici les titres des principaux écrits du P. Hélias :
1. Une vie abrégée du missionnaire, adressée à M[me] Cardon, sa sœur.
2. Les mémoires, dédiés au P. De Smet.
3. Souvenirs ou promenades en Suisse.
4. Souvenirs d'un voyage en Italie.
5. Considérations sur la Belgique et ses diverses formes de gouvernement.
6. Biographie des Belges célèbres, suivie de notes historiques sur différentes contrées de l'Europe et de l'Amérique.

CHAPITRE I.

LA FAMILLE, L'ENFANCE ET LES PREMIÈRES ÉTUDES DE FERDINAND HÉLIAS D'HUDDEGHEM.

1796-1814.

—

Le 3 août de l'année 1796, la naissance d'un fils et d'une fille vint apporter la joie dans l'antique demeure, si connue à Gand sous le nom de Cour des Princes, *Prinsenhof*. Cette habitation historique, où Charles-Quint vit le jour, appartenait alors au chef d'une noble famille gantoise : M. Emmanuel Hélias d'Huddeghem, membre du célèbre collége échevinal de la Keure (1). Marié depuis six ans à la comtesse Marie de Lens et père déjà de deux enfants, cet éminent magistrat avait hérité de la foi de ses catholiques ancêtres, et, dans la double naissance de cette année 1796, il se plut à voir une bénédiction du ciel.

Cependant, à la joie du père et du chrétien venait se mêler un sentiment de tristesse : les temps étaient mau-

(1) *Schepenen van de Keure.* — Voir à la fin du volume la généalogie de la famille Hélias d'Huddeghem.

vais, et de plus terribles épreuves semblaient menacer la jeune génération. Qu'allait devenir sous la domination subversive de la République française notre malheureuse patrie, à peine remise des secousses de la révolution brabançonne?

Le baptême des deux enfants de M. Hélias d'Huddeghem, dans la cathédrale de S. Bavon, fut à Gand comme l'adieu de la religion proscrite : le lendemain, l'église était fermée au culte. Le parrain du futur missionnaire et son cousin du côté paternel, M. Ferdinand-Benoît Van Damme, donna ses deux noms à son filleul; Mme Borluut d'Hoogstraeten, en sa qualité de marraine, y ajouta le nom de Marie, qui était également le sien.

Je ne puis oublier de mentionner ici le vénérable curé de S. Bavon, M. Huybrechts. Ce vertueux prêtre, persécuté plus tard, sous Napoléon Ier, pour sa fidélité à son évêque, Mgr de Broglie, versa l'eau sainte sur le front des deux jumeaux. Il eut à ce moment un pressentiment de l'avenir; et l'on n'oublia jamais dans la famille Hélias qu'en présence des fonds baptismaux, il avait prédit à Ferdinand l'honneur du sacerdoce.

Ainsi, à l'heure même où les ennemis de la religion croyaient l'avoir ensevelie sous un monceau de ruines, elle renaissait déjà, peut-on dire, dans la personne de cet enfant destiné à chanter le *Te Deum* de l'Eglise triomphante sur la tombe de ses persécuteurs.

M. et Mme Hélias d'Huddeghem n'auraient pas hésité

à sacrifier toutes les joies et toutes les faveurs du monde au bonheur d'élever paisiblement leurs enfants, à l'ombre du foyer domestique. Hélas! c'était demander à des jours de révolution ce qu'ils ne donnèrent jamais. Que tout était changé pour eux, depuis le temps encore peu éloigné où leur union avait été bénie au château d'Oyghem! Quel abîme entre ces deux dates : 1790 et 1796!

En 1790, un règne réparateur s'ouvre pour la Belgique. L'empereur Léopold, brisant généreusement avec la politique de Joseph II, révoque les décrets du monarque novateur, rend à nos provinces leurs libertés et leurs priviléges et met le sceau à son œuvre en replaçant sur l'ancien pied la célèbre université de Louvain. M. Hélias avait combattu en Flandre les réformes de Joseph II. Les saintes maisons des Carmélites et des Clarisses, qu'un trait de plume du souverain avait supprimées, n'eurent pas à Gand de défenseur plus intrépide ni plus intelligent (1). Aussi éprouva-t-il l'ardent enthousiasme et la vive joie du soldat victorieux, quand tant de luttes, soutenues par les Belges pour la bonne cause, portèrent enfin tous leurs fruits.

(1) M. Hélias d'Huddeghem était un des membres les plus actifs de la *jointe* ou commission, créée à Gand en 1790, pour procurer le rétablissement, en Flandre, des couvents supprimés par Joseph II. Dans des papiers de famille qu'on a bien voulu nous communiquer, nous avons pris connaissance d'un grand nombre de pièces, rédigées par M. Hélias et adressées à l'empereur Léopold, au comte de Mercy-Argenteau, aux Etats de Flandre, etc. Nous y voyons qu'à la date du premier janvier 1791, la jointe était déjà parvenue à rétablir les couvents des Annonciades de Deynze; de Ste Barbe, des Clarisses, des Urbanistes, des Capucines, des Chartreux de Gand, et des Carmélites de Courtrai.

L'empereur ne tarda pas à discerner le mérite de l'éminent citoyen et lui promit une place au conseil souverain de Flandre. Licencié en droit civil et en droit canon, jurisconsulte distingué, et, quoique jeune encore, déjà rompu au maniement des affaires, M. Hélias, à cet époque, pouvait tout espérer de l'avenir et croire que la fortune lui resterait fidèle.

Le 1er mars de l'année 1792, Léopold mourut. A peine son successeur, François Ier, eût-il ceint la couronne impériale, que l'invasion des armées de la République vint remettre en question le sort de nos provinces.

Le 22 juin 1794, la France remporta à Fleurus un triomphe décisif : cette journée lui livra la Belgique. Au lendemain de ce désastre, dans un de ces moments où la fidélité et l'héroïsme s'appellent du même nom, M. Hélias n'hésita pas à se compromettre, et avec lui sa famille, pour donner à son légitime souverain une preuve éclatante d'obéissance et de dévouement. Le conseil privé avait hâte de faire transporter à Vienne les caisses de Gand, d'Anvers et de Bruxelles. Mais à qui confier cette périlleuse mission? Le choix du conseil désigna M. Hélias. Il accepta, sans se laisser arrêter par la crainte des représailles républicaines. Le grand exemple d'un de ses aïeux lui dicta sa ligne de conduite.

Quand, en 1539, éclata la révolte des Flamands contre Charles-Quint, Philippe Hélias d'Huddeghem, magistrat d'Audenarde, dédaigna les menaces d'une

multitude irritée, qui ne lui pardonnait pas son attachement à l'autorité légitime. On le fit prisonnier dans sa propre demeure, et les corporations armées le gardèrent à vue : rien ne put ébranler son inviolable fidélité.

Héritier de l'esprit de ses pères, M. Hélias partit pour Vienne, quelque odieuse vengeance qu'il eût à redouter. François I[er] lui marqua hautement sa satisfaction et lui promit la première place vacante au grand conseil de Malines. Ces promesses ne devaient pas se réaliser. La domination française allait détruire, chez nous, toutes les libres et glorieuses institutions du passé.

Au retour de M. Hélias dans sa patrie, l'orage qu'il avait prévu éclata sur sa tête. Les agents de la République recherchaient activement les citoyens qu'ils soupçonnaient être favorables à la maison d'Autriche. La courageuse mission de M. Hélias à Vienne le désignait à leur haine. Ils le traduisent devant leur tribunal, on lui fait un crime de sa fidélité, et la confiscation d'une partie de ses biens est décrétée (1).

Cette expiation d'un devoir noblement accompli ne leur parut pas encore assez sévère. Un jour, c'était en

(1) On lui imposa, comme absent du pays, une contribution forcée et extraordinaire de cinq mille livres tournois. Comme Madame Hélias ne pouvait, dans ces temps difficiles, réaliser immédiatement cette somme, elle se vit obligée de donner toute son argenterie au commissaire de la République française; celui-ci, pour parfaire la somme, fit séquestrer les meubles, et mettre en vente la maison de M. Hélias, située au Rempart S. Jean (*op S. Jan's Veste*). Nous avons entre les mains les ordres, avis et reçus donnés à cette fin par les agents de la municipalité, ainsi que les minutes des inutiles réclamations de l'épouse désolée.

1797, des hommes armés pénètrent à l'improviste dans la demeure de M. Hélias et mettent la main sur lui. Il est déclaré prisonnier d'état, conduit à Paris, et interné, le 3 décembre, dans la prison du Temple.

Qu'on se représente la désolation de sa jeune épouse, au moment de cette séparation imprévue. Elle reste seule, sans appui, avec quatre enfants en bas âge. Les plus jeunes, Ferdinand dont nous écrivons l'histoire, et Marie-Anne, sa sœur jumelle, ont un an et demi à peine; Emmanuel, cet ange de la famille, destiné à montrer le chemin de l'autel à deux de ses frères (1), n'est âgé que de cinq ans, et Robert (2), l'aîné, vient d'atteindre sa septième année.

Mme Hélias, femme d'une trempe énergique et d'une rare vertu, ne se laissa point abattre par l'épreuve. Chrétienne avant tout, elle comprit qu'elle avait une grande mission à remplir auprès de ses enfants, et s'y dévoua tout entière. Les temples de la Belgique étaient fermés au Dieu vivant; un dernier sanctuaire restait à la religion : le foyer des familles chrétiennes. L'Eglise, exilée de la patrie, confia aux mères pieuses la tâche de ses prêtres, en grande partie mis à mort ou déportés. Mme Hélias ne faillit point à cette charge. Les premiers mots que ses enfants apprirent à prononcer furent, avec le nom du prisonnier du Temple, les noms sacrés du Sauveur et de sa sainte Mère.

Du fond de son cachot, M. Hélias souriait à sa jeune

(1) A Idesbald, mort chanoine à Gand et à notre Ferdinand.

(2) En 1830, membre du congrès national.

famille et la bénissait tristement. Il avait habité la capitale de la France dans des temps meilleurs; c'est à Paris qu'il avait terminé le cours brillant de ses études. Le spectacle de corruption et d'impiété, placé sous les yeux du jeune homme, en ces dernières années du XVIII[e] siècle, n'avait porté aucune atteinte aux principes du chrétien. Heureuse fidélité! Il en reçut la récompense au Temple : il y retrouva comme une consolatrice la religion qui avait préservé sa jeunesse.

Après plus d'un an de captivité, au mois de juin 1799, M. Hélias d'Huddeghem vit les portes de sa prison s'ouvrir devant lui. Il s'empressa de reprendre le chemin de sa patrie. On était à la veille du coup-d'état du 18 brumaire; le héros de la campagne d'Italie allait préluder à l'empire par le consulat, et le discrédit où était tombé le directoire faisait pressentir à tous les esprits sages un changement prochain de gouvernement.

Dans ces graves conjonctures, M. Hélias résolut de se tenir à l'écart. Il possédait une petite maison de campagne à Heusden, aux environs de Gand; il s'y retira avec sa femme et ses enfants.

C'est là que s'écoulèrent les plus beaux jours de l'enfance de Ferdinand, le dernier venu de la famille, mais non le moins aimé. On le vit bien dans une dangereuse maladie qui affligea ses premières années. La confiante et vive foi du chrétien inspira le cœur du père : M. Hélias fit vœu, si Ferdinand guérissait, de s'abstenir de café, le reste de sa vie. Il fut fidèle à cet

engagement jusqu'à son dernier jour, et quand en 1833, son fils, prêtre et missionnaire partit pour l'Amérique, il insista vainement : il ne put décider son vieux père à se faire relever de son vœu.

Il y avait dans Ferdinand tant de foi, de simplicité et de candeur que ses pieux parents ne pouvaient s'empêcher de l'aimer d'un amour de prédilection. Et puis il était le plus jeune, et la mort voulut qu'il le restât jusqu'en 1801 : elle prit au berceau Engelbert et François, deux anges tendrement regrettés qui naquirent dans l'intervalle.

On avait fait à Ferdinand, qui dès lors semblait né pour l'autel, le plus agréable des présents en lui procurant une chapelle complète avec ses accessoires. Tout son bonheur était de s'essayer aux fonctions du sacerdoce; il ne voulait être qu'officiant ou prédicateur : aux grandes personnes qui prenaient plaisir à l'observer, le rôle d'auditeurs; — aux compagnons de ses jeux, celui d'acolythes. La chambre de l'aimable enfant était toute tapissée de pieuses images; on y remarquait les portraits des Saints de la Compagnie de Jésus : « C'est ma famille, » disait Ferdinand, en montrant ces Saints-là.

La Providence qui s'apprêtait à prononcer le mot de résurrection sur la tombe des fils de Loyola se plaisait à inspirer elle-même ces sentiments à cet enfant de bénédiction, destiné à la Compagnie renaissante. Les vertueux parents de Ferdinand secondèrent à leur insu, les secrets desseins du ciel. Ils avaient vu avec douleur la suppression de l'ordre de S. Ignace, et le

coup funeste que cette mesure avait porté à l'éducation chrétienne n'avait fait qu'accroître leurs regrets. Fidèles au malheur, ils inculquèrent à leurs enfants l'amour de la Compagnie de Jésus; fidèles à l'espérance, ils ne cessèrent de faire des vœux pour un rétablissement, dont on commençait à entrevoir la possibilité.

Le vénérable pasteur de Heusden, M. De Smet, oncle du célèbre missionnaire, était lui-même un fervent ami des Jésuites, et M. Hélias, qui à cette époque avait fait deux parts de son temps, l'une consacrée à l'étude, l'autre à l'éducation de sa jeune famille, s'était donné un aide habile et dévoué dans la personne de ce digne prêtre. Ainsi tout semblait concourir à préparer Ferdinand à sa sainte vocation.

M. Hélias d'Huddeghem avait au plus haut point le sens pratique du Flamand, comme il en avait la foi simple et agissante. Ce fut en homme d'expérience et non en théoricien, qu'il éleva le futur apôtre du Missouri, le zélé compagnon du Père De Smet. Ferdinand dut à ses sages conseils cette robuste santé qui le servit si bien dans les longs et pénibles travaux des missions américaines. « Aime le grand air, mon fils, lui disait-il souvent, aime l'exercice, apprends à faire diète, fuis les longs repas, et tu garderas ton esprit et ton corps également sains et vigoureux. »

A l'appui de ces préceptes, il se plaisait à citer l'exemple de son aïeul, le célèbre historien Van der Vynckt, conseiller au parlement de Flandre, qui vécut jusqu'à l'âge de 88 ans, toujours actif, gai et bien

portant, grâce à sa fidélité à suivre le régime que M. Hélias recommandait à son fils. « Vis comme lui, ajoutait-il, et tu pourras travailler comme lui. »

Et il lui rappelait alors les longs voyages entrepris par Van der Vynckt en France, en Italie et en Allemagne dans un but d'instruction ; sa constante application à l'histoire de sa patrie et les nombreux ouvrages qu'il avait composés ; il lui montrait ce savant et ce sage, déguisé sous l'habit modeste d'un domestique, et se plaisant à étudier l'esprit public et les mœurs du peuple, au milieu des ouvriers, dans de pauvres cabanes ; il lui représentait Van der Vynckt, à l'âge de 77 ans, quittant sa retraite de Flandre pour se rendre régulièrement à Bruxelles aux séances de la société littéraire (1), dont il s'était fait, malgré ses cheveux blancs, le promoteur et l'organisateur empressé.

A certains jours, M. Hélias prenait avec lui quelqu'un de ses fils dans sa bibliothèque, et mettant sous les yeux de son jeune compagnon le manuscrit précieusement conservé de l'*Histoire des Troubles des Pays-Bas,* l'ouvrage le plus estimé de Van der Vynckt, il ne se faisait pas faute de raconter en détail comment Marie-Thérèse, à la fin de son règne, chargea l'infatigable vieillard de composer cet écrit pour l'instruction des archiducs d'Autriche. On avait permis à l'auteur de puiser à des sources officielles, auxquelles, jusque-là, aucun historien n'avait eu accès ; mais ordre fut

(1) Berceau de l'Académie royale de Belgique.

donné au conseiller de Méan de surveiller l'impression du livre et de restreindre le tirage à cinq exemplaires, de sorte que Van der Vynckt lui-même n'eut jamais que son manuscrit.

Ce bel exemple de vie studieuse et réglée, rappelé par un père qui était lui-même un autre Van der Vynckt, provoquait le jeune Ferdinand à une noble émulation.

Chaque année M. et Mme Hélias d'Huddeghem recevaient à leur maison de campagne de Heusden, située à une lieue et demie de Gand, la visite d'un hôte octogénaire dont la présence seule était une éloquente leçon pour Ferdinand. Ce vénérable visiteur arrivait toujours à pied et n'était autre que le fils du célèbre Van der Vynckt. Comme son père, il avait adopté un genre de vie sobre et frugal. Il porta au travail la même ardeur que l'auteur de l'*Histoire des Troubles*. Il aimait la botanique et avait créé dans le Pays de Waes, où il exerça longtemps les fonctions de haut-échevin, une sorte de jardin des plantes, qui, à cette époque, n'avait peut-être pas son pareil en Belgique (1).

Ce respectable parent avait pris Ferdinand en affection; il le choisissait volontiers pour le compagnon de ses promenades, et au temps des vacances, il se faisait une fête de le voir arriver chez lui, à S. Nicolas, et de l'héberger le plus longtemps possible. Affable, spirituel, jovial, doué d'un excellent jugement, cet aimable

(1) Il publia des recherches estimées sur le pays soumis à son administration, et ajouta divers suppléments aux ouvrages de son docte père.

vieillard exerça la plus heureuse influence sur le caractère de Ferdinand.

Au bonheur d'être dirigé par de tels guides, celui-ci joignit le bonheur encore plus grand d'être élevé par une mère d'un rare mérite.

Mme Hélias d'Huddeghem n'était point de ces femmes qui ne savent qu'idolâtrer leurs enfants et ignorent l'art de former leur cœur. Elle parlait à ses fils en chrétienne; elle osait prononcer devant eux le mot de sacrifice; elle formait des hommes. La persuasion de son éloquence maternelle faisait passer dans l'âme de ses enfants ce tendre amour du Sauveur et de sa Mère, ce filial attachement à l'Eglise, cette efficace et généreuse charité, qui sont comme la moëlle du christianisme (1).

(1) Madame Hélias, elle aussi, avait des exemples domestiques à citer. Ferdinand dans son enfance ne se laissait pas d'entendre raconter l'histoire du Bienheureux Idesbald, troisième abbé du célèbre monastère des Dunes et parent de sa mère.

Idesbald était un vertueux chanoine de Flandre. Si saint que fût son genre de vie, il ne répondait pas à son généreux désir de la perfection. Inspiré par la grâce, il embrassa la vie religieuse, à un âge avancé, et se retira dans l'abbaye des Dunes. Pendant douze ans qu'il gouverna le monastère, toutes les vertus y fleurirent et la bonne odeur s'en répandit au loin. A sa mort arrivée en 1167, ses religieux, par respect pour celui qu'ils vénéraient comme un saint, déposèrent son corps dans un cercueil de plomb et l'ensevelirent avec des honneurs inusités.

Vinrent les mauvais jours du protestantisme. L'abbaye des Dunes, objet de toute la fureur des sectaires, fut livrée aux flammes et le tombeau du Bienheureux disparut sous les débris.

Cependant la Providence veillait sur ce dépôt sacré. En 1627, l'abbé Bernard Campmans avait donné ordre d'enlever les décombres qui recouvraient encore le sol de l'abbaye. Ces travaux amenèrent la découverte du corps du Bienheureux. On le retrouva entier et sans corruption : le saint était revêtu de son costume d'abbé, la tête parfaitement conservée avec sa couronne de cheveux intacte; le cou flexible, les yeux fermés et les lèvres mi-closes. On eût dit un homme dormant d'un sommeil paisible.

Grâce aux traditions de sa famille et aux pieux enseignements de sa mère, Ferdinand vit briller sur sa route, dès son enfance, ce flambeau de la religion qui manqua aux premières années de tant d'hommes de sa génération.

Le terme marqué par la Providence aux jours d'épreuve approchait. Une nouvelle extraordinaire vint tout à coup ranimer les espérances des catholiques. Le jeune et brillant chef de la France révolutionnaire avait conçu, disait-on, l'audacieuse pensée d'une restauration religieuse dans toute l'étendue de la République. Il n'avait pas craint de nouer des rapports avec le nouveau Pontife dont l'élection providentielle avait étonné les incrédules eux-mêmes, et l'on parlait d'un concordat réparateur, à la veille d'être signé. Cet espoir ne tarda pas à se changer en certitude.

Le jour de Pâques de l'année 1802, la France entière célébra le rétablissement du culte, et l'on vit l'Eglise romaine dans la personne d'un de ses cardinaux reprendre possession de l'antique métropole de Paris, en présence de vingt évêques, des trois consuls et d'un nombreux cortége de hauts dignitaires de l'état.

Quel moment pour les catholiques! De quel cœur ils entonnèrent le cantique d'action de grâces, et quelle confirmation leur foi dut recevoir de cet extraordinaire et soudain changement!

Nulle part peut-être l'enthousiasme ne fut plus grand et plus sincère que dans nos catholiques provinces. Le peuple, rapporte un témoin oculaire, se précipitait en

foule avec une joie indicible dans les temples rendus au culte. Lorsqu'on entendit de nouveau le son des cloches, qu'on vit les portes des églises se rouvrir et les prêtres monter à l'autel revêtus des ornements sacrés, des larmes de bonheur coulèrent de tous les yeux. Alors il fut facile de se convaincre que la foi était demeurée entière au cœur des Belges, bien que l'exercice public de la religion eût été interrompu pendant près de cinq ans.

Pour la famille Hélias, toute dévouée à l'Eglise, cet heureux jour fut un véritable triomphe. Ferdinand en garda jusqu'à la fin de sa carrière le vif et cher souvenir. De tant de grands événements qui marquèrent les années de son enfance, aucun ne lui laissa d'impression plus profonde.

Tous les hommes religieux de cette époque, et M. Hélias avec eux, bénirent le nom de Napoléon. Toutefois, la reconnaissance du catholique ne modifia pas les sentiments du patriote. M. Hélias subissait, sans s'y rallier, l'annexion de la Belgique à la France : et, quel que fût son chef, il était bien résolu, pour ne rien lui devoir, à ne lui rien demander. Ni les sollicitations de ses amis, ni les offres réitérées du gouvernement, ni l'intérêt même de sa nombreuse famille ne purent jamais décider l'éminent magistrat à exercer aucun emploi public, pendant toute la durée de l'empire.

Les événements se chargèrent de justifier les généreux refus de M. Hélias.

Le temps était venu où l'éducation publique allait succéder pour Ferdinand à la paternelle discipline du

foyer domestique. Où trouver dans notre patrie, à la date de 1809, un établissement d'instruction qui présentât aux familles catholiques toutes les garanties désirables? Un seul collége, vraiment digne de ce nom et vraiment chrétien, fonctionnait en Belgique, depuis l'établissement de l'empire : c'était le petit séminaire de Roulers fondé en 1805 par les Pères de la Foi, sur l'invitation et avec le concours de Mgr Fallot de Beaumont, évêque de Gand. Mais en 1807, un orage terrible éclata sur les colléges que dirigeaient ces pieux instituteurs de la jeunesse.

Napoléon, circonvenu par son ministre de la police, Fouché, instrument complaisant et habile du parti irréligieux, se prononça vivement contre les Pères de la Foi; dans la soirée du premier Novembre, s'adressant au cardinal Fesch, son oncle : « Vous m'avez trompé, dit-il, ou vous l'avez été vous-même; c'en est fait : je ne veux plus souffrir ces gens-là dans les établissements qu'ils dirigent; c'est beaucoup que je les laisse dans mon empire. Si, d'ici à quinze jours, ils ne sont pas rendus dans leurs diocèses respectifs, j'ordonne qu'ils soient transportés à la Guyane. »

Le décret d'expulsion fut signé sur le champ. Cette mesure portait un coup funeste à l'enseignement religieux en Belgique; elle acheva de rendre odieux aux familles catholiques l'ingrat conquérant, qui, six mois à peine après son couronnement à Paris par le Pape, avait fait envahir les états du Saint-Siége.

Dans ces tristes circonstances, M. Hélias put crain-

dre un moment qu'il ne fût impossible de sauver Roulers, où dès lors il songeait à placer Ferdinand. Cependant, grâce au zèle industrieux du P. Bruson, le petit séminaire continua d'exister. Dès que l'ordre de dissolution lui fut parvenu, il se hâta de le communiquer aux vicaires capitulaires de Gand, et leur proposa de nommer supérieur un prêtre respectable du diocèse, M. l'abbé de Simpel, qui avait déjà passé un an dans la maison, et qui en connaissait parfaitement l'esprit et la marche. On décida, en même temps, qu'on appellerait deux autres prêtres, aussi désignés par le P. Bruson, pour remplir les fonctions d'économe et de père spirituel des élèves. Le Père fit remarquer encore que l'ordre d'expulsion ne regardant que les prêtres, les jeunes religieux (1) pourraient continuer l'enseignement avec le concours de quelques membres du clergé séculier; qu'en ne divulguant pas ces mesures, on pourrait éviter tout éclat, et, sans donner prise à la malveillance, conserver un établissement important. Ce plan fut adopté et mis à exécution.

En 1809, M. Hélias conduisit à Roulers Ferdinand alors dans sa treizième année. Le vertueux magistrat ne se dissimulait pas combien l'existence de cet excellent collége était précaire, et combien fausse la position de ceux qui étaient chargés de le diriger. Les Pères de la Foi ne pouvaient gouverner eux-mêmes leur établissement : c'était là une grave lacune, un vice radical

(1) Parmi eux se trouvait Isidore Van de Kerchove, le futur apôtre de la Flandre.

d'organisation. M. Hélias en était convaincu, et bien des parents avec lui. Or, on savait qu'au collége de Montdidier en Picardie, les Pères de la Foi jouissaient à peu près de la même liberté qu'avant le décret de dissolution de 1807, grâce au concours dévoué des autorités locales. Le Père Sellier, si connu dans le Nord par les fruits extraordinaires de sa parole apostolique, avait été placé à la tête de cette importante maison, qui compta sous son administration jusque près de trois cents pensionnaires.

Frappés de ces considérations, plusieurs chefs de famille se concertèrent, et il fut décidé qu'à l'ouverture de la prochaine année scolaire (1810-1811) ils confieraient leurs fils aux Pères de Montdidier.

M. Hélias d'Huddeghem, à qui sa généreuse compagne avait été la première à conseiller ce parti, se chargea d'accompagner la colonie belge en Picardie. Parmi ces jeunes humanistes, appartenant aux meilleures familles de Flandre, se trouvaient un baron della Faille d'Huysse, le compagnon préféré de Ferdinand à Roulers, un Borluut, son parent, et un Poelman, gantois comme lui et, comme lui, appelé plus tard à la Compagnie de Jésus.

Il y avait quelque chose de providentiel dans ce départ du fils de M. Hélias pour Montdidier.

La pensée de faire revivre l'Institut de S. Ignace, sous un autre nom, avait donné naissance à la Société des Pères de la Foi; ils n'attendaient pour entrer dans la Compagnie de Jésus que l'heure ardemment désirée

de son rétablissement. Animés de l'esprit de son saint Fondateur, tout dévoués à son ordre, ils apprirent à la jeunesse ce qu'étaient ces Jésuites tant calomniés. En 1814, la suprême autorité de l'Eglise rétablit la société militante de Loyola. Les noviciats de la Compagnie à peine ouverts, virent les postulants affluer, et la restauration provoquée par Pie VII fut assurée, on peut le dire, aussitôt que décrétée. Demandez à ces jeunes candidats de la vie religieuse qui leur a fait connaître et aimer l'institut de S. Ignace : la plupart vous répondront : les Pères de la Foi.

Ce fut dans leur maison de Montdidier que Ferdinand se sentit appelé du ciel à cette Compagnie de Jésus qu'il aimait tendrement, depuis sa première enfance. Il avait quatorze ans, son caractère s'annonçait viril et généreux ; la piété solide de l'adolescent, l'heureux début de ses études en Belgique et en Picardie, l'angélique pureté de son âme, tout en lui, jusqu'à cette vigoureuse constitution capable de soutenir les plus grands travaux, promettait un vaillant coopérateur aux successeurs de S. François Xavier.

Une nouvelle tourmente, en emportant ce qui restait des établissements des Pères de la Foi, mit dans tout son jour la mâle et précoce vertu du futur jésuite.

Ce n'était pas assez à cette politique ambitieuse, qui prétendait tout subordonner à un seul homme, d'avoir violenté l'Eglise dans la personne de son chef : l'enseignement libre et chrétien, déjà si cruellement frappé, continuait à lui porter ombrage. En vertu d'un arrêté

du 15 novembre 1811, les petits séminaires et tous les établissements de ce genre furent fermés et sacrifiés aux lycées impériaux, écoles militaires mal déguisées où la discipline, les signaux, l'uniforme lui-même rappelaient la caserne et le soldat.

Les Pères de Montdidier se virent donc réduits à la dure nécessité de licencier leur florissant collége. Au commencement du mois de décembre 1811, les agents du pouvoir vinrent signifier au P. Sellier et à ses compagnons l'ordre de se séparer, et la défense de s'immiscer désormais dans l'enseignement. Ni l'intervention du sous-préfet, ni les prières des principaux habitants, ni les instances du Supérieur pour obtenir au moins un mois de sursis, rien ne peut empêcher que le décret impérial ne fût exécuté dès le 6 décembre dans toute sa rigueur. Les nombreux étudiants français, confiés aux soins des Pères de la Foi, rentrèrent aussitôt dans leurs familles; la petite colonie belge, moins en évidence, essaya de reculer, par une décision qui l'honore, le moment de la séparation. Nos jeunes compatriotes, Ferdinand à leur tête, sollicitèrent de leurs vénérés maîtres la faveur de les suivre dans les paroisses environnantes qu'ils allaient desservir. On leur accorda ce qu'ils demandaient, et pendant quelque temps encore, ils purent continuer leurs études sous la direction des Pères.

« Rien de plus curieux que l'existence mystérieuse de ces jeunes gens de 1811 à 1814. Cachés d'abord dans quelques chambres isolées du collége, puis dans une maison retirée, dont la cour se perdait inaperçue au

milieu des remparts ruinés de la ville, ils eurent bien des privations à souffrir, bien des précautions à prendre, bien des sacrifices à s'imposer pour leur âge; mais ils étaient contents d'étudier sous l'aile du P. Sellier, et ce saint religieux, qui, en sortant du collége, avait pris son logement à l'hôpital de Montdidier, était heureux de les voir par leur conduite répondre si bien à ses soins et à son affection.

» Au mois de février 1812, Mgr de Mandolx, évêque d'Amiens confia au P. Sellier la direction d'une petite paroisse nommée Louvrechy, et d'une autre voisine plus considérable, celle de Thory.

» Le premier de ces villages était depuis longtemps privé de prêtre. Aussitôt que le Père y fut un peu installé, il fit venir ses élèves de Montdidier, les plaça dans une habitation attenante au presbytère, et dont le vaste enclos les dérobait assez bien aux regards publics. Tandis que ces jeunes gens étudiaient sous la conduite immédiate de leur régent, et la direction du P. Le Leu, le P. Sellier de son côté se livrait à l'exercice du saint ministère (1). »

Cependant les malheurs de l'Eglise avaient exalté tous les sentiments généreux de Ferdinand. Il voyait cette Mère auguste et chérie, abandonnée des hommes et lâchement persécutée; un cœur de fils n'hésite jamais en de tels moments. Le jeune Hélias, décidé à se consacrer tout entier au service de l'Eglise, choisit

(1) *Vie du R. P. Louis Sellier*, par le R. P. A. Guidée. Paris, Poussielgue-Rusand, 1858.

cette heure pour se lier à elle par un engagement irrévocable.

Le jour de l'Immaculée Conception de l'année 1812, il fit vœu de chasteté, à Louvrechy, et promit à Dieu d'entrer dans la Compagnie de Jésus, dès que le Saint-Siége aurait autorisé son rétablissement.

Cet acte héroïque fut comme le signal d'une transformation divine pour cette âme prédestinée. Pieux émule de Louis de Gonzague, Ferdinand dès lors n'aima plus que la solitude et se fit une loi de traiter avec rigueur sa chair innocente. Chaque semaine, il distribuait aux pauvres, ses plus chers frères, comme il les appelait, tout l'argent destiné à ses menus plaisirs. Les douceurs qu'on ne se faisait pas faute de lui envoyer passaient invariablement de ses mains dans celles des indigents. Vous l'eussiez pris pour un autre Berchmans, à le voir prosterné chaque jour aux pieds de la statue de Marie ou servant la messe avec la piété d'un ange. Il se confessait tous les huit jours, et faisait ses délices de la Sainte Table.

Cependant M. et Mme Hélias jugèrent que dans la situation contrainte des Pères de la Foi, il devenait très-difficile à leur fils de poursuivre régulièrement le cours de ses études. Ils le rappelèrent donc en Flandre, mais craignant qu'on ne les pressât de placer Ferdinand dans quelque lycée impérial, ils dissimulèrent son retour et le firent partir secrètement pour le château de Nazareth, alors propriété de M. della Faille d'Huysse, ami sûr et dévoué de leur famille.

Ferdinand y vécut à peu près caché, pendant un temps considérable. Les nobles châtelains eurent pour leur jeune hôte mille attentions aimables, dont le souvenir reconnaissant ne s'effaça jamais de son cœur. Il aimait à se rappeler dans sa vieillesse la maternelle charité de Mme della Faille, toujours prête à entamer de nouvelles parties d'échecs ou de dominos pour distraire Ferdinand, et se faisant un plaisir de l'accompagner, tantôt à la promenade, tantôt aux offices de la paroisse, tantôt à quelque discrète visite au presbytère. Cette vie retirée et solitaire contribua singulièrement à mûrir le pieux adolescent. De retour à la maison paternelle, en 1813, il y fut témoin d'un acte sublime de dévouement et de foi, qui acheva de tremper son caractère.

Au mois d'avril 1813, Napoléon avait nommé à l'évêché de Gand un chanoine de Dijon, M. de la Brue, en remplacement du trop peu complaisant Mgr de Broglie qu'il avait fait interner à Vincennes, au lendemain du Concile national de 1811 (1). Peu de temps après son arrivée en Flandre, l'élu de l'empereur se

(1) Depuis le jour où, prisonnier à Savone, Pie VII avait cessé d'être libre, il refusait de donner l'institution canonique aux évêques nommés par Napoléon aux siéges vacants. Il fallait que le Pape apprît à plier. L'empereur, fécond en expédients, convoqua un prétendu concile national pour aviser au moyen de régulariser la situation, en dehors de toute intervention du chef de l'Eglise. Une commission de douze prélats, nommée par l'assemblée, fut chargée d'examiner cet étrange projet : quatre d'entre eux s'appliquèrent à justifier les plans du monarque, les huit autres, et à leur tête les évêques de Gand et de Tournai, prirent généreusement en main la défense des droits de l'Eglise. Le bon parti eut le dessus et la commission

présenta au séminaire où le frère de Ferdinand, M. Emmanuel Hélias, venait d'être admis. Cette visite ne produisit pas les effets qu'il en attendait.

« On veut nous entraîner dans le schisme, s'écrièrent les séminaristes, en présence de l'intrus; on pourra nous ôter la vie, mais nous détacher de notre légitime pasteur, jamais! »

Napoléon, aussitôt informé de la courageuse résistance de ces jeunes gens, envoya au préfet de l'Escaut les ordres les plus sévères. Il fallait traiter en réfractaires les séminaristes rebelles, les incorporer dans un bataillon de discipline et les faire conduire au plus tôt, à la forteresse de Wezel (1).

Le préfet de l'Escaut obéït, mais il ne comprit pas dans ce rigoureux châtiment M. Emmanuel Hélias qui se trouvait dans des circonstances exceptionnelles.

déclara qu'il fallait s'adresser au Saint-Siége avant de rien changer à l'institution des évêques. L'empereur, à cette nouvelle, feignit d'abord la colère; mais bientôt se ravisant, il soumit aux prélats un nouveau projet fort adouci dans la forme, au fond en opposition comme le précédent avec la maxime de l'Eglise : *point de décret du concile sans l'approbation demandée et obtenue du Pape.*

Au premier moment, la commission se laissa surprendre; heureusement, elle revint sur sa décision, et le projet fut rejeté par huit voix contre quatre.

L'empereur, craignant que la majorité du concile ne suivît la majorité de la commission, prononça le soir même (10 juillet 1811) la dissolution de l'assemblée et la fit notifier aux prélats, dès le lendemain.

Pendant la nuit du 11 au 12 juillet, les évêques de Gand et de Tournai furent arrêtés dans leurs lits, transportés au donjon de Vincennes, et mis au secret le plus rigoureux.

(1) Cfr. l'ouvrage si complet et si édifiant du R. P. Van der Moere, S. J. : *Récit de la Persécution endurée par les séminaristes du Diocèse de Gand en* 1813 *et* 1814, *etc.* Gand, Van der Schelden, 1863.

A son entrée au séminaire, ses parents, au lieu de revendiquer en faveur de leur fils l'exemption accordée aux candidats du sacerdoce, avaient cru devoir, pour plus de sûreté, le faire remplacer à l'armée. On ne pouvait sans injustice forcer le jeune Emmanuel à servir, en même temps, et par son remplaçant et par lui-même.

Ce fut l'opinion du préfet de l'Escaut. Il n'osa pas décréter le départ de M. Hélias, et pour tout concilier, le nomma garde d'honneur.

A Paris, on en jugea autrement. Le ministre de l'intérieur, instruit de l'affaire, n'eut pas honte de désapprouver la conduite de son subordonné et lui ordonna de revenir sur sa décision.

La nouvelle arrivée à la préfecture de Gand ne tarda pas à transpirer. On versa des larmes dans la famille Hélias, mais ce furent des larmes comme en versaient les premiers chrétiens dans la prison des martyrs : larmes de sainte joie et d'émulation sublime.

« Ah ! mes enfants, disait Madame Hélias, en s'adressant à ses fils, de quel poids votre mère se sent aujourd'hui soulagée ! Ce brillant titre de garde d'honneur, ce n'était pas la persécution que j'ambitionnais pour votre frère : c'était une chaîne dorée qui me répugnait, car elle déguise l'épreuve ; qui me faisait peur, car elle a ses dangers : à la cour, votre frêre eût pu faiblir et se perdre..... Mais rendons grâce au ciel ! Emmanuel a été trouvé digne de rendre témoignage à la foi dans l'humiliation et la souffrance... Ma joie

est entière, je bénis Dieu, je suis fière de mon fils, et je ne demande qu'une grâce, c'est que ses frères soient prêts à l'imiter! »

M. Emmanuel Hélias, fort des encouragements et de la foi de sa mère, demeura inébranlable. On le vit calme et souriant traverser sa ville natale, escorté par des gendarmes, et prendre le chemin de Paris, où la prison de Ste Pélagie allait remplacer pour lui l'heureux séjour du séminaire.

La première fois que le courageux lévite sortit de prison, ce fut pour entendre ces laconiques et sinistres paroles de la bouche du directeur de la police, Réal : « On va vous envoyer à la bouche du canon. »

Quelques jours après, M. Hélias était incorporé dans l'armée d'Espagne, alors vivement pressée par le duc de Wellington. Par une coïncidence providentielle, au moment de l'arrivée du nouveau conscrit, le quartier-maître de son régiment était en quête d'un aide intelligent et actif. M. Hélias parut convenir à merveille, on l'employa avec empressement.

Voilà donc notre jeune séminariste exempt du service actif. Mais même après cet allégement, quelle vie que la sienne, quelles rudes et extraordinaires corvées!

Le quartier-maître n'ayant pas de résidence fixe, suivait le régiment et se portait avec lui vers l'intérieur, à mesure que l'ennemi gagnait du terrain. A la fin de la campagne, dans les retraites forcées de tous les jours, les officiers chargés de la comptabi-

lité n'avaient pas même à leur disposition les charettes nécessaires pour transporter le modeste mobilier du bureau. On chargeait, à la hâte, sur des mulets, les literies et la batterie de cuisine; le reste arrivait quand il pouvait.

Cependant le travail ne souffrait pas d'interruption : on écrivait un peu partout, s'aidant du premier appui venu, souvent sous la tente, rarement dans un village par crainte d'une surprise de l'ennemi.

Défendu contre les éclaireurs derrière quelques pièces à mitraille, le mousquet chargé, on rédigeait des états de situation sur l'affût d'un canon, des contrôles sur la cartouchière, un décompte de masse de linge et chaussures sur un tambour; des billets d'hôpitaux sur une planche de lit. Un arbre renversé servait de chaise et de table et supportait le lourd matricule.

Les sept mois et demi que M. Emmanuel Hélias passa au régiment lui furent fatals; il y contracta de précoces infirmités; et quand, au mois de mai de l'année 1814, l'invasion des alliés lui rouvrit le chemin de sa patrie, il rentra en Belgique avec le germe de la maladie qui devait le conduire prématurément au tombeau (1).

De tels exemples exaltent jusqu'à l'héroïsme une âme généreuse. Comment s'étonner après cela, que Ferdinand, quelques années plus tard, soit resté invincible-

(1) Il mourut professeur au grand séminaire de Gand, le 5 février 1830.

ment attaché à la Compagnie de Jésus, en butte aux plus violents orages?

Ce sont ces épreuves de l'Ordre renaissant de S. Ignace aux Pays-Bas, sous le gouvernement de Guillaume, que nous avons maintenant à raconter. Ferdinand, dès le noviciat, y eut sa grande part : les rappeler, c'est écrire son histoire.

CHAPITRE II.

FERDINAND HÉLIAS D'HUDDEGHEM, CANDIDAT ET NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1815-1819.

—

Dieu parfois se plaît à faire briller aux yeux de ses serviteurs les plus fidèles les signes avant-coureurs des bienfaits qu'il veut accorder à son Eglise.

A l'époque où le rétablissement de la Compagnie de Jésus se préparait à Rome, vivait à Gand, en grande réputation de sainteté, un homme que les Jésuites Belges comptent au nombre de leurs insignes bienfaiteurs. M. Gobert, tel est son nom, était riche, noble, instruit, mais mieux que tous ces avantages l'éclat supérieur de ses vertus le distinguait parmi ses concitoyens.

Cet admirable chrétien passait chaque jour un temps considérable à prier dans son oratoire, modeste sanctuaire domestique, riche pourtant aux yeux de la foi par un pieux trésor qu'il renfermait. C'était un écrin contenant une grande quantité de reliques, rangées de manière à former une sorte de calendrier sacré : à

chaque jour de l'année correspondait la relique de son saint.

Au mois de juillet 1814, M. Gobert entrant un jour dans son oratoire, le trouva tout imprégné d'un parfum suave, qu'il n'y avait jamais remarqué. Il se met en prières, rend ses hommages accoutumés aux Bienheureux dont il a sous les yeux les précieux restes et baise, avant de se retirer, la relique du saint du jour. On était au 30 juillet. La fête du fondateur de la Compagnie de Jésus se célèbre le lendemain, et sa relique était voisine de celle que M. Gobert venait de vénérer.

Singulière coïncidence! La douce odeur répandue dans l'oratoire paraissait provenir du reliquaire de S. Ignace. Toutefois M. Gobert ne soupçonna aucun prodige et se retira sans songer à s'expliquer cette particularité. Mais quel ne fut pas son étonnement le lendemain et les jours suivants de retrouver le même parfum à chacune de ses visites. Le phénomène persista jusqu'au 7 août. Or ce fut le 7 août que Pie VII rétablit la Compagnie de Jésus. Le merveilleux parfum avait été le messager anticipé de la bonne nouvelle (1)!

Notre dessein n'est pas de raconter ici les origines de la Province Belge de la Compagnie de Jésus, ni la suite des événements qui amenèrent le rétablissement des Jésuites dans les Pays-Bas. Nous laissons cette tâche aux futurs historiens de l'Ordre dans notre pays.

(1) L'histoire manuscrite des premières années de la Province Belge, par le P. Waldack, rapporte ce fait. Le P. Waldack le tenait de M. Gobert lui-même.

Quelques mots suffiront pour mettre le lecteur au courant de la situation faite aux enfants de S. Ignace après la chute de l'empire, et des relations intimes qui s'établirent bientôt après entre eux et la famille Hélias d'Huddeghem.

On sait comment, du consentement des Papes Clément XIV, Pie VI et Pie VII, les Jésuites ne furent pas supprimés en Russie, au moment de l'abolition de l'Ordre dans le reste du monde. Peu d'années après, également avec l'approbation des Souverains Pontifes, plusieurs anciens Jésuites se rendirent dans la Russie-Blanche, pour s'y réunir aux Pères de ce pays; d'autres se firent affilier à cette Province de l'Ordre, sans néanmoins quitter les pays qu'ils habitaient. Le P. Henri Fonteyne, né à Bruges en 1746, et que l'on peut appeler le restaurateur des Jésuites en Belgique, avait fait les vœux dans l'ancienne Compagnie en 1766 : il était parti pour la Russie dès l'année 1786, après avoir reçu, dix ans auparavant, les ordres sacrés des mains de Mgr Brenaert, 17e et dernier évêque de Bruges avant la Révolution. Il fit à Polotsk sa profession solennelle en 1791. Le P. Adam Beckers, Supérieur des Jésuites de Hollande, étant mort à Amsterdam en 1806, le P. Fonteyne lui succéda en cette qualité, il demeura quatre ans dans la résidence du Krytberg, enfin, en 1814, quand Pie VII s'apprêtait à rétablir la Compagnie dans tout l'univers (1), le P. Fonteyne vint fonder en Belgi-

(1) La Bulle de rétablissement, *Validi remiges,* est datée du 7 août 1814, mais le P. Fonteyne était arrivé en Belgique quelques semaines auparavant.

que, au château de Rumbeke, près de Roulers (1), le premier noviciat de l'Ordre renaissant.

C'est là que le 15 juillet 1814 s'étaient réunis une douzaine de prêtres et de jeunes gens, la plupart anciens élèves de Roulers ou séminaristes de Gand : leurs noms appartiennent à l'histoire et la plupart ont laissé encore vivant parmi nous le précieux souvenir de leurs vertus et de leurs travaux : c'étaient les PP. Pierre Leblanc, Charles Bruson, Louis Donche, Pierre Dehasque ; les jeunes novices étaient Jean Janssens, de Bruxelles, depuis secrétaire et assistant du général ; Lambert Dehasque. Aloys de Robiano, Hermann Meganck et Jean Poelman, de Gand, Augustin De la Croix, de Courtrai, et Isidore Van de Kerchove, d'Ingelmunster.

Ce noviciat s'était ouvert avec la haute approbation de Mgr Maurice de Broglie ; reconnu comme établissement relevant de l'autorité diocésaine, il portait le nom peu compromettant de Maison d'Exercices spirituels ou de Retraite.

Pendant neuf mois rien ne troubla la paix de cet heureux cénacle où la renaissante génération d'Ignace se préparait dans la solitude et la prière aux combats des

(1) Ce château appartenait au comte François de Thiennes de Lyenburg, père du comte de Thiennes de Draeck et fils du comte Chrétien de Thiennes, qui avait été élevé par un ancien Jésuite, le P. Joseph Caullet que nous voyons mentionné en 1768, dans le catalogue ms. de la Province wallonne, avec cette indication : *Gandavi præest educationi comitis Rumbeke.* Le P. Caullet était fils d'un procureur et notaire royal; il était entré dans la Compagnie de Jésus à Tournai, le 29 septembre 1749.

temps nouveaux. Mais voici que le 22 mars 1815, tout est en émoi à Rumbeke et dans les environs. Louis XVIII fuyant l'impérial évadé de l'île d'Elbe vient de traverser la contrée; on l'a vu et l'on tremble, car Napoléon est à Paris, et l'on s'attend d'un jour à l'autre à le voir s'élancer, à la tête de ses légions, sur le chemin du roi exilé.

Quel parti prendre dans cette perspective d'une invasion prochaine? Rumbeke avoisine la frontière. Le bruit des camps s'alliait mal au recueillement d'un noviciat : les Pères crurent devoir s'éloigner. On comptait trouver un refuge en Hollande. Déjà une troupe de novices était partie, une seconde se mit en route avec le P. Bruson. En passant à Gand, celui-ci alla rendre visite à M. Gobert, cet ami si dévoué de son Ordre.

A la nouvelle de la dispersion, le noble chrétien ne put retenir ses larmes. « J'aime la Compagnie de Jésus autant que ma vie, dit-il au P. Bruson; je n'ai jamais cessé de prier pour son rétablissement en Belgique.... Et voici qu'à peine fixés parmi nous, vous nous quittez! Ah! je crains bien qu'une fois partis, ce ne soit pour toujours.... Acceptez l'offre que je vous fais : mon château de Destelbergen, situé à une lieue de Gand dans un endroit solitaire, est à votre disposition. De là, si les circonstances l'exigent, il sera facile de gagner la Hollande. »

Le P. Fonteyne, arrivé le lendemain, se prêta volontiers à l'exécution de ce généreux projet. Quelques semaines plus tard, tous les novices se trouvaient réunis

dans l'antique château de Destelbergen (1). Mais la paix dont ils jouirent ne fut pas de longue durée. Un décret du roi Guillaume des Pays-Bas, en date du 25 avril 1816, prononça la dissolution de la communauté.

Le 7 juin, vers midi, au moment où les Pères allaient se mettre à table, le notaire Remory, bourgmestre de Destelbergen, se présenta au noviciat et demanda à parler au supérieur, le P. Leblanc, qui avait succédé au P. Fonteyne, décédé le 8 février (2).

L'attitude du magistrat trahissait l'embarras et la douleur; il lui en coûtait visiblement de remplir la mission dont il était chargé. Il se déclare envoyé par le gouverneur de la Flandre, le chevalier de Coninck, et fait entendre en balbutiant que la maison doit être évacuée avant une heure de l'après-midi, qu'un refus, un délai même entraînerait l'intervention immédiate de la force armée.

Le P. Leblanc répondit : « On nous menace d'une expulsion violente, si nous persistons à demeurer dans cette maison qui est la nôtre. Ou partir, ou être chassés, ce sont bien là, monsieur, les termes de votre som-

(1) L'existence du noviciat ne tarda pas à être connue des rares survivants de l'ancienne Compagnie, dispersés dans tout le pays. On vit bientôt ces prêtres vénérables, oubliant le poids des années, arriver l'un après l'autre à Destelbergen et demander au berceau de leur ordre d'abriter leur vieillesse fidèle et prête à de nouveaux engagements.

(2) Le P. Fonteyne mourut, âgé de plus de 70 ans. La pensée des dangers qui menaçaient ses jeunes religieux avait été sa préoccupation suprême, et quelques instants avant d'expirer, s'adressant une dernière fois à ses novices, il les avait exhortés à persévérer jusqu'à la mort dans leur sainte vocation.

mation. En présence de cette brutale alternative, notre évêque nous ordonne de nous retirer; nous allons sur l'heure nous conformer à sa volonté. »

Alors prenant une plume, le P. Leblanc renouvelle par écrit la même déclaration; puis il invite M. Remory à partager le modeste dîner de la communauté. Le magistrat refuse, et, la douleur dans l'âme, attend la fin du repas pour assister, selon ses ordres, à l'évacuation de la maison. Bientôt les religieux quittent le réfectoire, et, comme tous les jours après leur dîner, ils vont adorer le S. Sacrement à la chapelle, pendant quelques minutes. Calmes et résignés, ils passent du sanctuaire dans leurs cellules, en sortent avec leur crucifix et leurs papiers et se dirigent vers la porte de la maison. Là, stationnaient deux charrettes sur lesquelles on avait entassé à la hâte les lits de camp des religieux et leur pauvre mobilier. Les Jésuites jettent un dernier regard sur les ombrages hospitaliers de Destelbergen; l'heure du départ a sonné.... ils s'éloignent deux à deux et prennent le chemin de Gand. Avant la nuit, ils étaient reçus par l'évêque lui-même dans son palais de Steendam (1), et, dès le lendemain, la vie de prières et d'études reprenait son cours régulier.

(1) Ce palais, qui est aujourd'hui la *Maison de S. Vincent de Paul*, était, avant 1775, la propriété des Jésuites anglais qui y avaient établi une maison de *troisième Probation*.

La courageuse intervention de Mgr de Broglie et la ferme conduite du P. Leblanc avaient retardé pendant quelque temps l'exécution du décret du 25 avril, prononçant la dissolution de la communauté de Destelbergen. Dès le 10 mai, un commissaire du gouvernement, M. de Limnander, s'était présenté inopinément au noviciat et avait communiqué au P. Leblanc les

La famille Hélias que les relations les plus intimes unissaient à M. Gobert, n'ignora rien de ces commencements orageux de la Compagnie de Jésus en Belgique.

Les Pères de Destelbergen et les pieux seigneurs de Heusden étaient voisins; l'estime et la sympathie réciproque les eurent bientôt mis en rapport, et l'on se vit souvent. Ferdinand se plaisait à retrouver dans les novices de la Compagnie ces Pères de la Foi dont plusieurs avaient été ses maîtres, et, les Pères à leur tour ne manquaient pas d'aller saluer les parents de leur ancien élève, chaque fois que l'exercice de leur ministère les appelait dans la paroisse de Heusden.

Ferdinand était absent de la maison paternelle,

ordres venus de la cour et tenus soigneusement cachés jusqu'alors. Le Père surpris ne se déconcerta pas et déclara avec fermeté à l'envoyé royal que les ecclésiastiques de Destelbergen ne se sépareraient que sur un ordre de l'évêque, qu'un mot de sa part suffisait, mais que si le prélat ne le prononçait pas, ils ne céderaient qu'à la violence. « Et comment donc agirait-on, conclut-il, si moi-même me présentant de la part de mon évêque au palais du gouverneur de la Flandre, je prétendais en expulser les officiers de ce haut dignitaire? »

Mgr de Broglie était absent. Immédiatement prévenu par son grand vicaire M. Le Surre, il répondit en évêque : « C'est le devoir d'un capitaine de ne point abandonner, sans les défendre, ses fidèles soldats; je ne permettrai pas que les Jésuites soient exposés aux traits de leurs ennemis, et pour arriver jusqu'à eux, il faudra me percer moi-même. Que les Pères continuent à habiter Destelbergen sous l'égide de leur évêque et ne cèdent qu'à la force. Le jour où ils se verraient réduits à cette extrémité, toutes les portes de mon palais leur seront ouvertes : je veux partager ma demeure avec eux et recevoir tous ceux qu'elle pourra contenir. »

Le courageux prélat savait agir comme il savait parler : il se hâta de protester contre le décret du 25 avril, il écrivit au roi, au gouverneur, identifia sa cause avec celle des Jésuites et manifesta hautement sa ferme volonté de ne pas obtempérer aux ordres iniques du pouvoir. Mais nous l'avons vu, tout fut inutile : la perte des enfants de S. Ignace était *résolue*.

quand les ordres arbitraires du roi Guillaume forcèrent la pieuse colonie de Destelbergen à chercher un refuge, à Gand, dans la demeure épiscopale de Mgr de Broglie. C'est au collége de Roulers, rétabli depuis peu et où il suivait le cours de syntaxe, que le futur jésuite apprit tous les détails de cette nouvelle émigration. Il en fut attéré; il se disait que le gouvernement qui avait expulsé une première fois la Compagnie de Jésus de son unique établissement parmi nous, ne s'arrêterait pas dans la voie des violences. Le jour viendrait, et bientôt peut-être, où le palais épiscopal de Gand verrait se renouveler les scènes de Destelbergen. Que deviendraient alors les Pères? Sans doute il leur faudrait quitter leur pays, et l'Ordre de S. Ignace, à peine reconstitué, allait disparaître de la Belgique.

Ces réflexions, bien justifiées par tout ce qu'on avait vu, plongeaient Ferdinand dans la tristesse et reculaient indéfiniment, à ses yeux, l'heureux jour de son admission dans la Compagnie de Jésus.

Jamais il n'avait aspiré avec plus d'ardeur à la vie religieuse, et jamais les abords de ce port tranquille ne lui étaient apparus hérissés de plus d'obstacles. Au mois de mars 1816, il avait vu mourir, à la fleur de l'âge, Marie-Anne, sa sœur jumelle et tant aimée. Amère et douloureuse séparation! Le cœur du frère se déchira et le monde lui devint insupportable. Mais ce monde quand pourrait-il le quitter?

La même année apporta d'autres épreuves. M. Hélias, catholique avant tout, brisa encore une fois sa

carrière pour obéir à la voix de sa conscience et de la religion. Les évêques belges venaient de publier le célèbre « Jugement doctrinal » qui interdisait aux fonctionnaires de l'Etat de prêter serment à la nouvelle constitution, connue sous le nom de loi fondamentale. M. Hélias siégeait au conseil provincial de la Flandre; il renonça à en faire partie plutôt que de s'exposer à trahir ses principes religieux par un serment coupable. Ce jour-là, Ferdinand comprit au prix de quels sacrifices la fortune et les honneurs s'achètent trop souvent parmi les hommes; il ne voulut plus vivre que pour les biens éternels. Le gouvernement hollandais le lui permettrait-il?

De Roulers, Ferdinand s'empressa d'écrire à M. Hélias pour applaudir à sa noble démarche; Emmanuel, récemment promu au sacerdoce, n'avait pas manqué, de son côté, d'envoyer à son généreux père ses encouragements et ses félicitations. Nous avons sous les yeux ces lettres admirables, et nous ne pouvons résister à l'envie d'en citer au moins un passage :

« Quel bonheur pour moi, pour mes frères et mes sœurs, écrivait M. Emmanuel Hélias à son vénéré père, de vous suivre dans le dénûment, dans les fers et même à la mort! Doublement père par ces exemples de fermeté, père de l'âme de vos enfants et père selon la chair, vous nous laisserez le plus précieux des héritages en nous léguant le dépôt intact de la foi de nos ancêtres.

« Que notre avenir temporel ne vous inquiète pas! *La postérité du juste ne périra point*, nous dit l'Ecri-

ture, *et ses descendants ne se verront jamais dans la nécessité de mendier leur pain.*

« Oubliez vos enfants, ce sont eux qui vous en supplient, pour ne voir que la religion : elle vous tend les bras en vous montrant ses chaînes; vous voudrez la défendre.

» Adieu, communiquez ces sentiments à ma mère. Qu'elle lise dans la vie des saints, à la date du 10 juillet, le martyre de Ste Félicité et de ses sept enfants : elle y trouvera un stimulant pour son courage dans les épreuves que nous traversons.

» Parents catholiques romains, bénissez le plus attaché de vos fils, etc. »

M. Hélias, encouragé par la filiale sympathie des siens, ne rentra dans la vie privée que pour se consacrer tout entier aux bonnes œuvres et à la défense des intérêts religieux. Les malheureux trouvèrent en lui un père, les personnes en butte aux vexations du gouvernement, un confident sûr et un sage conseiller, l'opposition nationale naissante, un de ses plus intrépides champions.

Au milieu de ces épreuves, Ferdinand, puisant à sa véritable source la force d'âme dont il sentait qu'il aurait bientôt besoin, redoublait ses prières et ses saintes pratiques. Chaque mois, il ranimait sa ferveur par un jour de retraite, et, détail digne de remarque, il consacrait à ce renouvellement le jour du *grand congé*.

Je n'oublie pas qu'il avait l'élite des élèves de sa

classe pour compagnons de solitude et que ceux-ci l'avaient nommé leur prédicateur. C'était un spectacle d'une édification charmante de voir ces jeunes gens si graves et si recueillis sous la présidence d'un de leurs condisciples. Ils écoutaient Ferdinand comme ils eussent écouté le prêtre en chaire, et sa parole simple, convaincue, pratique les animait aux généreuses résolutions.

A ces pieuses conférences succédaient de fraternels entretiens : on parlait d'avenir, des grandes choses qu'on méditait pour le service de Dieu et de l'Eglise; on enviait le sort des héros chrétiens : du martyr qui donne sa vie pour la foi et de l'apôtre qui se renonce sans cesse pour en étendre l'empire.

L'apostolat du nouveau-monde exerçait dès lors sur Ferdinand une attraction irrésistible. Il croyait entendre une voix qui lui disait, en lui désignant les rives encore inexplorées du Missouri : « Là est pour toi la vraie patrie, la terre où Dieu t'appelle; les nations indiennes t'attendent sur les bords de leur grand fleuve : tu seras leur apôtre et leur sauveur; n'hésite pas, arme-toi de la croix et pars! »

Et maintenant surtout qu'il désespérait de l'avenir de la Compagnie de Jésus en Belgique, l'ardent jeune homme aspirait chaque jour davantage à la vie du missionnaire. Sa barque, si je puis m'exprimer ainsi, ne tenait plus au rivage que par un fil, lorsqu'en 1817, le célèbre apôtre du Kentucky, M. Charles Nerinckx visita les élèves de Roulers et leur dépeignit avec l'élo-

quence du cœur les immenses besoins de l'église d'Amérique : le fil alors se rompit, et Ferdinand, après avoir consulté le missionnaire, résolut de l'accompagner aux Etats-Unis.

C'est le privilége des grandes âmes de provoquer cette noble émulation. L'homme qui se présente à la jeunesse catholique avec la double auréole de l'apôtre et du confesseur de la Foi ne plaide jamais en vain la cause de Dieu et de l'Eglise. M. Nerinckx était cet homme-là.

Je ne m'étendrai pas sur les heureux débuts de sa carrière sacerdotale signalés par la réforme d'une paroisse importante du Brabant; je dirai seulement que les commissaires de la République, à leur arrivée parmi nous, honorèrent d'une haine marqué ce prêtre dont ils redoutaient le zèle. M. Nerinckx se vit forcé de fuir et de se cacher. En 1797, il se réfugia à l'hòpital de Termonde, où il exerça en secret les fonctions de chapelain. Il disait tous les matins la messe à deux heures et se retirait avant l'aurore dans une obscure cachette. Cinq années d'un ministère plein de danger, cinq années dont il consacra les nuits au service des âmes, ne pouvant plus leur donner ses journées, préparèrent M. Nerinckx au fécond et laborieux apostolat du nouveau-monde.

Lorsque, au mois de juillet 1805, le prêtre belge vint se fixer à *Bardstown,* les catholiques ne possédaient dans le Kentucky que quatre ou cinq misérables églises; six ans plus tard *Bardstown* avait son évêque, Mgr Fla-

get, et son séminaire; en 1815, on comptait plus de vingt églises dans le diocèse, les Dominicains s'y étaient établis avec les Sœurs de charité et rendaient de précieux services.

C'est à M. Nerinckx que revient le principal honneur de cette rapide transformation. Cet homme, si puissant en œuvres et en paroles, vivait comme les apôtres d'une vie de labeurs et de privations. Le fondateur de dix églises, le pasteur chargé de la direction de douze paroisses disséminées sur un territoire de plus de 75 lieues, n'avait pour toute habitation qu'une pauvre cabane de bois et d'argile, composée de deux petites chambres et recouverte d'un mauvais toit, qui ne mettait pas l'intérieur à l'abri des grandes pluies de l'hiver (1).

Tel que nous venons de le dépeindre, M. Nerinckx eut bientôt gagné le cœur de Ferdinand.

« Ne vous semble-t-il pas, chers jeunes gens, s'était écrié M. Nerinckx à Roulers, que la situation de l'église naissante du Kentucky mérite quelque intérêt,

(1) Le saint missionnaire poussait la mortification jusqu'à s'abstenir de vin, de bière, de poisson et même de viande fraîche. Tant d'austérités jointes à tant de vertu le rendirent l'objet de la vénération universelle. Les catholiques du Kentucky bénirent la Belgique qui leur avait donné cet apôtre, ils la bénirent encore et mille fois, lorsqu'ils virent arriver du pays de leur pasteur et sur sa demande de nombreux envois d'ornements sacrés, destinés à leurs églises indigentes. On se rappelait les 25 années d'épreuves que nos provinces venaient de traverser, et l'on s'écriait : « *How rich a country this! how pious a people!* Que ce pays est riche! que ce peuple est pieux! » L'évêque et son clergé partageaient ces sentiments. « Quelle libéralité dans les Belges, disaient-ils, et quelle religion! Elle est grande aux yeux de Dieu et des hommes cette nation, qui, après tant de malheurs.

et qu'il est permis à un vieillard de soixante ans d'implorer votre secours? Cette cause est sainte, je n'ai en vue que la gloire de Dieu et la propagation de la foi. Je m'adresse au pays qui m'a vu naître, à la plus pieuse, à la plus libérale des nations. Non, ce n'est pas en vain que je fais aujourd'hui appel à sa charité.

« L'espérance de votre prompt retour, m'écrit mon évêque, l'espérance de voir quelques zélés ouvriers se joindre à vous, peut seule me soutenir; au nom de Dieu, ne m'en privez pas, vous me donneriez le coup de mort. »

A ces touchantes invitations d'un apôtre, Ferdinand répondit comme autrefois le disciple au Sauveur : « Maître, je vous suivrai partout! *Magister, sequar te, quocumque ieris.* »

M. Nerinckx, qu'il consulta, reconnut en lui une véritable vocation et l'admit sans peine au nombre de

sait encore faire des sacrifices pour favoriser les progrès de la foi dans une terre étrangère! »

L'œuvre la plus importante due à l'initiative de M. Nerinckx est la fondation de la *Société des Amies de Marie.* Mères adoptives des orphelines, institutrices de la jeunesse pauvre, charitables infirmières des malades abandonnés, les *Amies de Marie* sont tout cela, et de plus les zélées coopératrices du clergé. Elles préparent les enfants à la première communion; leurs cloîtres servent en même temps d'asile à l'innocence et au repentir : la pieuse chrétienne y vient faire chaque année quelques jours de retraite ou s'y préparer saintement au mariage; la femme tombée s'y relève par la pénitence.

Au moment où nous imprimons ces lignes, on nous apprend que M. l'abbé Camille Maes, de Courtrai, ancien élève du *Collége américain* de Louvain et actuellement missionnaire dans le Michigan, prépare une *Vie de M. Nerinckx* qui sera bientôt publiée en anglais par les Frères Benzinger à New-York.

ses compagnons de voyage, tout en le laissant libre, selon son désir, d'entrer dans la Compagnie de Jésus aux Etats-Unis.

Le 17 février 1817, Ferdinand écrivait à son frère Emmanuel, le confident de son grand projet : « La décision du vénérable apôtre du Kentucky est arrivée, il n'hésite pas à me recevoir. Je lui ai ouvert toute mon âme, et il est convaincu que je suis appelé à l'apostolat du nouveau-monde.

» Au nom de J.-C., dont vous êtes le ministre, je vous conjure, mon cher Emmanuel, de préparer mes parents à mon prochain départ et de m'obtenir leur consentement. Le temps presse. M. Nerinckx compte s'embarquer à Amsterdam pour l'Amérique à la fin du mois de mars. Encore un coup, ne me refusez pas ce que je vous demande... C'est le dernier service que votre frère sollicite de vous en ce monde. *A te quid volui super terram? pars mea, Deus, in æternum!* Dieu seul pour l'éternité, voilà désormais ma devise. »

M. Emmanuel Hélias s'empressa d'écrire à son père pour l'informer des projets de l'étudiant de Roulers, et voici la sage conclusion de sa lettre :

« Pour moi, quand j'examine cette grave question devant Dieu, il me semble que Ferdinand, même avec une vocation vraie aux missions, ne peut songer dès à présent à la suivre, et que son intérêt bien entendu conseille de reculer son départ jusqu'à l'entier achèvement de ses études. »

M. Hélias père fut de cet avis et n'accorda pas le

consentement demandé. Ferdinand, douloureusement déçu, trouva qu'Emmanuel servait mal sa cause; le 22 février, il revient à la charge, et adresse à son frère ce plaidoyer d'une vivacité touchante :

« Vous me dites : pourquoi ne pas finir vos études à Roulers? Mon cher Emmanuel, Dieu qui dispose de nous pour sa gloire, ne souffre pas ces délais. Infidèle aujourd'hui à la grâce de la vocation, je m'expose à la perdre sans retour.

» J'ai vingt ans : à cet âge on sait ce que l'on fait; je suis fort comme un lion et taillé pour être missionnaire : la faim, la soif, le froid, le chaud, rien ne m'abat; je résiste à toutes les fatigues.

» Et puis quelle occasion plus favorable de répondre à l'appel de la Providence que le prochain départ de M. Nerinckx? Vous m'objecterez mon incapacité littéraire. Me voici depuis cinq mois en poésie : je ne vois pas qu'il soit indispensable à un missionnaire d'en faire davantage. D'ailleurs, je sais les *quantités*; j'ai entendu expliquer les *Bucoliques* de Virgile et deux livres de ses *Géorgiques;* d'Ovide j'ai vu force métamorphoses et plusieurs élégies. Nous sommes vingt et un élèves dans mon cours, et vous saurez qu'en moyenne je suis le troisième.

» Admettons, si vous le voulez, que je n'ai pas assez d'études : le bon Dieu qui s'est servi de douze pauvres pêcheurs pour convertir le monde saura bien suppléer à ce qui me manque.

» Peut-être votre cœur recule-t-il à l'idée d'une sépa-

ration; mais si je venais à mourir, il faudrait bien alors vous résigner à ne plus me revoir, et quelle assurance avez-vous que je ne mourrai pas bientôt? Il y a juste une année ma chère sœur Marie était à la veille d'entrer au couvent. Hélas! ce ne fut pas le cloître, mais la mort qui nous la ravit, le 8 mars 1816. La plus longue vie est encore bien courte, mon cher frère. Supposez qu'entre le jour de l'adieu et le jour de ma mort, il s'écoule cinquante ans : qu'est-ce que cinquante ans, en comparaison de cette éternité qui doit nous réunir à jamais?

» Non, si vous m'aimez, loin de vous opposer à mon dessein, vous n'épargnerez rien pour m'obtenir le consentement de mes chers parents. Décidez-les à faire le sacrifice de leur enfant, et en retour, je veux vous associer à tous mes bénéfices spirituels; les mérites du missionnaire seront les vôtres; j'ajoute les mérites du martyr, dans l'espoir que la divine bonté, exauçant le plus ardent de mes vœux, m'accordera un jour la grâce de répandre mon sang pour la foi. »

Cependant M. Hélias demeurait inflexible, non pas qu'il hésitât à donner son fils aux missions, mais il croyait que Ferdinand choisissait mal son heure. Sans études en effet, quels services aurait-il pu rendre à l'église d'Amérique? Le zèle, pour être fructueux, demande à être édifié sur la science, et la science ici suppose une longue carrière d'études littéraires, philosophiques et théologiques, dont le jeune étudiant de Roulers n'avait encore parcouru que les premières

étapes. De là les refus de M. Hélias, refus si constants et si fermes que son fils n'insista plus. Son cœur souffrit, mais il sut prendre promptement et noblement sa revanche.

Le chemin de l'Amérique venait de se fermer devant Ferdinand ; le noviciat du palais épiscopal lui restait ouvert. « Et qui m'empêche d'y postuler une place? pensa-t-il. Je ne suis pas fait pour le monde, et je me sens pressé de répondre à l'appel d'en haut. Entrer aux Etats-Unis dans la Compagnie de Jésus, je n'y puis songer à présent : n'est-ce pas un signe que ma place est à Gand, parmi les hôtes religieux de Mgr de Broglie? » Ces pensées ne cessèrent de préoccuper notre jeune humaniste, pendant les vacances de 1817. Le premier octobre, sa résolution est prise : il ne suivra pas le cours de rhétorique, et entrera immédiatement au noviciat.

M. Hélias d'Huddeghem se trouvait en ce moment en villégiature, au château de Meulebeke. Ferdinand lui annonce par écrit sa détermination et le supplie de lui permettre d'y donner suite, cette année même.

Cette fois, il obtint gain de cause. Le consentement si ardemment désiré ne se fit pas attendre. Monsieur et madame Hélias auraient cru aller à l'encontre de la volonté divine, en s'opposant plus longtemps à la vocation de leur fils, dans les conditions nouvelles où elle venait de se manifester.

Le voici donc arrivé, ce jour de la séparation, si visiblement préparé par la Providence. Le 9 octobre,

Ferdinand quitta la maison paternelle. Il partit, accompagné de la bénédiction de ses parents chrétiens, et pourquoi ne le dirais-je pas, consacré par leurs larmes : pleurs généreux du sacrifice accepté, et dont le ciel a tenu compte.

Transportons-nous au palais de Mgr de Broglie, au moment où Ferdinand, revêtu pour la première fois de l'habit de la Compagnie, s'apprête à franchir le seuil de la vie religieuse. Ses nouveaux frères se sont réunis pour le recevoir ; le maître des novices adresse quelques paroles encourageantes au disciple que Dieu lui envoie, puis selon l'usage des Pères Belges de l'ancienne compagnie et de la nouvelle jusqu'en 1830 (1), il lit à haute voix, en présence du jeune postulant, ce programme inspiré de vie apostolique, si expressif et si éloquent dans sa concision (2) :

« Des hommes crucifiés au monde et comme étrangers pour lui, voilà ce que doivent être les compagnons de Jésus. Oui, des hommes nouveaux, je le répète, qui se soient dépouillés de leurs sentiments propres pour revêtir le Christ Sauveur, des hommes morts à eux-mêmes, ne vivant plus que de la justice, et tels enfin que l'apôtre a dépeint les vrais ministres de Dieu (3) : voués aux travaux, aux jeûnes, aux veilles, se distinguant par la pureté, la bonté, la science, par une

(1) Au retour des Pères Belges de la Suisse, où les mêmes usages n'existaient pas, on cessa de pratiquer les cérémonies que nous décrivons.

(2) *Summa et Scopus nostrarum Constitutionum.*

(3) Seconde épître aux Corinthiens. Chap. VI.

douceur persévérante, par les fruits du Saint-Esprit, par une charité sincère, par la parole de vérité. Soldats de la justice, combattant sans cesse pour elle à droite et à gauche, avec les seules armes qu'elle leur fournit, dans l'honneur et l'ignominie, dans la bonne comme dans la mauvaise réputation, heureux ou éprouvés, ils marchent à grands pas vers la céleste patrie, et multipliant leurs efforts, employant toutes les ressources de la charité pour attirer les âmes à leur suite, ils n'ont jamais qu'un but en vue : LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU ! »

A cette exhortation succéda une cérémonie touchante, digne de l'Evangile qu'elle rappelle. Ferdinand s'étant assis, un de ses frères lui lava les pieds, comme si par là, il eut voulu lui dire : « Jeune homme qui viens frapper à la porte du sanctuaire, apprends qu'il faut déposer sur le seuil la vaine poussière du monde; apprends quelle doit être la pureté d'un cœur qui se consacre à Dieu. »

Cette cérémonie terminée, tous les religieux donnèrent le baiser d'adoption à leur nouveau frère. Dès ce moment, Ferdinand n'appartint plus au monde : une vie nouvelle commença pour lui.

Avant d'en raconter les débuts, j'inviterai le lecteur à visiter rapidement avec moi le palais épiscopal. A ce mot de palais, l'on se figure sans doute un vaste et somptueux édifice. Ce serait une erreur. La demeure des Evêques de Gand, à cette époque, n'était qu'un

grand hôtel très ordinaire, et les enfants de la Compagnie de Jésus n'y connurent que le plus extrême dénuement.

Sous l'escalier du grand vestibule, il s'en trouvait un autre étroit et sombre, dissimulé derrière des revêtements de maçonnerie, et tel qu'on pouvait le souhaiter en ces temps d'espionnage (1) : c'est l'escalier des novices ; il mène au second étage, qui leur est réservé. Nous allons les y retrouver, mais nous monterons avec précaution, comme on raconte qu'ils faisaient eux-mêmes, dans la crainte de distraire, au milieu de leurs travaux, les grands-vicaires de Mgr de Broglie, logés au premier.

Voici la modeste chapelle des novices, voici les chambres qu'ils occupent. Tout y est humble et pauvre. Chaque pièce renferme plusieurs lits, autour desquels on a tendu à la hâte une toile grossière, le jour de l'expulsion de Destelbergen. Point de poëles pour réchauffer ces murs froids. Tout le mobilier d'un novice se compose d'une chaise et d'une petite table. A défaut de pupitre, on place la chaise sur la table en guise de bureau, et l'on travaille debout.

Telle était l'habitation des premiers Jésuites Belges. Là vécurent, pour ne citer que ceux qui ne sont plus, le Bollandiste Van der Moere, Aloys Vercruysse, l'apôtre

(1) On a su plus tard que des agents du gouvernement faisaient parfois la garde autour de la demeure épiscopale, depuis 4 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir. Ils comptaient les lumières qui brillaient aux fenêtres pour s'assurer, en quelque manière, du nombre des habitants.

des Indiens de l'Orégon, le P. Frédéric Haecht, protestant converti, mort missionnaire en Syrie, et le P. Hélias lui-même, ce vaillant propagateur du catholicisme au Missouri.

Mais poursuivons notre visite, et du second étage, descendons au rez-de-chaussée. Nous y trouvons la salle de récréation et le réfectoire, séparé de la cuisine par une cour ouverte, seul lieu de promenade des jeunes religieux. Les écuries et les remises de l'évêché occupent le fond de cette cour. Quelques novices et quelques scolastiques avaient leurs cellules dans les combles de ces dépendances.

Quel séjour et que ses habitants sont à plaindre, dira-t-on peut-être, en lisant cette description. Et pourtant ils étaient heureux! Je n'en veux d'autre preuve que ces lignes touchantes d'un novice de 1817 (1) :

« Au second étage, nous avions une chapelle qui faisait nos délices. Jésus était là, au milieu de ses compagnons, Jésus, Dieu caché et sauveur, hôte infiniment aimable de notre solitude. Dès la pointe du jour, nous nous rendions au sanctuaire pour adorer et méditer ensemble; nous y faisions en commun tous no exercices de piété. Avec quelle joie pendant la journée, aux moments libres, nous montions à notre chère chapelle! Au milieu même des privations, que la vie était douce dans la maison du Seigneur! »

(1) Le Père Waldack, l'historien inédit de ces premières années.

Ferdinand partageait ces sentiments élevés de piété et de foi, et dès lors on voyait briller en lui cet amour de la pauvreté, cette confiance sans bornes dans la Providence, cette simplicité évangélique unie à un zèle ardent, qui furent les vertus distinctives de sa vie religieuse.

Le dimanche était une fête pour lui. Ce jour-là, les novices allaient faire le catéchisme dans les écoles dominicales, pendant deux heures le matin et trois heures l'après-midi : heureux préludes de l'apostolat pour le précoce orateur de Roulers et le futur prédicateur du Missouri !

A part ces sorties de dimanche, les novices, dans les premiers temps surtout, ne quittaient guère la demeure épiscopale. On craignait, non sans raison, la surveillance ombrageuse des agents de Guillaume.

Cependant il fallait pourvoir à la santé des jeunes religieux et leur ménager l'occasion de respirer quelquefois le grand air. Après quelque temps, on hasarda une première visite à Destelbergen, non sans user de beaucoup de précautions, pour n'être pas remarqués. Peu à peu, ces visites devinrent plus fréquentes, et l'audace croissant toujours, on finit par y aller dîner chaque mois, en ayant soin toutefois de prendre des chemins détournés.

L'habitation de Mgr de Broglie était voisine du *jardin botanique* : un ruisseau l'en séparait. Un pont de bois récemment établi pour l'usage personnel de

l'évêque rendait la communication facile. Ce pont était une tentation, et le maître des novices, après avoir balancé quelque temps, y succomba. Il autorisa ses religieux à se promener entre midi et deux heures, en l'absence du public, dans les agréables allées du jardin.

Le directeur de cet établissement, M. Van Hulthem, botaniste distingué et célèbre bibliophile, accueillait les novices avec une extrême bienveillance et passait même souvent l'heure de la récréation avec eux.

Pendant qu'on jouissait au palais épiscopal de cette tranquillité relative, la police hollandaise préparait un coup d'éclat contre ses paisibles habitants. Mgr de Broglie venait de s'exiler volontairement en France pour se soustraire aux violences qui le menaçaient : on mit son absence à profit.

Le 24 février 1818, vers midi, au moment où les religieux se rendaient au réfectoire, ils remarquèrent dans la cour une escouade d'agents de la force publique, les uns en costume officiel, d'autres en bourgeois. Au sortir de table, on apprend que le procureur du roi, M. Paradis, se trouve dans la maison depuis 11 heures, et que le sceau du gouvernement vient d'être apposé sur les papiers de l'évêque et de son grand-vicaire. Bientôt les gens de la police se mettent à parcourir la demeure épiscopale en tous sens, et déclarent aux Jésuites qu'ils ont à évacuer les appartements sans délai.

L'ordre est formel. Chacun se hâte d'enlever ce qui lui appartient; on jette les literies par les fenêtres; on descend les meubles dans la cour, où le déménagement s'organise. A peine avait-on terminé ces rapides apprêts que les commissaires royaux, passant de porte en porte, mettent partout les scellés. Ils étaient au moment de les appliquer à la chapelle, quand le vicaire-général, M. Le Surre protesta et leur demanda avec dignité à quel titre le Dieu des autels avait mérité cet outrage. On se rendit à cette observation: Il était 4 heures, ces messieurs songèrent à dîner. Ils se mirent à table, et ce fut le novice Bruno Vercruysse (1) qui les servit.

A la fin du repas, le commissaire royal Lion signifia aux *Messieurs de la maison de Retraite* — c'était le nom donné aux Jésuites — qu'ils eussent à quitter l'évêché, avant le soir. Sur cette injonction, le P. Vincent le Maître demanda ce qu'on avait à leur reprocher, et quelles mesures on avait prises à leur égard; car enfin les religieux expulsés de leur domicile n'allaient pas être réduits sans doute à passer la nuit dans la cour?

Le commissaire avoua n'avoir reçu aucun ordre relativement aux Jésuites, et les laissa libres d'aller où

(1) Entré dans la Compagnie le 9 octobre 1817, le même jour que Ferdinand Hélias, le P. Bruno-Vercruysse, après soixante ans de travaux apostoliques, vit encore aujourd'hui et peut rendre témoignage de la vérité de notre récit. Le P. Vercruysse est auteur d'un livre de pieuses méditations qui a eu le plus grand succès et qui a été traduit dans les principales langues de l'Europe.

ils voudraient. Alors le P. le Maître insista pour obtenir l'autorisation de passer seul la nuit dans la maison. Il veillerait sur la masse des effets jusqu'au lendemain matin; pour ses frères, ils allaient se retirer immédiatement. On lui accorda ce qu'il demandait, et le départ commença. Le commissaire de police Van Doorne s'était posté à la porte d'entrée; et là, arrêtant les religieux au passage, il examinait leurs papiers, tâtait leurs poches et sondait les literies.

Quand les novices furent réunis dans une maison hospitalière du voisinage (1), le P. Leblanc se mit à genoux, les jeunes religieux l'imitèrent et récitèrent avec lui le *Te Deum* en action de grâces de la persécution qu'ils avaient été dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Il se faisait tard; les novices, après tant d'émotions, avaient besoin le repos : le P. Leblanc les envoya deux à deux ou trois à trois dans des maisons amies, où ils furent accueillis comme des confesseurs de la foi.

Pour Ferdinand Hélias, enfant de la cité gantoise, il reçut l'ordre de se rendre seul chez ses parents.

A la nouvelle de la situation précaire des Jésuites, M. Hélias d'Huddeghem, ne consultant que sa piété et son dévouement, alla trouver le P. Leblanc, lui offrit ses services et mit généreusement sa maison à la disposition de la Compagnie. Le P. Leblanc accepta, et quelques

(1) La maison des demoiselles Maes.

jours plus tard, il vint se réfugier à ce foyer ami, qui s'ouvrait providentiellement à la Compagnie, comme un abri entre deux orages. C'est là que s'écoulèrent les six derniers mois que les jeunes Jésuites devaient encore passer en Belgique. Ils avaient leur oratoire à eux, leurs appartements tout-à-fait séparés, et tandis qu'au dehors circulaient de sinistres rumeurs, ils célébrèrent tranquillement les offices de la semaine sainte. Cette fin du noviciat, avant l'exil en Suisse, fut accompagnée de je ne sais quel charme intérieur et spirituel, ineffaçable dans la mémoire de tous ceux qui le ressentirent.

A partir de Pâques, au retour de la belle saison, les excursions à Destelbergen devinrent quotidiennes. Le P. Leblanc s'y était installé et les novices passaient la journée à la campagne, sous sa direction.

Habillés en laïcs, ils partaient de grand matin, deux à deux, en silence, conversant pendant une heure avec Dieu, comme le veut la règle, avant de s'entretenir avec les hommes.

A les voir s'avancer, modestes et recueillis, par les rues les plus solitaires de la cité et les chemins détournés des campagnes, on se reportait aux jours d'une autre Pâque, et l'on songeait à ces disciples persécutés, dont le Sauveur voulut charmer la route et qui goûtèrent à Emmaüs toutes les douceurs de sa présence. Ainsi les novices marchaient heureux dans la compagnie du divin maître. Arrivés à Destelbergen, ils n'avaient pas

besoin de lui dire : *Demeurez avec nous, Seigneur!* Le Dieu eucharistique n'habitait-il pas pour eux et avec eux dans la chapelle du château?

A l'heure du crépuscule, on regagnait la ville. La causerie était permise, et je crois bien que de même qu'au retour d'Emmaüs, les jeunes religieux pouvaient se dire l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que nous avions le cœur tout embrasé, tandis que Jésus nous parlait dans son sanctuaire? »

A Destelbergen, sous la vive influence de la grâce, Ferdinand sentit se fortifier en lui le désir des missions. Au-delà des grands arbres du château, il voyait l'Amérique, il lui tardait de traverser l'Océan et d'évangéliser le nouveau-monde. Nous en avons la preuve dans une lettre qu'il écrivit de Destelbergen au premier supérieur de son Ordre (1), et dans laquelle il lui demandait d'être envoyé au collége de *Georgetown* (2), où il pourrait se familiariser avec la langue anglaise si nécessaire aux prêtres qui résident dans la grande république américaine. Le P. Général applaudit au sentiment qui inspirait cette démarche, mais il différa son consentement.

Il répondit à Ferdinand que les supérieurs des Etats-Unis, en raison des circonstances, souhaitaient vivement envoyer leurs jeunes religieux en Europe pour leur procurer l'avantage de faire de solides études, et

(1) Le R. P. Thaddée Brzozowski.

(2) Aujourd'hui Université libre dirigée par les Jésuites de la province du Maryland.

que dès lors il ne pouvait souscrire à son départ avant l'entier achèvement des siennes.

Bien des voyages allaient précéder ce grand voyage d'Amérique, objet des vœux les plus ardents du P. Hélias.

Un plus long séjour des membres de la Compagnie de Jésus en Belgique paraissait imprudent. Le 14 septembre 1818, le P. Leblanc prit avec ses jeunes religieux le chemin de la Suisse. Un seul novice fut envoyé en France à la célèbre maison de Montrouge : c'était Ferdinand Hélias.

Joyeux d'obéir, il se rendit à pied de Gand à S. Acheul (1), où les PP. Loriquet, Sellier et Legrand, ses anciens professeurs, lui firent le plus tendre accueil. Après quelques jours de repos, sur l'ordre du P. Simpson, premier provincial de France, il partit, non pas encore pour Montrouge, mais pour la maison professe de Paris. Les Pères qui l'habitaient étaient pour la plupart des Jésuites d'avant la suppression, qui avaient assez vécu pour assister à la renaissance de leur Ordre et y contracter de nouveaux engagements (2).

Quelle fête pour Ferdinand de pouvoir converser avec ces vénérables survivants de l'ancienne Compagnie! Vivre sous leur toit, recueillir de leur bouche les

(1) Près d'Amiens.

(2) Le P. Hélias dans ses mémoires, cite les noms des Pères Barruel, de la Fontaine et Picot de Clorivière, le jésuite qui émit le dernier les vœux de profès dans l'ancienne Compagnie.

véritables traditions de l'Institut, se pénétrer à leur contact du pur esprit de S. Ignace, n'était-ce pas en quelque sorte être baptisé jésuite une seconde fois?

Encore tout plein de ce qu'il avait vu et entendu à la maison professe de Paris, Ferdinand alla frapper à la porte de ce paisible noviciat de Montrouge dont la presse passionnée de cette époque cherchait à faire un épouvantail. Qui le croirait? Le signataire des ordonnances de 1828, le faible monarque qu'on vit dix ans plus tard céder à ces clameurs de l'opposition lettrée, Charles X, alors comte d'Artois, était un visiteur et un ami de Montrouge. Il connaissait le chemin de sa chapelle. La munificence du prince avait enrichi ce modeste sanctuaire d'une insigne relique de S. Stanislas Kostka, patron des novices de la Compagnie.

L'année même du séjour de Ferdinand à Montrouge avait été marquée par l'entrée en religion d'un célèbre orateur chrétien que Louis XVIII, appréciateur délicat des choses de l'esprit et de l'art de bien dire, ne craignait pas de comparer à Bourdaloue et à Massillon. A cinquante ans, sans se laisser arrêter par le souci de sa faible santé, le P. de Mac Carthy avait renoncé aux habitudes et aux affections de sa vie, abandonné la position la plus brillante, refusé l'évêché de Montauban pour revêtir l'humble habit des novices et se cacher dans l'obscurité d'une cellule.

Le père Hélias se rappelait encore dans sa vieillesse la simplicité de l'illustre religieux, sa charité, sa fidé-

lité à la règle, sa déférence aux moindres avis des supérieurs. Il se souvenait avec attendrissement que le P. de Mac Carthy ne pouvait s'empêcher de lui envier sa vigoureuse santé, en songeant que la faiblesse de la sienne lui dérobait une partie des épreuves communes aux novices.

Cet homme d'une conversation si brillante et accoutumé au commerce de la haute société ne dédaignait pas d'accorder un véritable intérêt aux entretiens de Ferdinand. Il l'interrogeait avec bonté, l'écoutait avec une attention pleine de condescendance, l'édifiait par la douceur de ses paroles, et le jeune novice en l'entendant sentait s'accroître sa ferveur.

Ne soyons pas surpris de cette prompte et familière liaison entre un jeune homme obscur et le prédicateur vanté des grandes chaires de France. C'est le privilége de la vertu à tout âge d'inspirer la confiance et la sympathie.

La piété solide de Ferdinand, sa générosité, la fermeté précoce de son caractère n'avaient pas échappé à l'œil pénétrant du maître des novices. Il lui permit — c'est une faveur qui ne s'accorde qu'aux plus fervents — d'anticiper sur l'heure des engagements définitifs et de se lier en particulier devant Dieu par des vœux de dévotion, avant de se lier publiquement devant l'Eglise et devant les hommes. La fête de l'Immaculée Conception (8 décembre 1818) fut choisie pour l'accomplissement de ce grand acte.

« Ferdinand ne tarda pas à être investi non pas d'une dignité, grâce à Dieu, il n'y en a pas dans la Compagnie, ni de grande, ni de petite, mais d'une charge encore légère. En qualité de frère admoniteur, il eut pour attributions de garder le dépôt des règles et des usages, de transmettre les ordres du maître des novices, de distribuer les travaux et de veiller à mille détails. »

Il venait d'entrer en charge et s'acquittait de son office avec autant de tact que d'édification, quand un ordre du P. Général l'envoya à Brigg dans le Valais, rejoindre ses frères exilés de Belgique.

Le 2 mars 1819, il quitta Paris pour se rendre en Suisse par la Bourgogne. Je trouve dans ses papiers un récit de ce voyage, écrit sous le charme de l'admiration première et tout empreint de ce vif enthousiasme de la jeunesse, si sincère et si communicatif. Arrivé à Montrond, en vue des Alpes, notre novice ne put résister à l'envie de monter au clocher de la tour de l'église pour mieux jouir de la perspective. Laissons-le parler :

« Je m'étais établi sur une des fenêtres de cet édifice qui tombe en ruines. D'un regard j'aperçus les Vosges, le Mont-Blanc, les Alpes de Savoie, de Suisse, du Dauphiné et le Jura. J'étais dans le ravissement. A l'arrière-plan de l'horizon, de hautes forêts, de longs rideaux de noirs sapins dessinant les contours du paysage; plus bas, des prairies, de grands troupeaux

paissant au bord des précipices, des vallées ouvertes ou resserrées, des rocs brisés; et, devant moi, le spectacle incomparable des montagnes depuis le coteau voisin jusqu'au Mont-Blanc. Toutes les couleurs se mêlent, toutes les hauteurs se rencontrent dans cet ensemble saisissant. »

Ainsi continue et s'achève dans un perpétuel enchantement ce voyage de Paris à Brigg. Ferdinand arriva au noviciat très fatigué, mais ravi de cette grande nature des montagnes et ne demandant qu'à l'explorer encore. Les occasions ne lui manquèrent pas, pendant les douze années qu'il passa en Suisse. En attendant, il termine paisiblement, au milieu de ses frères de Belgique, ses derniers mois d'épreuves. Après tant d'agitations, il avait bien mérité ce repos.

Le palais de Mgr de Broglie, la maison paternelle, le château de Destelbergen, Montrouge, Brigg, — la Belgique, la France et la Suisse — ont tour à tour abrité l'enfance religieuse de Ferdinand. Mais voici le jour des vœux, le jour de la récompense. Entré au noviciat le 9 octobre 1817, le P. Hélias prononça ses saints engagements, le 10 octobre 1819, en présence du P. Nicolas Godinot, premier supérieur de la Haute-Allemagne.

Un cœur qui se donne à Dieu, c'est un cœur à qui Dieu se donne. Tout est commun désormais entre le serviteur et le Maître. On ne le voit pas, mais on sait qu'il est toujours là; on marche appuyé sur lui, on en

a la conviction, et cette pensée porte avec elle la joie d'une inépuisable confiance. Ferdinand, le jour de ses vœux, sentit dans le fond de son âme la vérité de cette parole du Psalmiste : *Dominus regit me, nihil mihi deerit;* le Seigneur est mon guide, rien désormais ne saurait me manquer. A partir de ce moment, ce sentiment de vive et surnaturelle confiance ne le quitta plus; il fut, avec le zèle des âmes, le mobile de sa vie et le secret de ses grands succès apostoliques.

CHAPITRE III.

SÉJOUR DU P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM EN SUISSE ET EN ITALIE.

1819-1832.

—

Entre les pics sévères du Glisshorn et du Mäderhorn, au confluent du Rhône et de la Saltine, la petite ville de Brigg occupe le centre d'une pittoresque vallée, qui bientôt se resserre et n'apparaît plus à distance, que comme une étroite et sombre gorge, aboutissant de toutes parts à des glaciers. Vue de loin par un jour de grand soleil, Brigg, avec son beau fleuve étincelant, ses toits d'ardoises micacées, ses édifices publics recouverts de plaques polies d'un vert pâle, offre un spectacle extraordinaire et séduisant, dont on ne se lasse pas.

Les Jésuites possédèrent dans cette ville, jusqu'en 1848, un pensionnat considérable, l'un des premiers qu'ait ouvert la nouvelle Compagnie (1). C'est là que

(1) Le 31 juillet 1810, les Pères Godinot, Drach, Rudolph et Staudinger s'étaient agrégés aux Jésuites de Russie, sous l'égide du Père Joseph Sinéo della Torre, fils du gouverneur de Turin. Renonçant aux espérances et aux biens du temps pour courir la carrière des humiliations et du travail, ils se dévouent dans le Valais à l'éducation de la jeunesse, sans se laisser arrêter par les vexations du gouvernement de l'Empire. En 1814, le petit collége de

s'écoulèrent les années les plus heureuses et les plus paisibles de la longue carrière du P. Hélias. Nous le voyons, au sortir du noviciat, appliqué simultanément à l'étude de la philosophie et de la théologie. Il a pour professeurs le P. Athanase Michelot (1) et le célèbre P. Jean Roothaan (2), qui, devenu général de son Ordre, se souviendra de son ancien élève dont il connaît les désirs apostoliques, et l'enverra dans les missions du nouveau-monde. Le maître et les disciples ne cessèrent d'entretenir les rapports les plus affectueux. Un témoignage durable en a consacré le souvenir : une des nombreuses églises que le Missouri doit au P. Hélias est ornée d'excellentes toiles religieuses, présent du P. Roothaan.

Vers la fin de l'année 1819, commence cette correspondance de famille, fidèlement entretenue par le missionnaire pendant plus d'un demi-siècle, correspondance que bien des fois la mort vint briser, toujours reprise en faveur des survivants, et dans les dernières années, ne s'adressant plus qu'à un seul, à Robert, le neveu bien-aimé du jésuite et l'unique représentant d'un beau nom aujourd'hui éteint.

Sion devint le berceau de la province de la Haute-Allemagne. Les Jésuites s'étaient dévoués pour le Valais, le Valais leur en tint compte. Le baron de Stockalper, un des premiers magistrats du canton, proposa de rendre aux Jésuites leur ancien collége de Brigg, converti en forteresse par les Français. Cette ouverture fut accueillie avec enthousiasme et les Pères furent rappelés. — *Extrait de l'Histoire de la Compagnie de Jésus par M. Crétineau-Joly, t. VI.*

(1) Professeur de philosophie.

(2) Professeur d'écriture sainte et d'éloquence sacrée.

On ne peut parcourir sans émotion la volumineuse collection de ces lettres. L'âme du fils et du religieux s'y révèle tout entière. Les moindres billets que Ferdinand adresse à son père ou à sa mère sont empreints de ce sentiment filial, pieux et grave, où le respect le dispute à la tendresse, et qui est comme le caractère distinctif des relations de famille dans notre vieille Flandre catholique. C'était une convention entre le religieux et les siens de se donner chaque jour rendez-vous dans le Cœur du divin Maître. Le jeune théologien de Brigg rappelle volontiers aux intéressés ce pacte pieux. Bien des lettres débutent par ces paroles de foi : « Je salue votre ange gardien. » Fidèle aux usages de son pays, Ferdinand ne manque jamais d'écrire à Monsieur et à Madame Hélias, le jour de leur fête patronale; il aime à correspondre avec eux, à l'occasion des grandes solennités religieuses de l'année, et toujours il termine en demandant la bénédiction.

Au commencement de son séjour en Suisse, le P. Hélias n'écrivait qu'à mots couverts, par crainte des indiscrétions de la poste hollandaise. Ainsi, répondant le 12 avril 1820 à une lettre de Gand, il parle des quelques Pères restés en Belgique et des Pères réfugiés en Suisse, comme d'une association de négociants, dont lui-même ferait partie.

Citons un passage curieux :

« J'apprends avec bonheur que votre santé est excellente, ainsi que celle de tous mes chers associés. Leur souvenir m'est précieux. Continuez, je vous en prie, à

me donner de leurs nouvelles et à me tenir au courant de leur commerce. Vous ne sauriez me faire un plus sensible plaisir. D'après ce que vous me dites, ils se seraient agrégé quelques nouveaux commis. Il est vrai que l'extension de leurs affaires demandait cet accroissement de personnel. Pour nous, grâce à Dieu, nous allons fort bien ; notre négoce prospère et le travail ne nous manque pas. Monsieur de Witte, (le P. Leblanc) notre associé a été indisposé. Le voici parfaitement remis : il se trouve actuellement à Sion, à la tête d'une importante maison de banque, (le collége des Jésuites) et tout paraît lui réussir. »

Une agréable visite marqua pour le P. Hélias la fin de l'année 1820 : un ancien ami de Roulers, M. le baron Gillès d'Anvers vint le voir à Brigg, en se rendant à Rome.

En 1821, le P. Général Louis Fortis réunit dans une vice-province, dont le P. Godinot fut créé chef, la Suisse, les missions de Hollande et de Belgique ainsi que la Saxe (1). Les Pères Belges n'avaient pas attendu ce moment pour s'attacher à un pays qui leur avait accordé un généreux asile ; ils l'aimaient comme une seconde patrie, et nous, jésuites de la jeune génération, nous n'oublierons jamais avec quel accent d'affection

(1) La vice-province de la Haute-Allemagne fut érigée en province, en 1826, par le R. P. Général, Louis Fortis. De cette immense agglomération fut détachée, en 1832, la province de Belgique-Neerlande, divisée elle-même, en 1850, en deux provinces distinctes, correspondant aux royaumes de Belgique et de Hollande.

nos vieux pères répétaient ces paroles devenues proverbiales parmi nous : « Quand nous étions en Suisse!... »

Toutefois, quel que fut leur attachement pour cette contrée hospitalière, ils attendaient avec impatience l'heure où ils pourraient reprendre le chemin de la Belgique et s'y dévouer au bien des âmes. Tous les échos de la terre natale étaient accueillis à Brigg avec avidité et intérêt (1). On y suivait d'un œil attentif les péripéties de la lutte religieuse et politique, engagée chez nous entre le pouvoir et la nation, lutte qui chaque jour s'accentuait davantage, et qui devait aboutir, neuf ans plus tard, au dénouement inespéré de 1830.

Le P. Hélias partageait les sentiments de ses frères : les nouvelles du pays, les nouvelles de Flandre surtout étaient une des joies de sa cellule. Il lui en vint de bonnes en 1821 et tout-à-fait selon son cœur : sa sœur Pauline parlait de prendre le voile et d'entrer au couvent des Dames Anglaises de Bruges; son jeune frère Idesbald (2) songeait au séminaire et au sacerdoce. Je laisse à penser si le jésuite encouragea ces généreux projets qui ne tardèrent pas à recevoir leur accomplissement et dont ses prières hâtèrent sans doute la réalisation.

(1) Aucun événement de quelque importance pour la Belgique ne passait inaperçu parmi nos compatriotes. C'est ainsi qu'en 1821, lorsque l'on apprit à Brigg la mort de Mgr de Broglie, toute la maison fut dans le deuil. Prêtres, étudiants, frères coadjuteurs, confondant leurs regrets, unirent pendant plusieurs jours leurs prières pour le repos de l'âme de leur grand bienfaiteur.

(2) Né à Heusden, le 17 avril 1804. Il mourut chanoine de Gand. Nous en parlons plus loin.

Cette même année, le P. Hélias renonça par un acte formel à sa part de l'héritage paternel. Libre désormais de toute attache terrestre, il n'en fut que plus heureux.

La joie est expansive; elle l'était au plus haut point chez le P. Hélias. Une fois chaque semaine, philosophes et théologiens allaient se délasser au Rohrberg, délicieuse maison de campagne du collége de Brigg. Ferdinand apportait toujours une humeur charmante à ces parties de plaisir, et personne ne contribuait plus que lui à la commune allégresse. Il fallait voir, au temps des vacances, avec quelle gaîté et quel entrain il partait, le bâton ferré à la main, pour quelque aventureuse excursion à travers les montagnes. On devinait le missionnaire dans cet ardent et intrépide touriste.

Une de ces promenades en Suisse, si l'on peut appeler de ce nom des ascensions parfois plus que hardies, faillit être fatale au P. Hélias.

Il était parti pour les montagnes avec le P. Maas, son compatriote, et un autre religieux. Les trois voyageurs allaient à l'aventure, montant, montant toujours; tout-à-coup, au moment où ils atteignaient le sommet d'un rocher, ils se trouvèrent en face d'un précipice. Il n'y avait qu'un parti à prendre, semble-t-il : rebrousser chemin; mais nos jeunes religieux étaient hommes à ne point reculer devant les pas les plus périlleux.

Un arbre creux destiné à l'écoulement des eaux allait d'un bord du gouffre à l'autre.

J'ai une proposition à faire, dit le P. Maas : « Voilà

un pont sur lequel on ne passe pas tous les jours : si nous le traversions? » — Accepté, répondent ses deux compagnons, à la condition, s'entend, de ne le traverser qu'un à un, sinon le pont qui n'est pas fort, pourrait bien céder sous le poids....

« C'est convenu, » s'écrie le P. Maas, et le premier, il traverse bravement le long et étroit aqueduc.

Le P. Hélias tente à son tour le passage. Il marchait avec assurance, mais arrivé vers le milieu du pont, il pâlit, il chancelle, et l'on entend ce cri désespéré : « J'ai le vertige... C'en est fait de moi! »

Alors le P. Maas : « Fermez les yeux, et plus un pas! Moi d'un côté, mon compagnon de l'autre, nous allons à tout risque nous avancer sur le pont; nous vous tendons nos bâtons ferrés, vous vous y accrochez fortement, nous nous mettons aussitôt en marche, et Dieu aidant, il n'arrivera malheur à aucun de nous. »

Ce plan s'exécute; la première partie de la manœuvre avait réussi, et déjà la petite troupe se dirigeait vers le bord, lorsqu'un ébranlement sinistre se fait sentir : le fragile appui qui porte les trois religieux menace de céder.

Ils se recommandent à Dieu et s'avancent en tremblant.

D'un instant à l'autre, ils s'attendent à voir le tronc vacillant se dérober sous leurs pieds; mais enfin le bord se rapproche.... ils se hâtent.... ils ne sont plus qu'à quelques pas. D'un bond le P. Maas s'élance sur le sol, ses frères l'imitent, et quelques instants après,

tous trois à genoux, en face de l'abîme où ils avaient cru périr, rendaient grâce à Dieu et prenaient la résolution d'être plus prudents à l'avenir.

Le P. Hélias en faisant ce propos entendait bien le concilier avec les généreux entraînements de sa charité. Sans cela, comment expliquer le fait que nous allons rapporter et qui suivit de près l'accident du vertige?

C'était un jour de grande promenade. Le P. Hélias et ses compagnons étaient partis à jeûn, avant l'aurore; mais ils portaient des provisions avec eux, et il était convenu qu'après avoir cheminé quelque temps, on ferait halte pour se restaurer.

Nos voyageurs se trouvaient à une distance assez considérable de Brigg, lorsqu'un pauvre vint à passer et demanda l'aumône au P. Hélias. Le religieux n'avait pas d'argent à lui donner, mais il avait des vivres. Oubliant que la route était longue et qu'il pourrait avoir faim, s'il n'avait pas faim encore, il n'écoute que son bon cœur et abandonne généreusement au mendiant toutes ses provisions.

On lui fait remarquer qu'il eût été plus prudent de partager.

Le P. Hélias a sa réponse prête : « Disposé comme il l'est, il cheminerait à jeûn tout un jour. D'ailleurs, il ne se sent pas d'appétit, et puis, une fois n'est pas coutume; bref, il était tout naturel qu'il cédât son déjeûner à ce pauvre homme... »

« Nous n'avons rien à objecter à de si bonnes raisons, mon cher Père, lui disent ses compagnons; un

point pourtant nous surprend : nous ne vous savions pas si mauvais appétit. Pour nous, nous allons déjeûner; nous vous garderons une part : vous la réclamerez, quand vous voudrez. »

Après le repas, la promenade continue, et pendant quelque temps encore, le P. Hélias marche d'un pas alerte. Mais vers la fin de la matinée, ses forces le trahissent; soudain, ses traits s'altèrent, son corps s'affaisse..., instinctivement, il s'appuie sur ses compagnons et tombe évanoui dans leurs bras.

On le fait asseoir sur le bord de la route; il ne tarde pas à revenir à lui, mais par intervalles la faiblesse le reprend, et ce n'est qu'après une heure de repos qu'on croit pouvoir lui proposer de regagner Brigg.

On se met en marche; le P. Hélias s'appuie sur les bras de ses frères, et, porté en quelque sorte par eux, arrive vers le soir, sans nouvel accident, au terme de cette pénible pérégrination. Heureusement son indisposition n'eut pas de suites, et le lendemain il avait oublié ses fatigues.

Le P. Hélias parlait du Valais avec enthousiasme. « Que j'aime les braves habitants de ces montagnes, écrivait-il au printemps de 1821! Ils retracent par leur simplicité, leur attachement à la religion et aux coutumes des ancêtres, la vie des anciens patriarches. Vivant au milieu d'eux, on se croit né dans un autre siècle. »

Ailleurs il décrit avec complaisance « ce pays si bien

enclos dans les montagnes qu'on n'y peut entrer de plein pied qu'au pont du Rhône, à S. Maurice. Le soir, quand on a fermé la porte du pont, on a fermé l'unique porte du Valais. »

Pour le dire en passant, ces observations topographiques sont familières au P. Hélias.

« Le Valais, ajoute-t-il avec son exactitude caractéristique, est le pays des contrastes. On ne remarque nulle part ailleurs un passage aussi brusque des paysages les plus grandioses aux sites les plus gracieux. Les productions les plus diverses se rencontrent dans ce territoire restreint. Il est des endroits où l'on fait la moisson au mois de mai; il en est d'autres où la récolte n'a lieu qu'en octobre. Si les fruits sur quelques points ne mûrissent pas, ailleurs on voit croître l'amande, la figue et la grenade. On peut en un même jour observer dans le Valais la végétation des glaciers du nord et la flore brillante des contrées les plus méridionales de l'Europe. »

Une épreuve inattendue vint suspendre le cours de ces joies paisibles et interrompre les études du P. Hélias. Elle devint pour lui l'occasion de poser un de ces actes héroïques qui préludent à la sainteté dans une âme, quand ils n'en sont pas le fruit le plus consommé. On aurait peut-être longtemps ignoré en Belgique ce trait extraordinaire de vertu, sans une circonstance providentielle que nous allons rapporter.

C'était en 1822. Ferdinand tardait à donner de ses

nouvelles et sa famille était inquiète. Les jours succèdent aux jours, des mois se passent, et point de lettres. Au retour de la belle saison, deux des frères de Ferdinand se décident à partir pour la Suisse (1). Arrivés à Brigg, ils se rendent immédiatement au collége et demandent le P. Hélias. Le portier leur répond qu'il va s'empresser d'avertir le *Frère* Hélias.

Ce mot de Frère surprend nos voyageurs. Mais leur étonnement fut plus grand encore, quand ils virent entrer Ferdinand. Il portait le costume des frères coadjuteurs, il n'avait pas sa bonne mine ordinaire et boîtait légèrement.

Que s'était-il passé?

Vers la fin du mois de janvier, le P. Hélias avait ressenti de vives douleurs au genou droit; un dangereux abcès ne tarda pas à se former, et l'on put craindre pendant quelque temps les complications les plus graves. Au milieu des ennuis d'une longue et pénible cure, le malade se voyant également hors d'état d'enseigner et de poursuivre ses études, alla trouver son supérieur et demanda avec simplicité qu'on voulût bien l'admettre au rang des frères coadjuteurs. « Là du moins, disait-il, il pourrait rendre encore quelques services à la Compagnie. » Le supérieur, sans engager l'avenir, lui accorda ce qu'il demandait. Il le savait de force à porter cette épreuve; il crut pouvoir autoriser un sacrifice, qui

(1) MM. Robert et Idesbald Hélias d'Huddeghem.

en doublant les mérites du religieux aux yeux de Dieu, allait procurer à toute la communauté de Brigg un spectacle d'une haute édification.

Le P. Hélias a consigné le fait dans ses mémoires, et voici ses brèves, mais expressives paroles : « J'obtins en 1822 la *grâce* de servir la Compagnie, en qualité de frère coadjuteur. »

MM. Robert et Idesbald Hélias apprirent avec peine ce changement que Ferdinand appelait une grâce, mais ils furent bientôt consolés.

Au mois d'août 1822, le frère sacristain de Brigg, je veux dire le P. Hélias, redevenait scolastique de la Compagnie de Jésus et reprenait le cours de ses études sous la direction des Pères Janssens et Roh.

Il ne tarda pas à les interrompre de nouveau, pour un tout autre motif, cette fois. Dans les premiers mois de l'année 1823, il fut envoyé, en qualité de préfet du pensionnat et de professeur de langue française, au collége royal de Novare, en Piémont. Les Pères Roothaan et Geoffroy l'accompagnaient. Ce départ était la réponse de la province Suisse à un appel récent des Jésuites des Etats Sardes qui, manquant de sujets et surchargés d'œuvres, avaient sollicité, pour quelque temps, le concours de leurs voisins.

Le Père Hélias passa six mois à Novare.

Son journal de voyage nous a conservé le souvenir d'une curieuse promenade qu'il fit dans le cimetière de cette ville. « Les ossements des morts, raconte-t-il, sont

rangés symétriquement dans des espèces de chapelles; des bandelettes, recouvertes de papier colorié, les enveloppent; à ces tristes dépouilles, on a suspendu des couteaux, des stylets, des dagues, des poignards.

« Ce spectacle, au premier aspect, me surprit étrangement, mais bientôt j'eus la clef du mystère. On m'apprit que lorsque des ennemis consentent à se réconcilier, ils se donnent rendez-vous, le soir, dans le cimetière. Là, ils s'embrassent en signe de paix, et comme gage de réconciliation sincère, ils déposent sur le seuil de quelque chapelle les armes qui devaient être les instruments de leur vengeance. Les gardiens du lieu ne manquent pas de les recueillir le lendemain et les suspendent aux reliques des morts pour le bon exemple (1). »

A vrai dire, le P. Hélias préférait les cimetières de la Suisse à l'étrange ossuaire de Novare. Dans les cantons catholiques, chaque tertre, recouvert d'un frais gazon et de fleurs souvent renouvelées, est surmonté d'une croix. L'éloge et le portrait des défunts décorent ordinairement ces tombeaux rustiques. L'emplacement même des sépultures révèle un sentiment touchant. « C'est au

(1) Les Italiens ont une très-grande confiance dans les âmes du Purgatoire qu'ils invoquent, tandis qu'ailleurs on prie pour elles; en sorte qu'en Italie — il n'est pas question des chrétiens instruits évidemment — la fête des trépassés est moins un jour de prières pour les morts que pour les vivants. Le peuple ne parle de ces âmes que sous le nom de *Santissime anime purganti*, et les pauvres demandent l'aumône en leur nom. De là ce respect et cette vénération pour les os des morts. — *Extrait du Journal de voyage du P. Hélias.*

centre du bourg ou du village, remarque le P. Hélias toujours observateur, que les habitants des campagnes de la Suisse établissent leurs cimetières. On voit habituellement, au sortir des offices, des groupes de fidèles s'agenouiller sur cette terre sacrée et prier avec ferveur. On y cultive des fleurs, aux moments de loisir, et la visite des tombeaux est le plus ordinaire des pélerinages. Il semble que ceux qui survivent, en gardant au milieu d'eux ceux qui ne sont plus, les considèrent encore, par une douce illusion, comme des contemporains et comme des frères. »

Mais revenons à Brigg avec le P. Hélias. Nous l'y retrouvons au mois d'avril 1823. Il termine son cours de théologie, et la pensée de sa prochaine élévation au sacerdoce est sa grande préoccupation. Une dernière épreuve, admirable couronnement de la formation religieuse du jésuite, le sépare encore de cet heureux moment : nous voulons parler de ce second noviciat, si sagement placé par S. Ignace au terme des études théologiques, comme préparation aux fonctions du ministère sacré. Le P. Hélias, pour employer le mot consacré, fit à Brigg, en 1824, son *troisième an de probation* (1).

Interrogeons sa correspondance; il va nous dire quels sentiments l'animaient au moment d'entrer dans cette sainte carrière :

(1) Ordinairement le troisième an suit l'ordination sacerdotale, au lieu de la précéder, comme ce fut le cas pour le P. Hélias.

Brigg, 1er novembre 1824.

Mes très-chers Parents,

« Permettez à mes vœux accoutumés de devancer la date du premier janvier. Je vous parlerai souvent dans la prière pendant ce mois et l'année qui va suivre; je ne vous promets point de lettres. Vous ne m'en voudrez pas : la lecture de la vie de S. Ignace vous a appris ce qu'est parmi nous le troisième an de probation. Je veux passer cette année selon l'esprit de mon Bienheureux Père, m'abstenir de tout commerce avec le dehors et m'appliquer uniquement à devenir un saint religieux. Séparé de ceux de mes frères qui vivent sous le même toit et se livrent aux travaux extérieurs, j'interromps toute étude pour ne plus converser qu'avec Dieu, le Père Instructeur (1) et mes compagnons de solitude (2). Puissé-je, ainsi dégagé des préoccupations étrangères, amasser un fonds de vertu, capable de me soutenir jusqu'à la mort dans les redoutables ministères du prêtre! »

Dans un autre endroit de cette lettre, le P. Hélias apprend à sa famille qu'à la fin de décembre, à la suite de la grande retraite d'un mois, qui ouvre le troisième

(1) On donne le nom d'Instructeur au Directeur spirituel des Pères du troisième an.

(2) Les premiers Pères Belges qui firent leur troisième an en Suisse sont de cette année : au nom du P. Hélias, il faut ajouter ceux des Pères Maas et Koedyck.

an, il compte se rendre à Sion pour y recevoir l'ordination sacerdotale, des mains de Mgr Zen-Ruffinen, prince du S. Empire.

Or, après cette annonce si précise, voici ce qu'il écrit à Gand, le 5 juin 1825 :

« Jusqu'ici j'ai cru devoir vous laisser dans la bonne foi relativement à la date de mon ordination. Un contretemps l'a retardée, si toutefois l'on peut appeler contretemps ce que la Providence a réglé pour notre bien de toute éternité.

» Au sortir de retraite je me rendis au collége de Sion. On était à la veille des ordinations, et qu'apprenons-nous? L'évêque venait de tomber malade, il fallait attendre. L'indisposition, pensait-on, n'aurait pas de suites; en conséquence, je résolus de prolonger mon séjour à Sion. Mais quelques jours après, on nous fit savoir que la maladie était grave et qu'on ne pouvait répondre de la guérison, avant un mois.

» Je dis mon *fiat* et m'en retournai à Brigg avec un grand serrement de cœur. Là, j'appris que le prélat baissait de jour en jour et que les médecins désespéraient de le sauver. Cependant, vers Pâques, contre toute attente, Mgr Zen-Ruffinen entra en convalescence. Déjà je me disposais à reprendre le chemin de Sion, lorsqu'on nous annonça une rechute. Patience encore une fois! Je croyais mon ordination remise indéfiniment : mais à l'approche de la Pentecôte, l'excellent évêque se trouvant beaucoup mieux vint lui-même, sans en être sollicité, se mettre gracieusement à la dis-

position du supérieur de Sion. Un courrier aussitôt dépêché à Brigg nous communiqua cette bonne nouvelle. Le lendemain je partais pour la ville épiscopale.

« Sa Grandeur me conféra le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise dans l'octave même du Saint-Esprit. Le jour de la Fête-Dieu — un jour à souhait, n'est-ce pas? — je dis ma première messe à Brigg. Le sanctuaire, le même où j'émis mes voeux en 1819, était paré de ses plus beaux ornements. Un dais à franges d'or, don d'une famille belge, décorait l'autel; je portais une aube enrichie de magnifiques dentelles de Bruxelles; ma chasuble blanc et or avait été brodée, à Bruges, par les sœurs de l'excellent P. Maas, mon confrère du troisième an. Tout, au moment de monter à l'autel, me parlait de la patrie. Les novices, belges pour la plupart, assistaient à ma première messe. J'eus le bonheur de leur distribuer la sainte Communion.

» Ai-je besoin de vous dire que je me suis souvenu de vous, à cette heure solennelle? A l'offrande, j'ai placé vos cœurs avec le mien sur la patène; je vous ai nommés chacun par votre nom; j'ai fait de longues, de bien longues recommandations pour mes parents vivants ou défunts, et chaque jour encore, n'en doutez pas, je pense à vous au saint Sacrifice. »

Les retards de son ordination avaient été pénibles au P. Hélias; le zèle remplissait son cœur, et il lui en avait coûté de voir reculer le jour où il pourrait se consacrer tout entier au service des âmes, dans les travaux du ministère sacerdotal.

Le souffle de la grâce passait alors sur la Suisse. Les Jésuites évangélisaient les cantons catholiques, et partout à leur voix, on voyait les populations accourir, se serrer autour de la chaire sacrée et correspondre à l'envi à la grâce de la parole divine. L'entraînement était tel qu'au témoignage du P. Hélias, dans une paroisse des environs de Brigg, on compta des auditeurs qui avaient fait jusqu'à dix lieues de marche pour venir entendre le prédicateur. L'affluence de ce peuple plein de foi au tribunal de la pénitence n'était pas moins extraordinaire. Une dame de qualité — la correspondance du Père nous fournit ce détail — avait inutilement tenté, depuis plusieurs jours, d'aborder quelqu'un des confessionaux assiégés. Dans l'espoir de mieux réussir, elle se rend à l'église vers minuit : le curé vivement sollicité lui en avait confié la clef. Elle ouvre, elle pénètre à l'intérieur, et quel n'est pas son étonnement de voir les confessionnaux entourés de pénitents! C'étaient de braves gens qui, au moment de la fermeture de l'église, étaient parvenus à se dérober à la vigilance du sacristain, en se cachant derrière de grandes tentures : ils avaient trouvé le bon moyen pour être entendus les premiers le lendemain.

Le P. Hélias ne tarda pas à prendre part à des travaux si visiblement bénis du ciel et qu'il avait souhaités avec tant d'ardeur. Sur la demande de Mgr de Sion, il évangélisa et desservit même pendant quelque temps les paroisses de *Lax* et de *Naters*, situées sur la rive droite du Rhône.

Naters, où il établit sa résidence, est un bourg considérable, entouré d'une ceinture de riants jardins et de châtaigniers séculaires, qui ombragent à souhait les ruines d'un ancien château. De là, comme de son quartier général, le jeune prêtre se transportait sur les montagnes voisines et visitait successivement les plus humbles hameaux de ces hauteurs solitaires : excursions fatigantes et laborieuses, véritable apprentissage de la vie de missionnaire, ménagé par la Providence au futur apôtre du Missouri.

Vers la fin de l'automne, le P. Hélias, heureux du bien qu'il avait partout opéré, revint se fixer à Brigg, en qualité de confesseur des élèves et d'aide-économe du pensionnat.

Nous arrivons à l'année 1826, une grande année dans la vie si accidentée du jésuite belge.

Au mois de février, il partit pour Rome. Le P. Drach, premier provincial de la Haute-Allemagne, devant se rendre dans la ville des Papes, où l'appelaient les intérêts de son ordre, avait choisi le P. Hélias pour secrétaire et compagnon de voyage.

Les deux religieux se rendirent en Italie par la route du Simplon. A un quart de lieue de Brigg, ils passèrent le pont de la Saltine et s'engagèrent dans cette voie célèbre, digne du génie impérial (1) qui l'a fait ouvrir à travers ces âpres hauteurs. De cet endroit jusqu'au

(1) Napoléon I.

sommet du Simplon (1), le paysage toujours magnifique se métamorphose pour ainsi dire à chaque instant.

« Tantôt, écrit le P. Hélias dans ses notes de voyage, la route serpente entre deux groupes de montagnes, couvertes de sombres pins; d'énormes rocs dénudés s'élèvent au dessus de la forêt, et, plus haut encore, surplombent des blocs de glace étincelants. A certains endroits, les montagnes s'échancrent à la base et vous laissent entrevoir la riante vallée de Brigg. D'autres fois, le regard arrêté de tous côtés par les Alpes ne découvre que des glaciers au dessous de l'étroit horizon. Vous diriez, à les voir se détacher sur l'immensité du ciel, qu'ils n'ont d'autre appui que la nue. Le plus remarquable est celui d'*Aletsch*. A trois heures du matin, il m'apparut un jour éclairé des premiers rayons du soleil, tandis qu'environné d'épaisses ténèbres, je gravissais les hauteurs du Simplon. Je vis les sommets d'*Aletsch* briller d'un éclat extraordinaire, et les pentes neigeuses s'empourprer soudain et resplendir de mille feux. »

Cependant la saison était rigoureuse et rendait le voyage difficile. Les deux religieux avaient dépassé le col du Simplon et s'apprêtaient à traverser la longue galerie d'*Algaby*, le 9 février au point du jour, lorsqu'une avalanche, se détachant à l'improviste, leur ferma l'entrée de ce passage.

« Nous nous trouvions dans une situation critique,

(1) 3210 mètres d'altitude.

raconte le P. Hélias; par moments, de gros glaçons, qui menaçaient de nous écraser, arrivaient encore sur la route et se brisaient à nos pieds avec un bruit sinistre.

» Nous étions descendus de voiture, le P. Drach et moi, pour aller chercher du secours. Le frère coadjuteur Fortmüller en fit autant, tandis que notre domestique Wilhelm retenait les chevaux qui voulaient s'échapper. Quelques hommes de bonne volonté ne tardèrent pas à nous suivre sur les lieux et dégagèrent avec nous l'entrée de la galerie. Après une heure de travail, nous reprenions notre route sains et saufs.

» Nous passâmes à Gondo la frontière du Piémont et nous arrivâmes heureusement à la *Stresa*, où l'hospitalité d'une noble bienfaitrice de la Compagnie de Jésus, Mme de Bolongaro nous eut bientôt fait oublier les premières fatigues du voyage. On nous logea dans la plus belle partie du château, situé en face du lac Majeur. Nous occupions les mêmes appartements qu'avaient récemment habités le roi et la reine de Bavière.

» Au moment de notre départ, Mme de Bolongaro nous fit conduire en voiture à *Arona*, lieu de naissance de S. Charles Borromée. Nous admirâmes aux portes de cette ville la statue colossale du grand archevêque de Milan. Elle a 72 pieds de haut, y compris sa base de granit, qui mesure 46 pieds (1). »

(1) La tête, les mains et les pieds sont de bronze; le corps, de cuivre battu. La famille des princes Borromée fit ériger cette statue en 1697; c'est l'œuvre de Zanella et de Falconi. On pénètre dans l'intérieur par une ouverture pratiquée au côté droit du surplis, et l'on monte jusqu'à la

Le P. Drach et son compagnon se rendirent d'Arona à Novare. Après deux jours passés dans la société des Pères du collége, ils prirent, le 14 février, la route de Turin, et de là gagnèrent Gênes, où ils séjournèrent quelque temps, puis à grandes étapes, ils s'acheminèrent vers Rome.

Pendant toute la durée de son voyage à travers les Etats Sardes, la Toscane et les Etats de l'Eglise, le P. Hélias tint à dire chaque jour la messe. Il ne croyait jamais acheter trop cher le bonheur de monter à l'autel. C'est ainsi que le 25 février, au village de *Ricorsi*, il gravit une montagne escarpée qu'une modeste chapelle domine, pour avoir l'occasion de célébrer le saint Sacrifice. Le 28 février, le jour même de son arrivée dans la capitale du monde chrétien, il partit à jeûn, de grand matin, avec l'intention de dire la messe au sanctuaire de la *Storta*, humble hameau de la campagne romaine que l'apparition du Sauveur à S. Ignace de Loyola a rendu célèbre. « J'arrivai avant midi, s'écrie le pieux voyageur avec un accent de triomphe, et j'eus la consolation d'offrir la Victime Sainte dans ce lieu béni, où le fils de Dieu adressa au Fondateur de la Compagnie ces paroles mémo-

tête, dont la circonférence est de 20 pieds. Largeur du front, 7 pieds; longueur du visage 7 pieds 6 pouces; longueur des bras 28 pieds; tour de l'habit, 54 pieds. Les frais de fabrication et d'installation s'élevèrent à la somme d'un million, 100000 livres milanaises. Le S. Archevêque est représenté en costume de cérémonie; il tient la main droite levée, comme s'il voulait bénir son troupeau, et soutient de la main gauche les actes mémorables de l'église de Milan. — *Journal du P. Hélias.*

rables : *Romæ tibi propitius ero,* Je vous serai propice à Rome (1). »

Quelques heures plus tard, le P. Hélias et le P. Drach se trouvaient aux portes de la ville éternelle, le cœur rempli d'une douce et profonde émotion, car c'est toujours avec bonheur que des enfants de l'Eglise saluent pour la première fois le dôme de S. Pierre et foulent ce sol sacré de Rome, terre plus qu'aucune autre féconde en saints et en martyrs, *fertilis ager martyrum,* selon la belle expression de la liturgie.

Nos deux voyageurs se rendirent immédiatement à la maison professe du *Gesu ;* ils avaient hâte de recevoir la bénédiction du vénérable chef de leur Ordre, le

(1) C'est le 15 octobre 1537, au moment où il se rendait à Rome avec les Pères Laynez et Faber pour solliciter l'approbation de son Ordre que cette divine promesse fut faite à S. Ignace. L'inscription gravée sur le frontispice de la chapelle et que nous transcrivons ici, relate les détails de l'apparition :

D. O. M.
IN HOC SACELLO
DEUS PATER
S. IGNATIO ROMAM PETENTI
AD SOCIETATEM JESU INSTITUENDAM
ANNO MDXXXVII
APPARUIT
IPSUM EJUSQUE SOCIOS
CHRISTO FILIO CRUCEM BAJULANTI
BENIGNE COMMENDANS
QUI SERENO VULTU IGNATIUM INTUENS
HIS VERBIS AFFATUS EST
EGO VOBIS ROMAE PROPITIUS ERO

P. Louis Fortis (1), et de lui présenter l'hommage de leur respectueuse tendresse.

Disons-le dès à présent : ce ne fut ni en érudit, ni en curieux que le P. Hélias visita la ville des Empereurs et des Papes; son séjour à Rome est un pélerinage, dont chaque étape fait éclater la piété filiale du catholique et du jésuite.

A peine arrivé, le P. Hélias demanda et obtint l'autorisation de se rendre, quand il le voudrait, au musée des archives de la Compagnie et d'en consulter à loisir les nombreux documents. C'est là qu'il passait la plus grande partie de ses matinées, trouvant dans sa foi vive une satisfaction élevée à vérifier, pièces en main, la constante communauté des destinées de l'Eglise et de celles de son Ordre. Qu'est en effet l'histoire de la Compagnie de Jésus depuis quatre siècles, sinon une perpétuelle alternative de succès et de revers, aboutissant également au but ambitionné, la plus grande gloire de Dieu? Et cette vie de combat aux fortunes diverses, n'est-ce pas l'histoire de l'Eglise dans tous les temps?

(1) Ce saint vieillard, véritable type de persévérance et de fidélité religieuse était né à Vérone, le 26 février 1748. Entré dans l'Institut à l'âge de 14 ans, il en avait subi toutes les vicissitudes. La suppression le trouva professeur de rhétorique à Ferrare. Il ne voulut pas se séparer de la mère qui venait d'ouvrir son cœur à la piété et aux belles-lettres : dès qu'il eut appris l'existence canonique des Jésuites en Russie, il demanda à leur être agrégé. Elu général de la nouvelle Compagnie en 1818, il mit généreusement ses 70 ans au service de ses frères et les gouverna dans ces commencements difficiles avec autant de sagesse que d'énergie. Cfr. *l'Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly, tome VI.

Le P. Hélias, à chacune de ses visites à l'*Archivium*, compulsait, annotait, transcrivait; et nous retrouvons, à chaque page de son journal, les témoignages de ce travail de prédilection. Mettant à profit son talent de dessinateur, il s'est plu à reproduire la signature si nette et si ferme de S. Ignace, le sceau dont il se servait et maint autre monument des origines de la Compagnie, religieusement conservé par elle. Il décrit avec le soin minutieux d'un fils les chambres autrefois habitées par son Bienheureux Père et transformées aujourd'hui en chapelles. On sent que son cœur le retient dans ce sanctuaire de famille, que tout l'intéresse, et ces linges teints du sang de l'illustre pénitent de Manrèse, et ces vêtements sacerdotaux avec lesquels il montait à l'autel, et ces inscriptions si éloquentes pour un enfant de la Compagnie : *Ici la Mère de Dieu apparut à Ignace et approuva ses Constitutions; — Ici l'Esprit-Saint se découvrit à lui sous la forme de langue de feu, comme au jour de sa descente sur les Apôtres* (1).

Les jours de fête du P. Hélias étaient ceux où il avait le bonheur de célébrer la messe dans la chambre du S. Fondateur. « Pendant que j'étais à l'autel, nous dit-il, je sentais s'accroître mon amour pour ma chère mère la Compagnie et pour tout ce qui tient à elle. *Ita*

(1) Hic S. Ignatius Societatis Constitutiones conscribens, videt Deiparam eas cœlitus approbantem. — Hic S. Ignatio oranti Spiritus Sanctus, specie ignis, ut olim Apostolis, apparuit.

confirmo, je l'affirme, - et il ajoute sa signature à cette attestation.

L'arrivée du jésuite belge à Rome coïncidait avec l'ouverture du carême. Il eut l'occasion de suivre ces belles cérémonies de la semaine sainte qui frappent toujours si vivement les pélerins de la ville éternelle. Le Pape Léon XII prêcha vers le même temps, et comme on le pense bien, le P. Hélias fut du nombre de ses auditeurs. Le matin du 12 mai, il eut une audience particulière de sa Sainteté. Voici comment il en rend compte à sa famille :

« Je me trouvai seul avec le Pape dans son cabinet de travail. Il m'accueillit avec la plus grande bonté et prit plaisir à m'interroger sur ma famille, ma patrie, mes projets et sur d'autres choses encore. Après une assez longue conversation, il m'accorda libéralement diverses faveurs spirituelles que je sollicitai et bénit, à ma demande, mon crucifix et mon rosaire. Depuis j'ai souvent revu Léon XII : j'ai assisté à sa messe, à la bénédiction *urbi et orbi;* le jour de la Fête-Dieu, je l'ai admiré sur la *sedia gestatoria* au milieu des splendeurs de l'incomparable procession du S. Sacrement. Le Pape, dominant ses grandes douleurs physiques, fait tout par lui-même et entreprend de grandes choses pour le bien de l'Eglise. Prions Dieu de nous le conserver longtemps. »

L'après-midi de cette journée du 12 mai, si bien inaugurée par la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, réservait une agréable rencontre au P. Hélias.

Il s'était rendu à la basilique de S. Pierre avec trois de ses confrères, étrangers comme lui et qu'il voyait beaucoup : le P. Pierre Mantel, ancien aumônier du Cardinal de Rohan, le P. Ildephonse Peña, américain, et le P. Thomas Glower, chargé d'affaires des jésuites anglais.

Nulle part, entre catholiques, on ne sympathise plus facilement qu'à Rome. Le même sentiment de foi et de piété qui y amène les pélerins du monde a bientôt rapproché les cœurs, et il n'est pas rare de rencontrer aux Catacombes et dans les églises des groupes cosmopolites qui semblent ne former chacun qu'une famille.

Le secrétaire du P. Drach et ses compagnons s'étaient proposé de faire l'ascension du dôme de S. Pierre. Ils avaient gravi les deux-cents marches du célèbre escalier et venaient d'entrer dans le balcon intérieur qui fait le tour de la vaste coupole, lorsque tout à coup le P. Hélias s'entend interpeller : « Ah ! mon cher Père, on vous rencontre enfin ! Nous vous souhaitions, nous avons des nouvelles à vous communiquer. »

C'étaient des compatriotes, et qui mieux est, des Gantois qui parlaient ainsi. Ils se joignent au P. Hélias et lui apprennent qu'un savant archéologue, l'ami de son père était décédé à Rome, au mois d'avril. Quelques jours avant sa mort, le baron Kervyn de Volkaersbeke, car c'était lui, leur avait manifesté le plaisir que lui causait la nouvelle de la prochaine arrivée du P. Ferdinand. Parmi les manuscrits que le défunt avait lais-

sés, se trouvait un petit ouvrage d'érudition, dédié à M. Emmanuel Hélias d'Huddeghem de Gand (1).

Tout en causant, nos voyageurs étaient arrivés au sommet du dôme de S. Pierre. Du haut du vaste globe doré qui le surmonte, ils aperçurent tout à coup dans son ensemble Rome et sa campagne désolée, et par delà cette ceinture de ruines, par delà les montagnes et les forêts, les flots bleus de la Méditerranée au bout de l'horizon. Spectacle éloquent et sublime! En présence de ce cadre magnifique, digne de la capitale de l'ancien monde, on comprend mieux les grandeurs passées de Rome, et l'on éprouve un sentiment plus vif de sa suprématie spirituelle, toujours vivante et impérissable.

Nous ne referons pas avec le P. Hélias le tour des innombrables monuments d'une cité dont chaque pierre, pour ainsi dire, appartient à l'histoire et a été étudiée. Nous préférons peindre l'homme et surprendre quelques unes de ses impressions devant ces grandes scènes de Rome.

La veille de la Pentecôte, en revenant du Panthéon, le P. Hélias écrivait :

« J'ai dit la messe dans ce temple fameux, autrefois dédié aux faux dieux, et consacré par les Papes à la Mère du Sauveur et aux martyrs. Chaque fois que je revois le Panthéon, j'éprouve une émotion extraordi-

(1) Le baron Kervyn de Volkaersbeke habitait Rome depuis plusieurs années et consacrait son temps à de savantes recherches d'archéologie.

naire, difficile à rendre. Cette pensée, le Dieu vivant règne seul aujourd'hui dans le sanctuaire de toutes les idoles, m'élève au dessus de moi-même et me transporte d'une sainte joie! »

Tivoli et la campagne romaine nous révèlent le P. Hélias sous un autre aspect.

« J'étais jeune et fort curieux, dit-il quelque part en s'accusant, et je me plaisais, Horace ou Virgile à la main, à visiter la villa d'Hadrien, le temple de la Sibylle et tant d'illustres ruines qui sont comme les premiers portiques de la cité des empereurs. »

Jeune, assurément le P. Hélias l'était, mais sa curiosité, même la plus profane, n'a jamais besoin d'excuse. Je n'en veux d'autre preuve que ce passage d'une lettre adressée à son frère Idesbald, au retour d'une promenade toute classique :

« Je reviens de la campagne romaine; j'ai parcouru ces lieux où les grands personnages de la République venaient oublier les agitations de la ville.

» A l'époque de leur apparition sur la scène du monde, on les vantait, on les admirait : c'étaient les sages, les habiles, les puissants d'alors. Où sont-ils à présent? Où sont-ils, ces heureux de leur siècle?

» En visitant les ruines des villas fameuses qui répondent toujours aux noms sonores de Cicéron, d'Horace et de Mécène, je me sentis pénétré d'une vive émotion; je m'imaginai voir les tristes débris de ces antiques demeures déplorer le sort de leurs maîtres et porter en quelque sorte leur deuil. Dieu, pensai-je,

aura tenu compte à ces païens de leurs vertus humaines et leur aura accordé, à défaut d'autre récompense, la gloire pendant leur vie et cette vaine et brillante renommée, qui attire encore aujourd'hui tant d'étrangers sur leurs tombeaux. »

Cependant le P. Drach avait terminé les affaires qui l'avaient appelé en Italie, et son retour en Suisse, partant celui de son secrétaire, ne pouvait plus guère tarder.

Le P. Hélias profita d'une de ses dernières soirées pour revoir encore une fois le Colysée et faire ses adieux à la cité antique, en présence du monument qui en résume le mieux le double caractère, la force et la majesté.

Rome ne lui parut jamais plus grande qu'à cette heure, devant ce gigantesque amphithéâtre, empourpré des feux du soleil couchant et se soutenant sans fléchir, après dix-huit siècles, en dépit des brèches que le temps lui a faites; elle ne lui parut jamais plus touchante que la nuit du 20 juin, veille de son départ.

Les rues de la ville éternelle avaient été illuminées en l'honneur de l'angélique Louis de Gonzague, dont la fête se célèbre le lendemain. Ce jeune et aimable saint était mort à Rome, le 21 juin 1591, victime de son héroïque charité au service des malades, et la reconnaissance des habitants avait voulu, dès la veille, préluder à sa fête, qui coïncidait cette année avec le centième anniversaire de sa canonisation.

Le P. Hélias tenait à mettre son voyage sous la

protection du patron de la jeunesse, et il s'était bien promis de célébrer la messe du départ dans la chambre, devenue chapelle, où S. Louis de Gonzague rendit le dernier soupir. La réalisation de ce pieux désir n'était pas chose facile. Chaque année, le 21 juin, on voit se succéder à l'autel du Bienheureux, depuis le point du jour jusqu'à midi, des Cardinaux et d'autres grands dignitaires de l'Eglise : comment trouver place parmi tant d'illustres personnages? Le P. Hélias, pour satisfaire sa dévotion, trouva tout simple de devancer l'aurore et dit la messe à trois heures du matin. Le jeune Prince Altieri, novice de la Compagnie de Jésus, lui servit d'enfant de chœur, et un autre novice, le Père américain Pardow, qu'il devait revoir à New-York, sept ans plus tard, prononça ses premiers vœux à la fin du saint Sacrifice.

Le P. Hélias et le P. Drach emportaient de Rome de précieux souvenirs : entre autres, tous les duplicatas du célèbre musée Kircher (1), et une riche collection de médailles, don du Pape Léon XII, destinée au collége de Fribourg. Mais aux yeux des deux religieux, le meilleur prix de leur séjour dans la ville éternelle, c'étaient les restes sacrés de plusieurs saints martyrs et une grande quantité d'insignes reliques dont on leur avait fait présent pour les maisons de leur province.

(1) Premier modèle de tant de cabinets savants et de musées qui se sont établis depuis dans la plupart des grandes villes de l'Europe.

Je ne m'étendrai pas sur le retour de nos voyageurs.

Au départ comme à l'arrivée, leur première station est une visite à cette humble chapelle de la Storta, si chère à la Compagnie de Jésus. De là jusqu'à Novare, ils suivent un itinéraire tout nouveau. Ils remontent le Tibre, traversent la délicieuse vallée de Terni, donnent un regard à Spolette et bientôt entrent dans l'Ombrie. A Fano, ils saluent la mer Adriatique; la veille de la fête de S. Pierre, ils étaient à Bologne où ils reçurent l'accueil le plus bienveillant de la part du Cardinal légat.

Une surprise princière les attendait à la frontière de l'Etat de Modène.

« Au moment où nous nous préparions à exhiber nos passeports, raconte le P. Hélias, les employés du gouvernement nous apprirent avec la plus gracieuse politesse que Son Altesse le duc de Modène était venue en personne les informer de notre passage, et qu'après leur avoir recommandé de nous épargner les visites d'usage, elle les avait autorisés à nous fournir tout ce dont nous pourrions avoir besoin.

» On ne fut pas moins aimable à notre sortie du duché. Mais à Modène la bonté du duc se surpassa; il nous fit lui-même les honneurs de son beau palais : musées, jardins, bibliothèque, il nous montra tout. »

Contraste piquant! encore sous le charme de la noble simplicité du prince, le P. Hélias voyait s'étaler à Parme, deux jours plus tard, la ridicule ostentation

d'une femme qui avait été impératrice. Marie-Louise d'Autriche, vaine comme aux jours des victoires de Napoléon, passait chaque jour de longues heures à un balcon de son palais; et là, se donnant en spectacle aux nombreux étrangers qui traversent la ville de Parme, elle semblait leur dire : « Regardez et admirez. » Le Père Hélias se contenta de sourire.

Arrivés à la frontière de la Lombardie, nos voyageurs, au lieu de passer outre pour se rendre à Novare, ce qui eût abrégé et varié leur itinéraire, préférèrent rentrer en pays connu et poursuivre par le Piémont. Un pieux motif les détermina : ils voulaient soustraire à la fouille minutieuse de la douane autrichienne les corps des saints martyrs qu'ils portaient avec eux.

De Novare à Brigg, le P. Hélias ne s'arrêta qu'à la Stresa, et un jour seulement, chez Mme de Bolongaro. La noble châtelaine honorait d'un culte spécial un humble frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, Alphonse Rodriguez (1), récemment élevé aux honneurs de l'Eglise par Léon XII. Cette circonstance avait inspiré une délicate attention au P. Hélias, toujours heureux de pouvoir témoigner sa reconnaissance aux amis de son Ordre, et il avait fait halte à la Stresa pour remettre à Mme de Bolongaro une insigne relique du nouveau Bienheureux.

Au mois d'août 1826, le jésuite belge était de retour à Brigg.

Une nouvelle vie commence pour lui avec l'ouverture

(1) Il fut béatifié en 1825.

de l'année scolaire. Professeur et surveillant pendant cinq années, il se distingua dans ces laborieuses fonctions par une abnégation et un dévouement, dont les rares survivants de cette époque ont conservé l'édifiant souvenir.

On pardonnera volontiers au P. Hélias, si j'ajoute que, durant cette période si occupée, il avait ses moments de distraction, où franchissant par la pensée les montagnes de la Suisse, il reportait ses regards avec inquiétude sur son pays natal.

Le roi Guillaume, méconnaissant le caractère indépendant et religieux des Belges, ou orgueilleusement obstiné à le braver, accentuait chaque jour davantage sa politique intolérante et tracassière. Un concordat avait été signé, en 1827, entre le souverain des Pays-Bas et le Saint-Siége, et l'on avait pu croire pendant quelque temps que les difficultés religieuses s'apaiseraient; mais les actes du gouvernement vinrent bientôt détruire ces dernières espérances des catholiques.

Au mois de janvier 1830, le chanoine Emmanuel Hélias, se sentant près de succomber à la maladie dont il avait contracté les germes à l'armée d'Espagne, ouvrait son cœur à son frère Ferdinand, dans une lettre où se peint toute l'angoisse de cette triste époque.

« Je persiste à croire, lui disait-il, que je ne verrai pas sur la terre la paix de l'Eglise... mais je veux combattre jusqu'au bout, écrivant, étudiant, priant et gémissant. L'orage est déchaîné sur notre patrie... Que le Seigneur dispose de moi!

» Mon sort est-il de survivre à ces luttes ou de tomber les armes à la main? Je suis prêt. Mon cher frère, mon cher collègue dans le sacerdoce de Jésus-Christ, en avant, toujours en avant! Accomplissons fidèlement le devoir de notre charge, combattons le bon combat, unissons nos prières et demandons l'un pour l'autre la grâce d'une invincible persévérance, au milieu de tant de périls qui nous environnent. »

Celui qui s'exprimait ainsi mourait quelques jours plus tard d'une de ces belles et saintes morts, qui semblent héréditaires dans la famille Hélias. « *Noli tardare!* Seigneur, je soupire après vous, n'attendez plus! » telles furent les dernières paroles de ce prêtre à l'âme héroïque.

Les luttes nouvelles dont il emportait le pressentiment dans une patrie meilleure ne tardèrent pas à éclater. On sait quelles en furent les rapides péripéties et l'issue inespérée.

A la première annonce d'une révolution qui, en constituant notre nationalité, rendait la liberté aux catholiques, les jésuites exilés en Suisse ressentirent une vive joie. Pour le P. Hélias, dont la famille secondait énergiquement en Flandre l'établissement laborieux du nouveau régime belge (1), je ne puis mieux donner

(1) On en jugera par cet extrait d'une notice consacrée à M. Hélias père dans le *Journal historique et littéraire*, t. V. p. 477, année 1839 : « ... tous ses collègues (du conseil provincial), dévoués à Guillaume ou croyant que le nouvel état belge ne pourrait survivre aux difficultés, refusèrent de reconnaître le gouvernement de Bruxelles et nécessitèrent une commission extraordinaire. M. Hélias en fit partie. Lors de la promulgation de la loi provinciale, il fut élu membre du conseil, et par ce conseil, membre de la députation

la mesure des sentiments exprimés à cette époque dans sa correspondance, qu'en le rangeant parmi ceux que l'on a si bien nommés : *Les patriotes de* 1830.

« Si j'étais libre de disposer de ma personne, écrivait-il à son père, j'exposerais volontiers ma vie, j'affronterais tous les périls pour assurer le succès d'une si belle cause. »

Dans une autre lettre, adressée à son frère Robert, auteur d'un essai sur la législation belge, il lui demande, au nom des jésuites de Brigg, un journal circonstancié des événements qui se passaient chez nous. « Tout ce que nous apprenons, lui dit-il, nous est transmis par le canal de quelques tristes feuilles françaises ou suisses, le plus souvent mal informées et trop ignorantes de notre histoire et de notre caractère pour juger avec impartialité. Les gens de bien se laissent parfois induire en erreur par ces appréciations erronées. Il en coûte à notre patriotisme de voir des esprits religieux et sages raisonner à faux sur notre pays. Le jugement d'un homme éclairé, au courant de la situation, comme vous l'êtes, et connu pour son zèle à défendre les bons principes, serait d'un grand poids auprès des honnêtes gens dont on cherche à égarer l'opinion. »

permanente; depuis il fut délégué comme vice-président par le roi. Il refusa la place de gouverneur, acceptant cependant par dévouement le titre de gouverneur *ad interim* pour l'espace de sept mois. Cette charge, si pesante dans une vaste province pour tout administrateur consciencieux, l'était surtout pour un septuagénaire : aussi diminua-t-elle beaucoup les forces du respectable vieillard, qui reçut en récompense la décoration de l'ordre de Léopold. »

Cependant le P. Hélias ne devait pas tarder à rentrer dans sa patrie.

En 1831, il est envoyé par ses supérieurs au célèbre pensionnat de Fribourg pour y enseigner la langue allemande; le 15 août de l'année suivante, il prononce ses derniers vœux sur le tombeau de l'illustre Canisius, l'apôtre de la Suisse et de l'Allemagne au XVIme siècle; un mois plus tard, il partait pour le collége Notre Dame de la Paix, récemment ouvert à Namur.

En annonçant de cette ville son retour à sa famille, il constate avec une satisfaction marquée, « que partout en France, et notamment à la frontière, il a rencontré d'excellentes troupes qui brûlent du désir de se mesurer avec les Hollandais et de prêter main forte aux Belges. »

N'avais-je pas raison de dire que le P. Hélias était de la race des patriotes de 1830?

Quelle que fût sa joie de revoir son pays, ce ne fut pas toutefois sans un profond sentiment de regret qu'il quitta la Suisse. Au moment de lui dire adieu, après un séjour de treize années, un dernier regard jeté sur cette contrée hospitalière remplit son cœur d'une indicible émotion.

« O montagnes! o vallées! puissé-je vous revoir un jour, s'écrie le P. Hélias. La terre est vraiment un exil, puisque, dans tous les lieux où l'on va, on emporte toujours le regret du lieu où l'on n'est plus. J'ai quitté l'Italie avec douleur, je suis attendri en m'éloignant de la Suisse : l'homme sent partout le besoin d'une patrie où l'on puisse aimer sans crainte de séparation. »

CHAPITRE IV.

DÉPART DU P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM POUR LE MARYLAND. PREMIÈRE ANNÉE DE SÉJOUR AUX ETATS-UNIS.

1833-1834.

—

Le collége Notre Dame de la Paix était à ses débuts, au moment de l'arrivée du P. Hélias à Namur. Les rares témoins encore vivants qui l'y virent à l'œuvre dans les pénibles fonctions de la surveillance, n'ont pas oublié, après plus de quarante ans, ce collègue si entièrement détaché, prodigue de son temps et de ses forces et pratiquant la pauvreté religieuse à un degré que l'on peut dire héroïque.

Voilà les hommes qui attirent les bénédictions de Dieu sur le berceau des institutions catholiques ! Ils en sont les pierres vivantes et le meilleur fondement. On se persuade volontiers, en se plaçant au point de vue de la foi, qu'une vie d'absolu dévouement, comme celle du P. Hélias à Namur dans ces commencements difficiles, n'a pas été étrangère au succès de l'œuvre nationale et religieuse, poursuivie avec tant d'éclat

au collége Notre Dame de la Paix, depuis bientôt un demi-siècle (1).

L'ouverture de ce célèbre établissement d'instruction date de l'arrivée de Léopold Ier parmi nous. Détail curieux et généralement ignoré, fourni par la correspondance du P. Hélias : la reine Marie-Louise suivait avec une bienveillante sympathie les progrès du nouveau collége. Voici en effet ce que le P. Ferdinand écrivait en 1832 à son frère Robert :

« La reine nous a fait savoir qu'elle s'intéressait vivement à notre maison de Namur; elle nous promet une visite à son premier voyage. Ce serait pour la belle saison. Sa Majesté s'est recommandée aux prières de la communauté et a bien voulu témoigner le désir de voir notre supérieur (le P. Méganck), la première fois qu'il se rendra à Bruxelles. »

La Providence semblait n'avoir ramené le P. Hélias en Belgique que pour lui donner la consolation de revoir sa patrie heureuse et libre, avant son prochain départ de l'Europe. La citadelle d'Anvers venait de capituler (2), et de Namur même le futur missionnaire — je cite ses mémoires — avait pu entendre le bombardement; lorsqu'arriva au collége de la Paix un ordre du P. Général Roothaan, autorisant son ancien élève de Brigg à partir pour le Maryland avec le P. Mac Sherry, supérieur de cette province.

(1) Le collége N. D. de la Paix s'ouvrit en 1831.
(2) 23 décembre 1832.

On était aux premiers jours de janvier. Le P. Hélias, au comble de la joie, ne pouvait assez remercier Dieu des étrennes si conformes à ses vœux que l'année 1833 lui avait apportées. Il s'empressa d'annoncer la grande nouvelle à sa famille. Les cœurs pleins de foi, auxquels il s'adressait, étaient capables de comprendre la sainte allégresse du religieux et de s'y associer; mais cette élévation surnaturelle des sentiments n'empêche pas les regrets et n'ôte rien à la grandeur du sacrifice. Le P. Hélias vit bien qu'il y avait des larmes dans le consentement et la bénédiction qu'il ne tarda pas à recevoir de ses parents; il s'efforça de les consoler, et son cœur lui dicta ces lignes d'une humilité touchante :

« Vous me souhaitiez près de vous, vous espériez que la Providence ménagerait ce rapprochement, vous vous disiez : « Notre fils nous reviendra peut-être un jour à Gand, prêtre et religieux, pour être l'édification et la consolation de notre vieillesse. » Hélas! mes chers parents, je me connais mieux que personne, je sais combien peu je suis avancé dans la perfection de mon saint état, et j'ai tout lieu d'appréhender qu'avec mon caractère et mes défauts, ma présence, loin de vous être douce et salutaire, ne vous eût attristé plutôt et scandalisé. Et puis je me fais cette réflexion : si le Sauveur n'a pas été écouté dans sa ville natale, si l'apôtre des nations, étant confirmé en grâce, déclare qu'il a vu s'affaiblir, à son retour parmi les nouvelles populations chrétiennes, l'heureuse impression produite

par ses écrits, qu'en sera-t-il d'un roseau aride et fragile comme moi, et ne vaut-il pas mieux que je n'habite jamais la Flandre? »

Vers la fin du carême, le P. Hélias quitta Namur et se rendit dans sa famille, où il était impatiemment attendu, après quatorze années d'absence et à la veille d'un départ qui devait être sans retour. Redevenu le témoin des admirables vertus de son père et de sa mère et sentant tout ce qu'il allait perdre, il eut besoin plus d'une fois, pour dominer son attendrissement, de se rappeler le Calvaire et les adieux du Sauveur à Marie.

Il voyait tous les matins, et souvent dès cinq heures, les deux vieillards se rendre ensemble à l'église paroissiale, où ils se plaisaient à prolonger leur prière. Mme Hélias, à l'âge de plus de soixante ans, châtiait rudement son corps avec une discipline armée de pointes de fer; chaque année elle faisait une retraite d'une semaine; ses aumônes étaient quotidiennes et ne se comptaient plus. M. Hélias, digne émule de la piété de sa femme, se confessait tous les huit jours, et s'approchait de la sainte Table trois fois par semaine. Le dimanche était bien pour lui le jour du Seigneur : il passait le matin deux heures à l'église, absorbé dans une méditation profonde; la grand' messe le ramenait à la paroisse, et personne n'était plus assidu que l'éminent magistrat (1) aux offices de l'après-midi.

(1) M. Hélias fut jusqu'à sa mort membre de la députation permanente du conseil provincial.

Chrétien accompli, M. Hélias était en même temps le modèle du citoyen et du fonctionnaire public. A toute heure, on pouvait l'aborder, faire appel à ses lumières, invoquer sa justice ou sa bienveillance. Les demandes étaient examinées avec soin, les décisions mûrement pesées, aucune pièce n'était signée qu'en parfaite connaissance de cause. On a remarqué qu'il n'arriva pas une seule fois à M. Hélias, dans l'espace de plus de trente ans, de manquer à aucune séance du conseil provincial et des différentes commissions administratives, dont il faisait partie. Les heures qu'il donnait à Dieu ne le rendaient que plus prodigue de son temps envers tous ses concitoyens indistinctement, et s'il récitait chaque jour l'office de la Ste Vierge et le chapelet, s'il disait le bréviaire comme un prêtre, il ne sut jamais faire attendre les malheureux, ni refuser à personne la charité d'un bon conseil.

Mlle Adélaïde Hélias d'Huddeghem (1), restée seule au foyer, depuis le départ de ses trois frères et l'entrée en religion de sa sœur Pauline, était l'aimable Antigone de cet intérieur patriarcal et y entretenait cette douce joie que l'affection filiale, parée des grâces de la jeunesse, a le privilége de répandre autour d'elle. Le missionnaire rappelle affectueusement dans sa correspondance les attentions charmantes dont il fut l'objet de la part de sa sœur, pendant son dernier séjour au

(1) Mariée, le 11 octobre 1838, à M. Hyacinthe Cardon, et décédée, le 15 juillet 1874, à son château de Vinderhaute, à l'âge de 68 ans.

milieu des siens. C'est à Mlle Adélaïde Hélias qu'il confia au moment de son départ la pieuse tâche de consoler ses vénérables parents.

Avant de leur faire ses adieux, il voulut aller prier à Bruges sur la tombe d'un saint de sa famille, le bienheureux Idesbald, et revoir sa sœur Pauline, religieuse professe au couvent des Dames Anglaises (1) de cette ville.

A peine de retour à Gand, le P. Hélias reçut une lettre de Paris qui lui annonçait l'arrivée du P. Mac Sherry dans cette capitale, et son intention de s'embarquer prochainement au Havre. On lui mandait qu'il avait à se hâter, s'il voulait le rejoindre et faire route avec lui. Le missionnaire se détermina à partir le lendemain soir, 4 avril, par la diligence qui, à cette époque, faisait le service entre Gand et Paris.

On se figure sans peine quelles durent être les émotions de cette dernière journée passée en famille. Le P. Hélias avait lutté pour se contenir jusqu'au moment de monter en voiture, mais alors les sentiments dont son cœur était plein débordèrent.

Ecoutons-le parler lui-même dans ses mémoires :

« Je venais de m'arracher des bras de mes bien-aimés parents... Un beau clair de lune favorisait notre voyage sur cette superbe chaussée de Courtrai qui me rappelait tant de souvenirs. Enfant, et plus tard élève de troisième et de poésie, je suivais cette route pour me rendre à

(1) Elle y fut longtemps maîtresse des novices et y mourut pieusement.

Roulers; je l'avais parcourue encore, quand je partis pour Montdidier avec ces jeunes Belges, à qui mon père voulut servir de guide. Je revoyais en esprit ces deux maisons bénies, où le germe de la vocation apostolique s'était développé dans mon âme. Il m'eût été impossible de prendre du repos... Tous les lieux, témoins de ma vie, reparaissaient devant mes yeux : le palais de Mgr de Broglie, Montrouge, la Suisse, Brigg, Fribourg, Novare, Rome et ce foyer patriarcal encore ému de mon récent départ. Je pleurais, je bénissais Dieu, sous l'impression des sentiments divers qui agitaient mon cœur. Non, jamais je n'oublierai la nuit du jeudi-saint de l'année 1833! »

Le lendemain vers midi, la diligence qui conduisait notre missionnaire à Paris s'arrêta à Douai pour permettre aux voyageurs de se restaurer. Ce dîner de vendredi-saint devint l'occasion d'une scène édifiante et naïve que le P. Hélias aimait à raconter.

Au moment où il se mettait à table, on annonça l'arrivée de la diligence de Bruxelles. Quelques instants s'écoulent, et l'on voit entrer avec d'autres voyageurs un jeune ecclésiastique, à l'air modeste et réservé. Au lieu de prendre comme eux place à la table commune, il va se blottir dans un coin de la salle, et là, après avoir fait un grand signe de croix, il tire de la poche de sa soutane un croûton de pain sec et se met à manger de bon appétit.

« Sans doute quelque scrupule de conscience empêche ce prêtre de dîner avec nous, » pensa le P. Hélias,

et soudain se levant et abordant l'ecclésiastique : « M. l'abbé, tout est préparé au maigre, je vous l'assure. Nous avons interrogé là-dessus l'hôtelier, et il nous a donné sa parole d'honneur qu'il nous servirait conformément à la loi de l'Eglise. Vous pouvez en toute sûreté de conscience prendre part à notre repas. »

Le voyageur murmura quelques paroles d'excuse embarrassées et ne bougea pas.

« Voilà un homme bien difficile à convaincre » se dit le P. Hélias et il continua son dîner. Bientôt on annonça le départ pour Paris, l'abbé monta dans la diligence avec le missionnaire, ils se mirent à causer, et le soir, à l'arrivée, ils se quittèrent en hommes tout disposés à s'entendre et à s'aimer.

Quel ne fut pas l'étonnement du P. Hélias, lorsqu'à peine descendu chez ses confrères, il vit son abbé le rejoindre dans l'appartement du P. Provincial du Maryland. L'homme au croûton était le P. Jacques Busschots, naguère vicaire de l'église S. Pierre à Louvain, et récemment entré dans la Compagnie de Jésus. Il venait d'être désigné pour l'Amérique, et la Providence le destinait à être un jour le bras droit du P. Hélias dans la grande œuvre des missions du Missouri.

Mentionnons encore le P. Nicolas Steinbacher, ancien curé du diocèse de Trèves, et nous aurons nommé les trois compagnons du P. Mac Sherry.

Le 8 avril, à la veille de partir pour le Havre, le P. Hélias écrivait à ses parents ces lignes émues :

« Combien j'aime ma bonne et tendre mère, combien

je l'admire, lorsque je la vois qui s'efforce de surmonter sa propre douleur pour consoler mon père ! Et ce père religieux, combien je l'admire aussi dans sa sainte résignation à la volonté du Seigneur !

» Croyez que le bon Dieu veillera sur tous mes pas, mes chers parents, et que si ma présence pouvait vous être salutaire, il saurait me ramener près de vous.

» Je suppose que vous m'écriviez aujourd'hui au Maryland ; à mon arrivée, on me remettrait votre lettre. Vous voyez bien que je ne suis pas si loin de vous ! Nos âmes d'ailleurs ne sont pas séparées et peuvent toujours se parler. Figurez-vous que nous nous entretenons sans lumière, pendant la nuit : on ne se voit pas, mais on est l'un près de l'autre et l'on s'entend. N'est-ce point là l'image de l'union de nos cœurs ? »

Cependant le départ des missionnaires approchait. Au Havre, en attendant l'embarquement, le P. Hélias écrivait à peu près tous les jours à sa famille. Citons quelques passages de cette intéressante correspondance, où l'esprit observateur de l'homme, la piété du religieux et le cœur du fils se révèlent tour à tour.

13 *avril.* — « Je reviens du port où j'ai visité le *Poland*, superbe trois-mâts américain qui doit nous transporter à New-York. Le bâtiment est commandé par le capitaine Richardson : c'est un homme très religieux, très aimé de son équipage et obéi comme un dieu. Voici un détail qui vous donnera la mesure de l'ascendant qu'il exerce : il a obtenu de ses hommes,

des matelots américains, remarquez cela, qu'ils s'abstiendraient de tout spiritueux. Vous allez voir s'ils ont tenu parole.

» Au moment où le capitaine Richardson venait d'arriver au Havre, l'hôtelier chez lequel il était descendu avec son équipage voulut célébrer la bienvenue du *Poland* et fit servir quantité de liqueurs fines ; mais ces braves gens, tout en se montrant charmés de cet accueil cordial, protestèrent qu'ils ne toucheraient à rien, après la promesse qu'ils avaient faite à leur chef. »

15 *avril*. — « Ne vous tourmentez pas au sujet de la traversée. *Le Ciel*, dirai-je avec un prélat américain, *est trop intéressé à l'arrivée des missionnaires, pour permettre qu'il leur arrive malheur en route.*

» L'inquiétude ne trouve aucune place dans mon cœur. J'ai pour tendre père le maître du ciel, de la terre et des flots. Il m'aime au delà de ce que je puis concevoir, il m'a sacrifié son Fils unique : comment ne m'aurait-il pas tout donné avec lui ? *In pace in idipsum dormiam et requiescam,* tranquille je m'endors, tranquille je repose sur le sein de la Providence. Quand on a Dieu pour protecteur, on n'a rien à craindre.

» C'est ce qui explique la sérénité de mon Père S. Ignace, au milieu d'une violente tempête qu'il eut à essuyer à son retour de Palestine. Il mettait sa confiance dans celui à qui les vents et les flots obéissent, *quia venti et mare obediunt ei.* »

Dans une lettre du même jour, que le P. Hélias adresse à son frère Idesbald, nous trouvons ce mot charmant : « Quand je verrais s'écrouler l'univers — c'est moins que le *Poland* — je ne craindrais rien : Jésus est avec son compagnon! »

16 *avril.* — *Extrait d'une lettre écrite à M. Robert Hélias.* « Mon Provincial est le plus excellent homme que je connaisse; il aime fort notre pays et souhaite avec nous à ce cher Guillaume de Nassau une verte leçon qui le guérisse une bonne fois de ses entêtements. J'ai offert au P. Mac Sherry votre *Essai sur la législation belge;* il l'a reçu avec infiniment de plaisir. Il est Belge de cœur et veut lire notre constitution, dont j'ai emporté un exemplaire avec moi.

» Les Américains ont beaucoup de sympathie pour notre cause, mais le clergé français, ne m'en parlez pas! Il s'obstine à nous juger mal, et pas moyen de le faire revenir. On a dû m'accorder toutefois que nos catholiques ne sont pas des révolutionnaires. J'ajoute, pour être juste, qu'à Paris quelques ecclésiastiques de grand mérite apprécient à peu près comme nous les événements de 1830. Ils s'indignent de voir les feuilles légitimistes déverser le mépris sur Léopold et son peuple catholique, tandis qu'elles prodiguent l'éloge à un roi sectaire et persécuteur, comme Guillaume de Hollande.

» Le Pape Grégoire XVI nous juge tout autrement. Un prêtre éminent de Paris me disait avoir entendu de

la bouche même de Sa Sainteté, qu'elle tenait notre souverain en haute estime et qu'elle portait le plus grand intérêt à son excellent peuple. »

18 *avril.* — *A bord du Poland. Lettre adressée à M. et à Mme Hélias.* « Je veux vous écrire une dernière fois avant de quitter l'Europe : une barque qui doit nous amener quelques passagers en retard portera cette lettre à terre.

» Le souvenir de vos bienfaits remplit en ce moment mon cœur, mes chers parents. Je me rappelle mes premières années, et il me semble voir encore ma bonne mère présidant à mon coucher et m'enveloppant avec soin dans mon petit lit d'enfant. Le matin, mon père venait m'éveiller ; il m'apprenait à prier et priait avec moi ; il me donnait des leçons, élevait doucement mon cœur à la vertu et poussait la condescendance jusqu'à prendre part à mes jeux.

» Je trouvais auprès de vous tout ce qui peut rendre la vie douce et agréable ; mais croyez-le bien, je sers un bon maître, et jamais il ne permettra que votre enfant vienne à manquer de rien.

» Laissez-moi, à ce propos, vous dire une tradition touchante, rapportée par S. Clément. L'apôtre S. Pierre, écrit ce grand Pape, ne pouvait voir une personne endormie, sans qu'aussitôt les larmes lui vinssent aux yeux. Comme on lui en demandait la raison : « Cette vue, répondit-il, me rappelle le Sauveur Jésus. Pendant que ses disciples dormaient, il veillait sur eux, et si l'un

de nous venait à se découvrir pendant son sommeil, il allait à lui et s'empressait d'ajuster sa pauvre couche. »

» Songez que je suis le serviteur d'un tel maître, mes chers parents, et encore une fois, n'ayez aucune inquiétude sur mon sort.

» Tout me promet un heureux et agréable voyage. Le P. Mac Sherry, mon supérieur, me traite avec la plus affectueuse familiarité, il est aux petits soins pour moi. Je l'eus pour collègue dans le temps où j'habitais l'Italie : nous nous connaissons, nous nous aimons et nous sommes faits pour nous entendre. »

En se rencontrant à bord, le P. Hélias et le capitaine Richardson s'étaient promptement sentis attirés l'un vers l'autre par un heureux accord de goûts et de caractères, et bientôt ils entretinrent des rapports suivis. C'étaient entre le marin et le jésuite des conversations et des promenades sur le pont, *qui duraient autant que le jour*, pour me servir de l'expression du missionnaire, et qui parfois se prolongeaient fort avant dans la nuit. Les sciences naturelles, dont le P. Hélias fut toujours grand amateur, faisaient ordinairement les frais de ces entretiens. Dans cet échange d'observations savantes et curieuses, les heures s'écoulaient avec autant de rapidité que d'agrément et ne laissaient guère de place à l'ennui.

Quoique protestant, le capitaine Richardson traitait les missionnaires avec une faveur marquée. Quand le matin la mer était calme, il leur offrait la grand' cham-

bre pour y dire la messe. Sur sa demande, le P. Steinbacher prêcha tous les dimanches aux 218 émigrés allemands que le *Poland* avait à son bord. Le capitaine assistait au sermon avec son équipage et donnait à tous par sa respectueuse attitude l'exemple du recueillement. Pieux sans ostentation, comme sans respect humain, il faisait lui-même, chaque soir, une courte lecture dans la Bible à ses officiers et à ses matelots, et terminait par une prière, suivie parfois d'un chant religieux.

La traversée du *Poland* fut longue et laborieuse; elle eut ses dangers, et pour n'en rappeler que le moment le plus critique, il arriva, par une nuit obscure et orageuse, que le choc violent des restes d'une trombe mit le vaisseau à deux doigts de sa perte. Après 42 jours de navigation, on aborda heureusement à New-York.

Le P. Hélias dit pour la première fois la messe sur la terre américaine, le lendemain 30 mai, fête de S. Ferdinand, son patron. Il vit dans cette coïncidence un heureux présage et comme une confirmation des espérances apostoliques qui remplissaient en ce moment son cœur.

Le séjour du missionnaire à New-York ne fut qu'une halte. Il avait hâte de se rendre au collége de *Georgetown*, qu'on lui avait assigné comme résidence provisoire, en attendant qu'il se fût familiarisé avec la langue anglaise.

Ce célèbre établissement littéraire des Etats-Unis, situé sur une pittoresque colline, au bord du Potomac,

domine tout le district de Colombie : à quelque distance on aperçoit la cité de Washington, le *Capitole* et la *Maison-Blanche*. Au moment où le P. Hélias venait habiter Georgetown, le personnel du collége se composait en grande partie de religieux qu'il avait connus en Europe. Aussi, à peine arrivé, il se sentit en famille; et puis, comme il l'écrivait quarante ans plus tard au P. De Smet, son illustre ami, « il se trouva tout naturellement chez lui dans une province de son Ordre, à laquelle il avait voué, dès sa jeunesse, le plus tendre attachement. »

Le missionnaire nous apprend, au même endroit de ses mémoires, la raison de cette ancienne et particulière affection.

« Je savais, dit-il, et c'est l'origine de ma prédilection, que les jésuites du Maryland et de Pennsylvanie étaient toujours demeurés étroitement unis, après le bref de suppression de Clément XIV; que depuis cette époque jusqu'à la consécration de l'indépendance américaine en 1783, le dévouement de cette poignée de prêtres, les seuls de la République, y avait maintenu le catholicisme, et qu'à la première espérance d'une restauration de notre Institut, ils n'avaient rien négligé pour hâter son rétablissement aux Etats-Unis. »

Dieu bénit ces efforts de la fidélité, si justement admirés du P. Hélias dans son amour pour la Compagnie de Jésus.

Un ancien jésuite, Mgr Caroll, premier évêque de

Baltimore et de tous les Etats de l'Union (1), écrivait en 1803 au P. Gruber, supérieur général des jésuites de Russie :

« Par les lettres de plusieurs de nos frères, nous avons appris avec la plus vive joie que, grâce à une espèce de miracle, la Compagnie a été sauvée et qu'elle existe encore sur le territoire de l'empereur de Russie. Nous savons que le Souverain Pontife la reconnaît, et que, par un bref, il a donné à Votre Paternité la faculté d'admettre de nouveau ceux qui ont appartenu à la Compagnie. Presque tous nos anciens Pères sollicitent avec ardeur la grâce de renouveler les vœux qu'ils ont faits dans l'Institut ; ils demandent à achever leur vie dans son sein, et ils se proposent de consacrer leurs derniers jours à rétablir la Société, si la Providence le permet. »

Le P. Gruber s'empressa d'accueillir la demande de l'évêque de Baltimore ; et pour assurer l'œuvre si vivement souhaitée de la restauration de l'Ordre, il autorisa

(1) Au siècle passé, lorsque les treize états primitifs déclarèrent leur indépendance, on comptait à peine 30,000 catholiques parmi les colons ; plus de la moitié habitaient le Maryland, et environ un quart la Pennsylvanie ; ils n'avaient en tout, pour les secours religieux, que *dix-neuf* prêtres, qui tous, sans exception, étaient membres de l'ancienne Compagnie de Jésus. Jusqu'en 1790, les Etats-Unis n'eurent point d'évêque. Aujourd'hui la grande République américaine compte onze archevêques, cinquante évêques, plus de cinq mille prêtres, six à sept millions de catholiques, environ neuf mille églises et chapelles, soixante-trois colléges, sans rien dire des couvents, des instituts, des écoles paroissiales, des asiles, des hôpitaux qu'on y compte par centaines. Au commencement de ce siècle, les catholiques ne formaient que la centième partie de la population ; tandis qu'à présent ils constituent à peu près un sixième de la totalité des habitants de la République.

le P. Molyneux, nommé supérieur, à recevoir les jeunes gens qui se présenteraient.

Mgr Caroll voulut établir le premier collége de la nouvelle Compagnie aux portes de la capitale politique de l'Union : il fonda Georgetown, en 1805. Ami de Washington et de Franklin, conseiller volontiers écouté de ces grands citoyens, au point même de faire prévaloir dans la Constitution le principe de la liberté religieuse sur la déclaration de la suprématie protestante, l'éminent prélat sut intéresser à son œuvre le Congrès et les premiers présidents de la République (1). Au mois de mars 1815, quelques mois avant la mort de Mgr Caroll, le collége de Georgetown recevait le titre et les priviléges d'université : c'était la consécration officielle du rétablissement de la Compagnie de Jésus aux Etats-Unis.

Par la personne même de ses fondateurs, la nouvelle Société se rattachait étroitement à l'ancienne, et comme si tout ici devait attester une descendance glorieuse, on avait vu les Pères inaugurer leur apostolat dans cette antique résidence de *S. Thomas' Mannor* (2), où le P. André White, au XVII[e] siècle, avait fait construire

(1) Avant de devenir le premier évêque des Etats-Unis, le P. John Caroll, à la demande du Congrès continental, s'était chargé d'une mission patriotique au Canada, en compagnie de son illustre cousin, Charles Caroll, l'un des cinquante-six signataires de la *Déclaration de l'Indépendance.*

(2) Située au Maryland, dans le comté de *S. Charles.* Un incendie l'a détruite en 1866.

la première église catholique du Maryland avec des briques apportées d'Angleterre (1).

Le charme religieux de ces souvenirs que tout lui rappelait, rendit cher au P. Hélias, dès le début, le séjour de Georgetown. Il y était arrivé à la fin de l'année scolaire, et aucun office déterminé ne lui incombait encore ; mais le jésuite belge n'était jamais aussi occupé, il n'était jamais plus le serviteur de tous que dans les circonstances où on le laissait libre de disposer de son temps. C'est ce dont chacun ne tarda pas à se convaincre à Georgetown.

Recourt à lui qui veut : on le trouve toujours prêt à rendre service. Aujourd'hui, il redevient surveillant pour obliger un confrère et accompagne les pensionnaires à la promenade ; le lendemain, il est l'associé des professeurs et partage avec eux la correction laborieuse des derniers concours. Il a du temps pour préparer les élèves aux examens de la fin de l'année ; il en a pour organiser ces exercices littéraires en toute langue, accompagnement obligé des distributions de prix, en Amérique.

Je n'indique là que ses travaux accessoires, et je n'oublie pas que du mois de juin au mois d'août, il écrit en latin, selon l'usage de la Compagnie, l'histoire de l'Université de Georgetown pour l'année courante ; qu'il dirige un monastère de la Visitation, officie à

(1) Le P. A. White faisait partie de la suite de Lord Baltimore, fondateur de l'Etat du Maryland.

l'église paroissiale de la Ste Trinité et fait plusieurs courses apostoliques dans la ville voisine d'*Alexandrie.*

Des loisirs, le P. Hélias n'en eut guère, ou plutôt il n'en eut pas, avant la distribution des prix.

Plus d'une fois les Présidents de l'Union avaient honoré cette cérémonie de leur présence. Un membre du Congrès de Washington la présida en 1833. Qu'on juge de la tolérance américaine à cette époque : le discours de circonstance prononcé par ce député, avocat bien connu à Baltimore et ancien élève de Georgetown, n'était rien moins qu'une apologie en forme de la Compagnie de Jésus, et l'auditoire, quoique composé en grande partie de protestants, écouta l'orateur avec non moins de bienveillance que d'intérêt.

La fin des vacances amena pour le P. Hélias un changement prévu de résidence (1). Au mois de novembre, il écrivait en Flandre :

« J'habite depuis quelques semaines notre noviciat de *White-Marsh,* situé à 20 milles de Washington. J'aide le maître des novices, le P. Fidèle de Grivel, dans les importantes fonctions dont il est chargé. A mon passage à Paris en 1818, et plus tard à Brigg, j'ai eu l'occasion de voir ce vénérable religieux, un des

(1) Le P. Hélias avait utilisé ses vacances à rédiger le premier *Directoire* de la Province du Maryland : « *Ordo in divinis officiis servandus a nostris.* » On entend par directoire une sorte de calendrier qui indique aux prêtres l'ordre à suivre, selon les temps et les fêtes, dans la récitation des heures canoniales et la célébration des Saints Mystères.

hommes les plus remarquables qu'ait produits la nouvelle Compagnie. Je ne le nomme jamais que mon *tendre Père*. Faut-il vous dire pourquoi? C'est qu'il me rappelle tout-à-fait notre père bien-aimé par son âge, par ses traits et surtout par son caractère : même bonté, même sagesse, même prudence. Je me crois à Gand, au foyer paternel, chaque fois que je m'entretiens avec lui.

« L'évêque de la Louisiane, Mgr Léon de Neckere, qui fut mon condisciple à Roulers, vient de mourir à la Nouvelle-Orléans. Il était parti pour l'Amérique en 1816. Je le revis à Brigg en 1828 : il se rendait à Rome, où il fut sacré évêque. Le bien que le prélat belge a réalisé en peu d'années est immense, et grâce à lui, le catholicisme a jeté de profondes racines dans l'étendue de son vaste diocèse. Mgr de Neckere est mort à la peine, à l'âge de 35 ans : les regrets causés par sa perte sont universels. Un journal protestant, annonçant la mort du saint évêque disait : « On ne pouvait le connaître sans l'aimer, ni prononcer son nom, sans y joindre l'éloge. »

Dans une lettre, datée du 30 janvier 1834, le P. Hélias donne de nouveaux détails sur sa position :

« Le noviciat de White-Marsh — une grande maison en bois — occupe le centre d'une vaste plantation qui nous appartient et qui est exploitée par des nègres. Je suis le curé de ces braves noirs et des gens du voisinage. Les novices m'occupent beaucoup. Il y en a de tous

pays : des belges, des américains, des français, des irlandais, des allemands. On entend toutes les langues ici, mais je m'applique surtout à l'anglais. Dès que je le parlerai avec quelque facilité, on fera de moi un missionnaire, et vous savez si j'aspire à ce moment. »

La Providence avait ses vues en prolongeant de quelques mois encore le séjour du P. Hélias à White-Marsh, et en le réunissant pour un temps au P. de Grivel. Elle voulait lui mettre sous les yeux un modèle de zèle et de détachement et lui faire puiser, à la source de la solitude et de la prière, les forces divines capables de suffire à quarante années de labeurs.

Le P. de Grivel était français; issu d'une famille distinguée par sa noblesse, il avait renoncé au monde pour le sacerdoce, dans toute l'effervescence de la tourmente révolutionnaire; en 1803, il alla se réunir aux jésuites de Russie. Le jeune prêtre demandait à se dévouer, il obtint ce qu'il souhaitait : on le chargea d'évangéliser les catholiques des bords du Volga. Le zèle qu'il y déploya promettait les plus heureux fruits, lorsqu'en 1815 les jésuites furent bannis de l'empire russe, où ils s'étaient providentiellement maintenus pendant toute la durée de la suppression. Le P. de Grivel dut rentrer en France. En ce moment, la Compagnie avait besoin d'un homme supérieur pour organiser ses récentes fondations d'Angleterre et d'Irlande; le P. de Grivel est nommé visiteur. Il s'acquitta de ses délicates fonctions avec un rare succès. Bientôt il revint dans sa patrie et travailla activement à la

formation des provinces de France. On le vit figurer à Rome, en 1820, parmi les députés de la Compagnie qui élurent le P. Général Louis Fortis; les travaux du P. de Grivel au sein de cette assemblée attestèrent avec éclat combien il avait à cœur la perfection de l'Institut. Déjà avancé en âge, il alla séjourner une seconde fois en Angleterre, où il enseigna la théologie, et comme si ses cheveux blancs lui eussent rendu de nouvelles forces, il n'abandonna sa chaire que pour passer aux Etats-Unis et consacrer les dix dernières années de sa vie à la jeune province du Maryland.

Voilà l'homme avec lequel le P. Hélias eut le bonheur de vivre six mois à White-Marsh. Ils s'aimèrent comme s'aiment les Saints. Le P. de Grivel n'avait pas tardé à discerner la haute vertu de son compagnon, et pendant une longue absence qu'il se vit obligé de faire, il n'hésita pas à lui confier l'œuvre la plus importante du noviciat.

On connaît les *Exercices Spirituels* de S. Ignace, ce livre à part, voisin de rang de l'*Imitation de J. C.*; ce livre qui, au jugement de S. François de Sales, a converti plus d'âmes qu'il ne contient de lettres, et où le Fondateur de la Compagnie a décrit, sans le dire, la marche de la grâce dans son âme pendant la célèbre retraite de sa conversion. Tout jésuite, au début de sa vie religieuse, médite, un mois durant, les *Exercices Spirituels*. Le P. Hélias fut chargé, en l'absence du

P. de Grivel, de diriger les novices de White-Marsh dans cette sainte carrière.

Il recueillit plus tard les fruits de ce fécond ministère, et c'est en les signalant que nous terminerons ce chapitre. Parmi les novices qui firent cette grande retraite d'un mois, sous la direction du P. Hélias, quatre devinrent provinciaux aux Etats-Unis (1), et un grand nombre d'autres brillèrent au premier rang de ces hommes apostoliques, dont les succès extraordinaires ont inspiré ce mot au saint Pape Pie IX : « L'Amérique est aujourd'hui l'espérance de l'Eglise. »

(1) Ce sont les PP. Ward, Stonestreet, Clarke, Druyts.

CHAPITRE V.

SÉJOUR DU P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM EN PENNSYLVANIE.

1834-1835.

—

Une des plus anciennes missions de la Compagnie de Jésus aux Etats-Unis (1), *Conewago* (2), en Pennsylvanie, compte une nombreuse population catholique d'origine allemande. Malheureusement, en 1834, le supérieur de cette importante résidence, le P. Mathieu Lekeu, liégeois, et son confrère irlandais, le P. Dougherty, ne parlaient pas l'allemand ; ils ne pouvaient rendre de services qu'aux catholiques de langue anglaise.

Le P. Kohlmann, alsacien, également fixé à Conewago, ne demandait qu'à se dévouer à la colonie allemande ; mais épuisé par un demi-siècle de travaux apostoliques, impotent et malade, il voyait avec douleur la vieillesse trahir son zèle et le réduire peu à peu à la plus cruelle inaction.

(1) Depuis son rétablissement en 1814.

(2) Comté d'*Adam,* frontière sud.

Le P. Hélias avait appris l'allemand, lors de son séjour en Suisse : il était l'homme de la situation. Le 19 mars de l'année 1834, il reçut l'ordre de partir pour la Pennsylvanie.

Comme presque tous les Etats de l'Union, la riche et industrieuse contrée qui doit son nom au célèbre chef des Quakers, William Penn, eut un jésuite pour premier apôtre. Le P. Jacques Fellentz (1), en élevant à Conewago l'église du Sacré-Cœur, inaugura la grande œuvre de l'organisation du catholicisme dans ce pays. La foi la plus vive et des mœurs toutes chrétiennes ne cessèrent de fleurir au sein des nombreuses congrégations desservies par cette résidence centrale.

Ce fut avec bonheur que le P. Hélias se vit appelé à des travaux qu'il considérait à juste titre comme un glorieux héritage de famille. Il partit sans délai, ne prenant que le temps de faire de rapides adieux au collége de Georgetown, où il eut la bonne fortune de rencontrer deux jésuites italiens de ses amis, tout nouvellement débarqués en Amérique.

Il s'était mis en route le 19 mars, fête de S. Joseph; il arriva à Conewago un vendredi du même mois, sous les auspices de la Mère de Dieu, dont l'Eglise célébrait, ce jour-là, les inénarrables douleurs.

Conewago est le nom indien d'un torrent qui traverse cette localité, agréablement située aux portes de la ville

(1) Vicaire général du premier évêque de Baltimore, l'illustre John Caroll.

de Hanovre, au milieu de campagnes riantes et fertiles (1).

Le P. Hélias arrivait au bon moment : en plein temps pascal. Excellente occasion, heureuse coïncidence pour un ouvrier apostolique, avide de se dépenser au service du Seigneur.

En Amérique, où tout se fait plus vite que dans notre vieux monde, il y a une exception pour le temps pascal : les jours de réconciliation s'ouvrent avec le carême et se prolongent jusqu'à la fête de la Trinité.

Huit jours après son arrivée, le vendredi-saint, notre missionnaire prêcha en allemand pour la première fois de sa vie. Ce sermon allait être suivi de bien d'autres. Peu de prêtres, même dans le cours d'une longue carrière, ont aussi souvent annoncé la parole de Dieu que le P. Hélias.

Qu'on en juge par le relevé sommaire de ses prédications pendant le seul temps pascal.

Dans chaque comté qu'il visitait — et il en visitait jusqu'à sept, — l'infatigable jésuite évangélisait le chef-lieu du comté et toutes les localités importantes, prêchant deux fois en moyenne dans chaque endroit. Aux sermons venait se joindre la controverse : car le Père se plaisait à provoquer à des disputes publiques les ministres de la religion réformée. Survenait-il des

(1) Pour la partie géographique de ce chapitre et des chapitres suivants, on a cru ne pouvoir adopter de meilleur guide que le grand atlas américain, si complet et si sûr, publié par J. H. Colton et Cie, New-York.

funérailles, l'occasion était opportune pour faire connaître l'Eglise catholique aux protestants présents à la cérémonie : le missionnaire ne manquait pas d'en profiter.

Cette prédication, non interrompue, pour ainsi dire, pendant les trois mois que durait le temps pascal, n'empêchait pas le P. Hélias de visiter les malades, d'administrer les moribonds et d'entendre chaque semaine un grand nombre de confessions.

Grande était la joie des fervents catholiques de cette contrée à l'arrivée d'un ministre du Seigneur. Visite trop rare! car, encore que le nombre des émigrants d'Allemagne s'accrût de jour en jour, il était extraordinaire qu'un prêtre de leur pays les accompagnât. Les Irlandais et les Américains avaient des pasteurs; les Allemands en étaient presque entièrement dépourvus.

Quel bonheur aussi quand, au retour du temps pascal, ils voient arriver leur missionnaire! Les fidèles aussitôt de se rassembler et de s'avancer à sa rencontre, en chantant le *Te Deum;* puis ils demandent aux cantiques de l'Allemagne d'exprimer la commune allégresse. Ce sont, tout le long du chemin jusqu'à l'église, de vieux chants chrétiens et nationaux, jetés aux échos étonnés du nouveau-monde. On se croirait transporté aux bords du Rhin, parmi ces pieuses populations qui ont gardé toute la simplicité de la foi antique.

Le P. Hélias parlait avec effusion de cœur à des âmes si bien disposées et se dévouait sans mesure à leurs intérêts.

Le Mormonisme essayait alors de faire des adeptes dans les Etats de l'Est. Le missionnaire n'eut pas de peine à prémunir les catholiques contre les erreurs de cette secte immorale. Un événement tragique, qui se passa justement à cette époque, contribua singulièrement au succès de sa parole.

Un des plus audacieux prédicateurs du mormonisme, trouvant que les conversions ne se multipliaient pas au gré de son zèle, conçut un projet merveilleux. Pourquoi ne ferait-il pas un petit miracle, en passant? Un miracle, cela pose un homme! L'affaire est de réussir... Il est vrai que dans l'occurrence le bon Dieu ne pouvait être de la partie; mais le nouveau thaumaturge est de force à tout faire par lui-même. Voici à quoi il s'arrête : Saint Pierre, l'apôtre de Jésus-Christ a marché sur les eaux; lui, le disciple de Brigham Young, il fera mieux : il prêchera, les pieds posés sur la nappe liquide d'un lac, et il n'enfoncera pas. Par quel secret? Nous le saurons bientôt.

Le plan du Mormon est fait, le jour du miracle fixé, l'endroit désigné et la foule audacieusement invitée à s'y rendre.

Peu d'heures avant l'accomplissement du prodige, il arriva que des enfants, jouant aux bords du lac, aperçurent à quelques pieds sous l'eau, je ne sais quel sombre amas de verdure. L'idée leur vint de sonder la chose avec un bâton. Ils sentent de la résistance, ils s'obstinent. La verdure est en partie écartée et laisse voir... Quoi? de bonnes et solides planches. Excellente

occasion de s'amuser un coup! Les enfants trouvent plaisant de séparer ces planches parfaitement fixées les unes aux autres; ils ne songent pas, la dislocation faite, à les dépouiller de leur épais manteau d'herbes flottantes et se retirent gaiment comme ils étaient venus.

Cependant l'imposteur arrive sur les lieux. Il ne se doute de rien, va droit au but, met le pied sur le fatal plancher, enfonce, crie au secours.... C'est en vain, on ne peut l'aider : il périt misérablement dans les flots.

Sa mort tragique ouvrit les yeux aux personnes qui s'étaient laissé séduire : elles abandonnèrent leurs erreurs. Le Mormonisme avait vécu dans les Etats de l'Est.

Après les rudes labeurs du temps pascal, le P. Hélias reprit le chemin de Conewago, où il put enfin respirer un peu. Je ne dirai pas qu'il s'y installa. Le pasteur chargé d'une paroisse presque aussi étendue que les diocèses de Gand et de Bruges réunis, n'a guère de chez soi : il a toujours un pied levé. Or, c'était le cas pour le P. Hélias. Il avait sa tente à Conewago, il n'y séjournait pas.

Jamais il ne lui arriva de passer deux dimanches de suite dans le même endroit. Le premier dimanche du mois, on le voyait à Gettysburg, chef-lieu du comté; le second dimanche, parmi les paroissiens de Mont Saint-Ignace; le troisième, à Petersburg, le quatrième, à Conewago.

La Compagnie de Jésus possédait une église dans chacune de ces localités tout allemandes; mais à Saint

François-Xavier de Gettysburg comme à Saint-Ignace, à Saint Louis de Gonzague de Petersburg comme à l'église du Sacré Cœur de Conewago, on ne connaissait qu'un pasteur : le P. Hélias.

Les jours ouvriers, c'étaient d'autres courses : tantôt à Hanovre, tantôt à Oxford, tantôt dans d'autres villes rapprochées.

La besogne du Père ne se bornait pas là. Il y avait telles missions catholiques anglaises qu'il ne pouvait se dispenser de visiter à cause du grand nombre d'allemands qui s'y trouvaient : ainsi l'importante cité de Harrisburg; York et Elisabeth Town, à l'est de Conewago; Chambersburg, dans le comté de Franck.

Les excursions du missionnaire entraînaient des difficultés sans nombre : par tous les temps, à toutes les heures du jour et de la nuit, de longues distances à parcourir; des chemins souvent difficiles, parfois des torrents à passer, des montagnes à gravir, presque toujours d'immenses forêts à traverser.

Le Père faisait ordinairement ces courses à cheval, s'arrêtant partout où il y avait des malades et des moribonds, consolant ceux-là, administrant à ceux-ci les derniers sacrements, puis se remettait aussitôt en route, sans jamais songer à s'accorder un moment de relâche. Toujours admirable d'ardeur et d'entrain, au milieu des plus grandes fatigues, il étonnait les protestants de ces campagnes. Ils le comparaient naïvement, avec beaucoup de vérité, à ces chevaux de poste qui sont comme pressés d'arriver, et qui ne s'arrêtent tout

haletants aux différentes étapes que pour s'élancer, de plus belle, au premier signal.

Le P. Hélias dans ses voyages portait presque toujours les saintes espèces avec lui. La divine compagnie de son Sauveur arrachait des cris d'amour à cette âme tendrement pieuse, et il écrivait au R. P. Roothaan, avec sa candeur ordinaire : « J'ai le cœur tout en flammes, je porte mon Dieu sur ma poitrine... Louange éternelle à ce maître infiniment bon, qui voulut naître aujourd'hui dans mes mains à l'autel et qui ne m'a plus quitté! »

Notre missionnaire ne tarda pas à s'affectionner beaucoup aux Pennsylvaniens allemands, dont les mœurs simples et l'esprit conservateur allaient tout-à-fait à son caractère.

Il n'aimait pas dans l'américain proprement dit (1), dans le Yankee, l'excès de l'initiative, cette manie de ne vouloir rien faire de ce qui s'est fait avant lui, cette infidélité aux traditions des ancêtres — infidélité dont on se glorifie — et, par dessus tout, ce mépris souverain des institutions étrangères.

Du neuf en tout et toujours, telle ne fut jamais la devise du P. Hélias. Aussi ne pouvait-il qu'applaudir aux efforts des habitants allemands de la Pennsylvanie pour garder leur langue, leurs usages, leur esprit national.

Les Yankees n'eussent pas demandé mieux que

(1) Nous ne faisons ici que résumer les mémoires du P. Hélias.

d'occuper les terres restées vacantes : c'était pour eux le plus sûr moyen de s'assurer cette influence prédominante qu'ici comme ailleurs ils s'efforçaient d'acquérir avec autant d'énergie que d'habileté. Mais les Allemands surent déjouer leur tactique : ils convinrent d'échanger leurs propriétés entre eux, d'exclure l'américain et de ne morceler qu'au profit des émigrants d'Europe un territoire qu'évidemment ils ne suffisaient pas à exploiter.

Très décidés à rester eux-mêmes et à ne pas s'effacer devant les premiers maîtres des Etats-Unis, les Pennsylvaniens n'en sont pas moins fort attachés à leur nouvelle patrie et à la constitution américaine. Le P. Hélias eut l'occasion de constater par lui-même ces sentiments dans les premiers temps de son séjour.

On venait d'apprendre la mort du général de La Fayette, le chevaleresque héros de la guerre de l'indépendance. Toute la Pennsylvanie s'émut à cette nouvelle. Il semblait, je me sers de l'expression du P. Hélias, que le grand Washington fût mort une seconde fois. C'étaient partout des cortéges organisés pour honorer la mémoire du général français, des discours inspirés par le patriotisme et prononcés en présence d'une foule émue. Pas d'édifice public, pas un navire qui n'eût arboré le drapeau funèbre. Les journaux paraissaient encadrés de noir. Tous les employés du gouvernement avaient pris le deuil. Expression sincère du sentiment national, ces témoignages officiels de reconnaissance lui empruntaient un caractère tou-

chant qui ne se rencontre guère aujourd'hui dans les démonstrations de ce genre.

Notre missionnaire aimait donc cette population allemande de la Pennsylvanie. La rondeur de manières des habitants, leur franchise, je ne sais quoi de plus ouvert et de plus communicatif, mettaient le pasteur à l'aise parmi eux et lui allégeaient le fardeau de son laborieux ministère.

Moins hospitalier, plus âpre au gain, généralement taciturne, roulant toujours dans son esprit quelque nouveau plan de fortune ou quelque entreprise hardie, exploitant volontiers la bonhomie et la simplicité de l'allemand, l'anglo-américain dont le P. Hélias ne se faisait pas faute d'admirer les éminentes qualités, n'avait pas au même degré sa sympathie.

« Si vis amari, ama (1). » Tendrement dévoué à ses paroissiens, le zélé pasteur se concilia promptement leur affection. C'étaient d'ailleurs de fervents catholiques, s'approchant volontiers des sacrements et toujours disposés à contribuer de leurs deniers à la fondation de bonnes écoles et d'établissements religieux.

Le P. Hélias eut maintes fois des preuves de leur générosité. Un exemple entre mille : un jour un pauvre domestique va trouver le missionnaire et le prie de vouloir bien accepter un petit cadeau. Ce disant, il lui présente un paquet soigneusement enveloppé. Le Père l'ouvre et à sa grande surprise il en tire une superbe

(1) Aime, si tu veux être aimé.

somme de théologie et quelques autres livres d'un fort bon choix. Il refusa d'abord, mais le donateur ne voulut rien entendre; il fallut bien finir par accepter pour ne pas trop contrister ce brave homme.

Il n'était pas jusqu'aux protestants dont le P. Hélias ne se fût acquis les sympathies. Ils affluaient à ses instructions, non sans profit pour leurs âmes. On les voyait s'en retourner dans leurs demeures tout pensifs et préoccupés. Ils comparaient leurs ministres au jésuite, louant fort celui-ci, blâmant ceux-là et leur jetant à la tête l'épithète de « humbugs, » qualificatif à la mode habituellement employé dans ce pays pour désigner un charlatan hypocrite. Les retours à l'unité n'étaient pas rares, à l'heure de la grande lumière surtout, à l'heure de la mort.

Disposés à se convertir ou non, en général les protestants rivalisaient de complaisance avec les catholiques envers le zélé missionnaire. Ils le logeaient chez eux dans le temps de ses voyages, lui rendaient toute sorte de bons offices et allaient parfois jusqu'à l'inviter à venir se fixer parmi eux. Ils pourvoiraient, disaient-ils, à tous ses besoins, et lui offraient le terrain nécessaire à la construction d'une église.

Des barrières interceptent les principales routes en Pennsylvanie : on ne passe pas sans payer. Une exception fut faite en faveur du P. Hélias. Les protestants aussi bien que les catholiques ne songèrent jamais à l'astreindre à cette servitude.

Aimé comme il l'était de cette hospitalière et bien-

veillante population, le missionnaire s'identifiait avec elle et sentait vivement les maux qui parfois venaient l'affliger.

Un singulier fléau, périodique en Pennsylvanie, lui causa de vives inquiétudes la première année de son séjour dans ce pays.

C'était au printemps de l'année 1834. Un matin, ce mot sinistre retentit dans toute l'étendue de l'état : « l'invasion des *Locusts*, (1) l'invasion des *Locusts!*... » Les champs, les jardins, les vergers, les forêts venaient de se couvrir à perte de vue de myriades d'insectes destructeurs.

Les *Locusts* sortent de terre à jour fixe, tous les dix-sept ans, dit-on, de larves se transforment en une sorte de papillon et vont alors se répandre sur tous les arbres de la contrée; ils en font, à la longue, tomber les feuilles et les branches, et pour comble de malheur, ils y déposent leurs pontes. La terre ne tarde pas à recouvrir les détritus végétaux, triste produit de leur visite; les germes fatals sont mis en sûreté; l'éclosion dès lors n'est plus douteuse : les *Locusts* reviendront!

Ces insectes rappellent exactement la conformation des sauterelles, avec cette différence, toutefois, qu'ils volent et ne sautent pas. En cela, ils ressemblent aux cigales de Provence et d'Italie; mais à l'encontre de celles-ci, c'est au moyen d'une espèce de trompe et non

(1) Criquets voyageurs.

de leurs ailes qu'ils produisent ce son aigre, dont nuit et jour ils étourdissent les oreilles.

Le P. Hélias, comme on le pense bien, conjura le ciel d'adoucir l'épreuve à ces excellentes populations agricoles. Le troupeau joignit ses supplications à celles de son pasteur. Des vœux si pressants furent entendus : les *Locusts* ne firent pas de grands ravages cette fois. Toutefois leurs piqûres occasionnèrent la mort de quelques petits enfants : à peine atteints ils succombèrent, sans qu'on eût même le temps d'essayer des remèdes.

L'année qui suivit l'invasion des *Locusts* (1835), l'hiver fut excessivement rude en Pennsylvanie. Au témoignage d'une personne âgée de cent quatre ans, la pénitente du P. Hélias, jamais, depuis près d'un demi siècle, on n'avait ressenti un froid pareil dans ces contrées. Je le crois bien : le thermomètre descendit jusqu'à 25, 26, 27 et parfois même 28, 29 et 30 degrés au-dessous de zéro.

On s'imagine aisément ce que le missionnaire eut à souffrir de la rigueur de la saison, tandis que, bravant les frimas, il parcourait le pays en tout sens. Mais, quelles que fussent les fatigues et les peines qui accompagnaient l'exercice de son ministère, il en portait joyeusement le poids, en voyant le succès récompenser ses efforts.

Cette année même il lui arriva une curieuse aventure, qu'il rangea parmi les bonnes fortunes de sa vie apostolique.

Dans une ville importante de la Pennsylvanie, certain prédicant luthérien faisait fort parler de lui : grand savant, à ce qu'on disait, écrivain remarquable, mais surtout acharné pourfendeur du papisme.

Un jour qu'il était ou se disait indisposé, il pria le P. Hélias d'aller le voir; celui-ci se prêta de bonne grâce à cette démarche. Notre homme le reçoit avec force démonstrations de politesse et des amabilités en vient promptement aux confidences : « Je suis un rabbin converti, dit-il au P. Hélias; un prêtre catholique m'éclaira sur les erreurs du judaïsme; j'abjurai, j'entrai dans l'Eglise romaine; mais l'étude et la réflexion m'ont montré que là encore je faisais fausse route. Le luthéranisme m'apparut avec les caractères de la vraie religion : cédant à la voix de ma conscience, je devins luthérien. »

Le ministre débita toute cette histoire au P. Hélias en un mauvais allemand, peu digne d'un homme si lettré, qui passait pour un puits de science, et dont la bibliothèque, pompeusement étalée aux yeux des visiteurs, regorgeait de bouquins hébreux, latins et grecs.

Le Père eut des soupçons; il questionna habilement le nouveau docteur en Israël et eut bientôt acquis la conviction que ce savant en *us* n'était pas même un médiocre écolier. Sur ce il alla aux informations et finit par découvrir qu'un ex-garçon tailleur, venu d'Allemagne en Amérique pour chercher fortune, se cachait sous l'habit du ministre luthérien.

La bonne affaire!

Le lendemain qui était un dimanche, le P. Hélias, avec beaucoup de discrétion et de charité, ne manqua pas d'engager les catholiques à se tenir en garde contre cet imposteur. Furieux et ne soupçonnant pas encore que la veille le missionnaire l'avait percé à jour, le ministre osa le provoquer à une dispute publique.

Le Père d'accepter avec empressement.

La conférence eut lieu à l'issue des vêpres. Des protestants de marque y assistaient. Pauvre ministre! il dut regretter amèrement ce jour-là l'aiguille et les ciseaux. Le jésuite lui dit son fait et le réduisit au silence. Il se retira couvert de honte.

Le P. Hélias profita d'une si belle occasion pour discréditer de misérables rapsodies hérétiques que ce personnage avait composées et qu'il répandait à profusion parmi les chrétiens de toute dénomination. Justement le missionnaire venait de faire imprimer quantité d'excellents ouvrages allemands en vue de contrebalancer la propagande du sectaire : on peut penser s'ils furent bien accueillis dans la circonstance.

Telle était déjà l'influence du P. Hélias, en 1835, tel le succès de son apostolat, lorsqu'une nouvelle inattendue vint brusquement l'arracher à ses travaux. Le premier supérieur de la Compagnie de Jésus, ouvrant un plus vaste théâtre au zèle du missionnaire, l'appelait à évangéliser le Missouri.

CHAPITRE VI.

VOYAGE DU P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM AU MISSOURI.

1835.

—

Le Missouri, c'était le rêve de jeunesse du P. Hélias, l'objet de ses vœux les plus ardents, depuis le jour où il avait mis le pied sur le sol américain!

Au Missouri, il retrouverait une image de la patrie, dans la personne des religieux de son Ordre, pour la plupart belges comme lui.

Au Missouri, vaste Etat récemment ouvert à la civilisation, affluaient chaque jour de nouvelles colonies d'allemands catholiques que son zèle, en se multipliant, sauverait de l'indifférence ou préserverait de l'hérésie. Nulle part ailleurs, les protestants ne montraient de dispositions plus favorables à un retour en masse à l'unité. Et puis, le Missouri, c'était la route des missions indiennes, après lesquelles son cœur d'apôtre n'avait jamais cessé de soupirer.

Ici encore, les anciens jésuites avaient tout commencé. Du fond de leurs tombeaux obscurs, ces apôtres

trop oubliés, dont quelques-uns furent martyrs, appelaient le P. Hélias à reprendre leurs héroïques travaux.

Vers la fin du XVIIme siècle, alors que les Indiens peuplaient seuls l'immense territoire du Missouri, des jésuites français, la croix à la main, abordèrent sur ces plages inexplorées. Louis XIV leur aplanit la voie : le grand Roi avait fait établir différents postes fortifiés pour protéger, contre la férocité des sauvages hostiles, les ministres du Seigneur qui accompagnaient ses troupes dans ces contrées. Mais, bien mieux que les soldats de ce puissant monarque, la sublime charité des missionnaires désarma la haine des Indiens et adoucit leurs mœurs.

Les premiers apôtres de cette vaste région en furent également les premiers géographes et les premiers historiens. Le P. Gravier composa une grammaire et un dictionnaire en quatre langues indiennes, clefs d'un grand nombre d'autres. A l'arrivée du P. Hélias à Saint-Louis, on pouvait voir les précieux manuscrits de cet ouvrage dans la bibliothèque de Mgr John Rosati, premier évêque de cette ville.

Les anciens jésuites avaient établi leur principale résidence, l'an 1683, à *Kaskakias*, dans le pays des Illinois. Cette ville, fondée par les français, ne tarda pas à devenir le siége d'une mission florissante : les Pères y élevèrent jusqu'à trois églises. Les progrès de la religion et les avantages qu'offrait le port de *Kaskakias*, un des meilleurs de l'Ouest, engagèrent Louis XIV à y faire construire un fort et à y envoyer des troupes

à différentes reprises. Disons-le à leur honneur : les soldats français ne souillèrent jamais leur drapeau par les odieuses cruautés qui ont fait un si triste renom aux armes espagnoles dans le nouveau-monde. De conduite régulière pour la plupart, fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs religieux, pleins de foi, très attachés à leurs prêtres, en général, ils édifiaient les néophytes.

Leur service achevé, grand nombre d'entre eux s'établirent dans les réductions et contractèrent des alliances avec les indigènes. Peu à peu une population nouvelle se forma : heureuse population de fervents catholiques, douce, affable, hospitalière, vivant à peu de frais du produit de la pêche, ne connaissant que le trafic des pelleteries, mais ayant hérité de tous les défauts des Indiens : de leur insouciance imprévoyante, de leur paresse et de leur ignorance.

Le P. Hélias, dans ses courses apostoliques au Missouri central, découvrit plus d'un village habité par les descendants de ces anciens colons et retrouva parmi eux maints vestiges du passé. Ils regrettaient toujours les enfants de S. Ignace, que les malheurs de la France et de la Compagnie avaient enlevés aux jeunes et florissantes chrétientés de l'Ouest.

Le traité de Paris, en 1763, avait ruiné la puissance de la France dans le nouveau-monde : le Canada avec les colonies situées sur la rive gauche du Mississipi passèrent à la Grande-Bretagne. Un traité secret, conclu en 1762 avec l'Espagne, lui assura la possession de

la Louisiane, qui comprenait alors tous les établissements français du Missouri.

Le nouveau gouvernement n'était pas favorable aux jésuites : ils se virent contraints de quitter l'Amérique, au grand regret des blancs et des Indiens. A la suite de la guerre de l'Indépendance, des jours meilleurs s'annoncèrent pour ces malheureuses missions, presque entièrement abandonnées depuis un quart de siècle. Toutefois, ce ne fut qu'à partir de l'année 1823, date de l'arrivée des jésuites belges au Missouri, que le catholicisme y redevint florissant.

Les travaux des missionnaires n'étaient plus les mêmes. La population indigène avait incroyablement baissé. Aux termes d'une convention imposée par les Etats-Unis, les Indiens leur avaient cédé leurs terres et s'étaient vus confinés à l'Ouest. Là, au contact des Yankees et des plus misérables aventuriers de l'Europe, ils contractèrent des vices nouveaux : des maladies qui les décimèrent en furent la suite; ces races si robustes et si saines s'affaiblirent : elles dépérissent de jour en jour, et, à moins d'une protection efficace très improbable, le temps n'est plus loin où on les verra disparaître entièrement.

Pour faire face aux nouveaux besoins, les jésuites, sans abandonner l'apostolat des sauvages, se proposèrent un triple but : organiser le catholicisme parmi les recrues toujours plus nombreuses d'émigrants, fonder un clergé national, combattre la pro-

pagande des sectes protestantes, et les ramener, s'il était possible, à l'unité.

Tout plein de ces grandes idées, porté par le penchant de son cœur vers les Indiens, mais saintement jaloux d'aider ses frères dans leur œuvre d'organisation, le P. Hélias ne tarda pas à quitter sa prospère mission de Pennsylvanie.

Le P. Mac Sherry, provincial du Maryland, en lui transmettant les ordres du Général de la Compagnie, lui avait écrit : « Prenez votre temps et partez à votre commodité. » Averti dans les premiers jours de juillet, le P. Hélias employa un mois à visiter une dernière fois ses chères congrégations.

Le 5 août il se mit en route pour Saint-Louis. Il se rendait de Conewago à *Pittsburg* (1); de là, il se proposait de continuer son voyage par eau sur l'Ohio et le Mississipi.

Les dernières heures que le missionnaire passa à Conewago furent visiblement bénies : la veille de son départ, plusieurs protestants abjurèrent; le lendemain matin, il eut le bonheur de baptiser et de communier trois mères de famille qui lui devaient leur conversion.

En vérité, le zélé pasteur ne cessa de travailler jusqu'aux frontières de sa mission. Le 6 août, passant

(1) Dans le comté d'Alleghany, Pennsylvanie. — De cette ville à S. Louis, on compte 1148 milles.

par une de ses principales paroisses, il chanta la messe, prêcha et entendit quantité de confessions.

Un membre du Congrès de Washington, en résidence dans cette localité, invita le P. Hélias à dîner. Il n'est pas d'amabilités qu'on ne lui fît; au départ, il ne put refuser un présent gracieusement offert par la femme de ce législateur américain, et ce fut accompagné de son amphitryon qu'il se rendit au bureau des messageries.

Le P. Hélias traversa en voiture les monts *Alleghanies* : il croyait retrouver les Alpes suisses qu'il avait tant de fois parcourues de 1819 à 1832. Même climat, mêmes sites pittoresques. « Je revois, écrivait le voyageur à la date de 1835, je revois mes chemins grimpants de la Suisse, tantôt serpentant à travers les rochers, tantôt côtoyant les précipices. Au fond des abîmes, les flots des rapides cascades se brisent avec fracas, et le bruit de leur chute retentissante inspire une sorte d'agréable effroi au voyageur. Ici, la route est aride et désolée; là, bordée de sapins, de cèdres et de mélèzes : contraste charmant de la verdure avec les hautes cîmes couvertes de neige et la masse nue des rochers. A travers les arbres, on aperçoit dans la vallée lointaine des villes, des bourgs et mille habitations disséminées. Plus on avance dans les montagnes, plus les sites pittoresques se multiplient en s'accentuant et en s'élargissant. La nature y est pleine de contrastes, et l'on embrasse d'un seul coup d'œil les aspects

les plus sauvages et les plus gracieux. Est-ce la Suisse? Est-ce la Pennsylvanie? »

Arrivé à Pittsburg, après ce voyage qui lui rappelait de doux souvenirs, le P. Hélias trouva cette ville dans une grande effervescence. Un parti de protestants exaltés avait mis les catholiques en émoi. Quelques jours auparavant, un conciliabule de ministres fanatiques s'était tenu à Pittsburg : il n'avait été question dans cette réunion que des progrès croissants du catholicisme aux Etats-Unis. Qu'entreprendre, que faire, pour enrayer ce mouvement? Nos ministres n'y allaient pas de main morte! La fin devant justifier les moyens, ils décidèrent d'emblée qu'on recourrait à la force et à la violence : le feu, le fer, la déprédation, toute arme était de bonne guerre, pourvu qu'on parvînt au but, l'anéantissement des catholiques.

Mais ceux-ci, qui comptaient pour quelque chose dans la contrée, et qui estimaient que, pour être dignes de la liberté, il la faut savoir défendre, se concertèrent avec énergie et jetèrent une douche d'eau froide sur l'ardeur militante de ces fanatiques.

Voici ce qu'ils arrêtèrent : « Tout ministre qui, par ses excitations, par des paroles ou par des écrits, provoquerait des démonstrations ou des voies de fait contre les catholiques, se verrait inévitablement exposé à des représailles; et d'abord, on se saisirait de sa personne; puis, s'il y avait eu meurtre, la mort du provocateur servirait à l'expier; s'il y avait eu incen-

die, par une juste expiation, la maison et l'église de de l'incendiaire deviendraient, à leur tour, la proie des flammes. »

Les intéressés ne se le firent pas dire deux fois; ils levèrent le camp, jurant bien de se tenir tranquilles, et s'en retournèrent chez eux universellement désapprouvés par les honnêtes gens de toute religion; car, il est juste de le constater, la grande majorité des protestants avait horreur de ces vexations et blâmait hautement les meneurs.

Le P. Hélias en eut une preuve piquante, à bord du *Shoal Water*, où il avait pris place à Pittsburg : un fervent presbytérien, son compagnon de voyage, lui déclara n'avoir pas assez d'éloges à donner à l'énergique attitude des catholiques. Voilà qui peint bien le citoyen des Etats-Unis.

Un vieux marin, le capitaine Embder, commandait le *Shoal Water*. Le P. Hélias frayait volontiers avec les gens de mer : il fut bientôt l'ami du capitaine. Tandis que le vapeur côtoyait les belles rives de l'*Ohio*, le marin se plaisait à raconter au missionnaire les hardis et aventureux voyages de sa jeunesse. A cette époque, monté sur une légère barque, il avait descendu, à travers mille périls, tout l'Ohio et le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Tout le pays à l'Ouest des monts Alleghanies, pays maintenant si peuplé, n'était qu'un vaste désert où erraient çà et là, à l'aventure, quelques faibles tribus sauvages, déci-

mées par les guerres et les maladies. Sur les eaux de ces fleuves qui arrosent tout le milieu du continent et où se croisent aujourd'hui des centaines de grands et splendides bateaux à vapeur, on ne voyait alors que le canot solitaire, fait d'un tronc d'arbre, descendant ou remontant paisiblement le courant, portant sa petite bande de guerriers sauvages, couronnés de plumes d'aigle et de vautour, et armés d'arcs et de massues grossières.

Les intéressants récits du capitaine allaient à merveille au missionnaire. Un trait qui le caractérise, c'est le goût des observations physiques. Maints plans, maints croquis, maintes notes substancielles du P. Hélias l'attestent : le voyageur et l'observateur pratique en lui ne font qu'un.

Par la tournure de son esprit, notre compatriote se conciliait dès l'abord les Américains, grands amateurs de science utile et positive. Aussi les passagers du *Shoal Water* se faisaient-ils un plaisir de répondre aux questions du jésuite. C'est à qui lui nommerait ces villes naissantes qu'on dirait sorties de terre comme par enchantement tout le long de l'Ohio; à qui lui raconterait leur origine ou le renseignerait sur la topographie, la population, les progrès de l'agriculture et de l'industrie, ou encore sur la distance des villes, sur les voies de communication déjà établies ou projetées.

Le *Shoal Water* n'allait que jusqu'à *Louisville,* grande cité de l'état d'*Indiana.* Arrivé dans cette ville,

le P. Hélias changea de bateau et s'embarqua le 17 août (1835) sur la *Flora*, qui se rendait à Saint-Louis.

Le début du voyage ne fut pas heureux. Au sortir du port de Louisville, les vapeurs en partance pour l'Ouest quittent le fleuve et s'engagent dans un canal qu'il a fallu creuser pour éviter les *rapides* ou cascades de l'*Ohio*. La *Flora*, vaisseau de grande dimension, se vit arrêtée tout court à l'entrée de cet étroit passage et eut toute la peine du monde à le traverser. Mais ce n'était là qu'un accident désagréable sans suites fâcheuses.

Le soir du même jour, le bateau courut un véritable danger, à son arrivée en vue du confluent de la grande rivière *Wabash* et de l'*Ohio*. La *Flora* lancée à toute vapeur donna contre un banc de sable et y échoua. Il fallut immédiatement transporter à terre tous les passagers et décharger le bâtiment; puis commença une longue et pénible manœuvre dans le but de dégager le bateau. Les matelots, leur capitaine en tête, travaillaient jour et nuit. Enfin, après 24 heures d'efforts, on parvint à relancer le vapeur dans le lit profond du fleuve.

Toujours calme, même au milieu des dangers, parce qu'il se confiait en la Providence et portait devant Dieu un cœur droit et pur, le P. Hélias ne pouvait s'empêcher de considérer avec pitié tant d'hommes qui l'entouraient, uniquement épris de la fortune, s'exposant pour des biens périssables à tous les périls des lointains

voyages, et, dans ce seul but, multipliant leurs travaux en même temps que leurs soucis.

« Qu'est-ce que la vie, se demandait-il (1)? Véritablement est-elle autre chose qu'une courte et rapide traversée? Mais quel voyage que celui qui doit nous transporter non plus d'un point du globe à l'autre, mais de la terre au ciel, de l'exil dans la patrie, de la cité passagère dans la cité stable et permanente! Et pourtant avec quelle imprudence, avec quelle irréflexion on entreprend ce grand voyage!... Oh! si seulement ces spéculateurs en faisaient autant pour mériter le ciel que pour arriver à la fortune; s'ils y mettaient le même zèle et la même suite, ils deviendraient bientôt de grands saints! »

Cependant la *Flora* n'était pas au bout de ses malheurs. Le pilote, voulant éviter un banc de sable, eut l'imprudence de s'approcher trop près de la côte. Or, à quelques mètres du vapeur, un immense sycomore gisait au fond du fleuve. Les branches de cet arbre forment une espèce de scie : de là le nom de *sayer* que les Américains lui donnent. Malheur au vaisseau soudainement accroché par les bras perfides du fatal sycomore! Cet éperon d'un nouveau genre entr'ouvre le flanc du navire, le fait couler bas et le submerge en quelques instants avec sa cargaison et son équipage.

Tel allait être le sort de la *Flora*, lorsqu'un enfant

(1) Ce passage est extrait des mémoires du P. Hélias.

occupé à pêcher fit un mouvement pour retirer à lui son filet. Rien ne vint. Il examine, découvre l'obstacle, c'est-à-dire les branches du sycomore, et bien vite il crie au pilote d'arrêter.

Heureux avertissement d'un enfant! Il sauva le vaisseau.

C'est bien le cas de répéter avec le poète :

« Ludit in adversis divina Potentia rebus :
« Maximus in minimis cernitur esse Deus (1)! »

Après cette vive alerte, tout se passa bien, et le P. Hélias n'eut qu'à se féliciter de la fin de son voyage. A bord de la *Flora* comme à bord du *Shoal Water*, il se vit l'objet des plus délicates attentions de la part du capitaine. Remise lui fut faite par son ordre de la moitié du prix de voyage.

Le P. Hélias observe dans ses mémoires, avec une pointe de malice à l'adresse des Américains, que la politesse de l'excellent capitaine à son endroit allait jusqu'au point de le faire servir avant les dames. Politesse extraordinaire en effet (2)! La société américaine entoure la femme de privilége et d'égards inconnus dans le vieux monde. Partout et à toute heure, elle peut paraître seule en public. Seule elle voyage des bords

(1) Dieu sait en se jouant détourner le malheur,
Et dans un rien parfois éclate sa grandeur.

(2) Les détails qui suivent sont empruntés à la *Promenade autour du Monde*, du baron de Hubner. Voir tome premier, p. 99, 57, 109 et suivantes.

de l'Atlantique au golfe du Mexique ou aux Etats du Pacifique. Partout elle est l'objet d'une galanterie qu'on pourrait appeler chevaleresque, si elle était moins banale, et qui parfois tourne même au comique et au ridicule. A l'arrivée des voyageurs, dans les hôtels monstres des Etats-Unis, les femmes sont servies les premières et dirigée vers les beaux appartements des deux premiers étages. Sous leur protection, les maris ou frères ou tout autre compagnon du sexe masculin jouissent des mêmes priviléges, les hommes seuls sont impitoyablement relégués aux combles.

Le P. Hélias, choqué de la libre façon des femmes américaines et du sans gêne avec lequel elles se posent, les trouvaient peu dignes de tant de faveurs. Avait-il tout-à-fait tort? Un trait, que rapporte un célèbre voyageur (1), semble confirmer ce jugement. « Je suis assis dans un des tramway-cars qui parcourent les rues principales des grandes villes. Un léger coup d'éventail ou de parasol m'arrache à mes rêveries ou au sommeil, et voilà fièrement dressée devant moi une jeune femme qui me toise de pied en cap d'un regard hautain, impérieux, je crois même, courroucé. Je m'empresse de me lever, et elle prend ma place, sans daigner me remercier, ne fut-ce que par un sourire ou un regard. »

« Je suis pourtant obligé de faire le reste du voyage

(1) Le baron de Hubner.

dans une position assez incommode, et en m'accrochant péniblement à une courroie posée à cet effet le long du plafond de la voiture. Un jour, une jeune fille avait expulsé, d'une façon particulièrement cavalière, un vieillard infirme. Au moment où elle quittait la voiture, un des voyageurs la rappela : « Madame, lui dit-il, vous avez oublié quelque chose. » Elle revint précipitamment sur ses pas. « Vous avez oublié de remercier Monsieur. »

Après ce trait on serait peut-être tenté de ne voir que les défauts de la femme américaine et de la mésestimer. Elle n'est pas si blâmable qu'on pourrait le croire, elle porte l'empreinte de la situation qui lui est faite et de l'atmosphère qu'elle respire.

La femme mariée est, règle générale, on ne peut plus respectable. Si elle prend des allures d'émancipation, c'est qu'elles lui sont octroyées par la société. Quoiqu'elle jouisse de la plus grande liberté, quoiqu'elle vive souvent, bien plus que la femme européenne, isolée et dans le désœuvrement, sa conduite est irréprochable.

Un dernier incident, mais celui-ci tout-à-fait selon son cœur, marqua la fin du voyage du P. Hélias. La *Flora*, après avoir passé à *Charlestown* le confluent de l'Ohio et du Mississipi, avait doublé le cap *Girardeau* et commençait à remonter les eaux bourbeuses du Père des fleuves. En ce point de son parcours, de vertes îles, semées comme à plaisir sur l'immense nappe des flots,

reposent agréablement le regard du voyageur. On aborda à l'île *Powers* pour s'approvisionner de bois. Tandis que les matelots opèrent le chargement, le missionnaire de lier conversation avec les habitants. Il apprend, à sa grande surprise, qu'il se trouve parmi eux nombre d'enfants, nés de catholiques, et cependant non baptisés. Il n'y avait pas de prêtre dans l'île, et les parents, par une négligence impardonnable, n'avaient pas scngé à se constituer eux-mêmes les ministres du sacrement. Le P. Hélias bénit la Providence qui lui ménageait l'occasion de réparer cet oubli, et s'empressa de baptiser les enfants de *Powers*, ces heureuses prémices de son apostolat au Missouri.

Après cette halte, le vapeur reprit sa marche pour ne plus s'arrêter. Le 25 août 1835, il entrait heureusement dans le port de Saint-Louis.

CHAPITRE VII.

SÉJOUR DU P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM A SAINT-LOUIS.

1835-1838.

—

Au moment où le P. Hélias d'Huddeghem débarquait à Saint-Louis, un ecclésiastique se promenait dans le port. Il aperçoit notre missionnaire, court à lui et le serrant dans ses bras avec tendresse : Ferdinand, lui dit-il, reconnaissez-vous un ancien condisciple?

— Jean, c'est vous! Ah! oui, je vous reconnais! Quel bonheur de vous revoir ici, et dès mon arrivée!

Jean, ce compagnon d'études du P. Hélias, n'était autre que M. Lutz, alors secrétaire de Mgr Rosati (1), premier évêque de Saint-Louis. Il bénit l'heureux hasard qui l'avait fait assister au débarquement de son ami et le pressa d'accepter l'hospitalité à l'évêché.

Le P. Hélias représenta inutilement qu'il était attendu chez ses frères : M. Lutz prit le chemin de la demeure épiscopale, et le soir même le missionnaire

(1) De la société des Lazaristes, nommé évêque de Saint-Louis, le 12 juillet 1827.

était présenté à Mgr Rosati. Dès cette première entrevue, le zélé prélat s'attacha à ce nouvel auxiliaire, dont il allait faire bientôt son confident et son ami.

Le diocèse de Saint-Louis, le plus vaste des Etats-Unis à cette date, était aussi le plus dépourvu d'ouvriers évangéliques. Qu'on se représente la charge accablante d'un évêque et d'une poignée de prêtres, campés plutôt qu'établis sur un territoire de 100,000 lieues carrées comprenant avec le Missouri l'état d'Arkansas, une grande partie de celui d'Illinois, et s'étendant à travers les immenses possessions indiennes jusqu'à l'Océan Pacifique.

Une pareille situation appelle le missionnaire au travail, dès son arrivée sur le sol de l'Ouest. A peine débarqué, il se met à creuser son sillon dans le vaste champ ouvert à son zèle, et l'on peut dire que depuis cet instant jusqu'à la mort, il ne se repose plus.

Ainsi débuta le P. Hélias. Nous le voyons le dimanche 23 août, au lendemain de son arrivée, dire deux fois la messe, prêcher en allemand à la cathédrale, chanter les vêpres et s'employer jusqu'à la nuit à toutes les fonctions de son ministère.

Le matin du jour suivant, il put enfin se rendre à l'université de Saint-Louis, dirigée par la Compagnie de Jésus. Il avait à peine franchi le seuil de sa nouvelle demeure, qu'il voit venir à lui le P. Charles Van Quickenborne, comme lui enfant de la Flandre, et autrefois, à Roulers, le plus aimé de ses maîtres. Décidément le

P. Hélias était l'homme des heureuses rencontres. Bientôt il est entouré d'un cercle de frères, empressés à lui souhaiter la bienvenue : c'étaient, pour la plupart, des compatriotes, d'anciens amis, et le nouvel hôte de l'université de Saint-Louis, au milieu de ces visages connus, aurait facilement pu se croire en Belgique, dans quelqu'une des maisons de son ordre.

La journée se passa en entretiens fraternels. On parla des grands desseins réalisés au Missouri, en quelques années, par les jésuites belges; des projets plus grands encore que leur inspirait le zèle de la gloire de Dieu.

En présence des fondateurs mêmes de la mission, sous les yeux de leur vaillant chef, le P. Van Quickenborne, l'âme généreuse du P. Hélias éprouva plus vivement que jamais le besoin de se donner et de se dévouer. Le récit des labeurs et des souffrances endurés par ses compatriotes, la vue du bien déjà accompli, l'espérance de moissons plus riches encore dans un avenir prochain, tout à cette heure conspirait à passionner saintement son cœur d'apôtre.

Qu'était en effet le Missouri catholique à l'arrivée des Pères de la Compagnie? Qu'était-il aujourd'hui? Nous avons dit un mot de l'étendue du diocèse de Saint-Louis; en 1823, c'était bien autre chose (1) : la métropole com-

(1) On trouvera des renseignements exacts sur la situation religieuse du Missouri à cette époque, dans une lettre pastorale de Mgr Rosati, adressée aux fidèles de son diocèse, en 1839, à l'occasion du premier synode, tenu à Saint-Louis. Cette lettre a paru dans le *Journal historique et littéraire* de Kersten, année 1839, t. VI, p. 219 et suivantes.

merciale de l'Ouest n'avait pas encore d'évêque et ne formait qu'une annexe de l'immense diocèse de la Nouvelle-Orléans. Mgr Guillaume du Bourg (1) gémissait sous le poids de cet accablant fardeau; il ne faillit point à sa tâche.

La restauration des missions indiennes lui tenait surtout à cœur. En 1822, il se rendit à Washington pour solliciter du Président des Etats-Unis quelques secours pécuniaires, en faveur de cette œuvre civilisatrice. Par une circonstance providentielle, dans le même temps les agents de la république parmi les Indiens informèrent le gouvernement de l'insuccès total de la propagande officielle et protestante. « Nous voulons des *Robes Noires*, disaient les sauvages; nous n'avons que faire de ces ministres mariés. Qu'ils nous laissent en paix et se retirent enfin avec leurs femmes et leurs enfants! Nous les chasserons, s'ils s'obstinent à nous imposer leurs services. »

Le Président des Etats-Unis, sur ce rapport, accorda à Mgr du Bourg tout ce qu'il voulut; non-seulement il lui octroya de la meilleure grâce le subside demandé, mais, à sa grande surprise, il lui désigna les religieux de S. Ignace comme des hommes tout préparés au difficile et laborieux apostolat des Indiens.

L'évêque, au comble de la joie, alla immédiatement trouver le P. Charles Neale, supérieur des Jésuites au Maryland.

(1) Né à la Martinique; sacré à Rome évêque de la Louisiane en 1815.

Telle était à cette époque dans le nouveau monde la pauvreté de la Compagnie renaissante qu'à défaut de moyens de subsistance, elle se trouvait à la veille de dissoudre le noviciat de *Whitemarsh*, le premier qu'elle eût ouvert aux Etats-Unis. Le P. Neale, en présence de cette situation, n'hésita pas à céder à Mgr du Bourg le maître des novices avec tous ses sujets; le départ de la jeune colonie fut fixé aux premiers jours d'avril.

Mais où trouver les ressources nécessaires pour entreprendre le long et périlleux voyage du Missouri? Le P. Van Quickenborne, inspiré par le zèle, ne recule pas devant une innovation hardie et se met à mendier dans le pays; il parcourt le Maryland et la Pennsylvanie, et les protestants étonnés joignent l'obole de leur admiration aux aumônes des catholiques.

Dès que l'humble quêteur se vit en état de subvenir aux premiers frais du voyage, il se hâta d'en ordonner les préparatifs. Le 14 avril, il quitta *Whitemarsh*, à la tête des novices; le P. Timmermans (1), de Turnhout, lui avait été donné pour aide.

Ce fut un touchant spectacle de voir ces jeunes gens, le bâton de voyageur à la main, leur pauvre bagage sur les épaules, se diriger vers Baltimore, première étape de leur lointaine pérégrination (2). Ils étaient dix,

(1) Déjà prêtre, comme le P. Van Quickenborne, et comme lui familiarisé avec la langue anglaise.

(2) Un char vulgaire acquis avec l'argent de l'aumône suivait la caravane. Il servait d'habitation à trois familles nègres attachées à la Compagnie de Jésus, au Maryland, depuis le temps où Lord Baltimore avait pris posses-

tous belges, à part un frère coadjuteur, l'américain Stabran.

Arrêtons un moment nos regards sur cette caravane apostolique. Voici Pierre de Smet, le futur apôtre des sauvages, Jean Antoine Elet, premier provincial du Missouri et Joseph Verhaeghen dont l'éloquence a sauvé tant d'âmes et fait naître tant de grandes œuvres. A ces noms il faut joindre ceux des frères coadjuteurs Henri Reiselman et Pierre De Meyer, ceux des Pères Félix Verreydt, François de Maillet, Jean-Baptiste Smets et Josse Van Assche aujourd'hui le dernier survivant de cette troupe héroïque.

Bientôt nos voyageurs eurent dépassé la frontière du Maryland; ils traversent la Pennsylvanie dans la direction des monts Alleghanies, et recueillent d'abondantes aumônes à Conewago et aux environs là même où, quelques années plus tard, le P. Hélias exerça son ministère avec tant de fruit. Leur passage excite par tout l'attention. Les catholiques, en quête de pasteurs, s'efforcent de retenir parmi eux les enfants de S. Ignace. Les protestants, à la vue de ces jeunes gens robustes et de bonne mine, s'imaginent avoir affaire à d'honnêtes chercheurs de fortune. On manquait de bras. A différentes reprises, les colons firent

sion de cette contrée. Cet illustre catholique les avait données aux Jésuites, et aujourd'hui le P. Charles Neale venait d'en faire présent aux missionnaires du Missouri pour les aider dans l'exploitation des terres incultes de leur premier établissement.

les offres les plus avantageuses aux jésuites belges pour les décider à s'établir parmi eux. Les courageux novices continuaient leur route en souriant, toujours à pied et mendiant leur pain.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au bord de l'Ohio, à *Wheeling*. Là, ils abandonnent la voie de terre et entreprennent, à la garde de Dieu, la longue et périlleuse descente du fleuve. Leurs faibles ressources ne leur permettant pas de fréter un bateau, ils s'embarquent sur deux misérables bacs, reliés tant bien que mal l'un à l'autre et qu'on eût pris de loin pour deux cabanes rustiques, flottant sur les eaux. Point de pilote, point de gouvernail, pas même de cordages. L'Ohio avec les grands arbres cachés sous ses ondes, avec ses *rapides,* ses bancs de sable et ses mille détours n'était pas exploré comme il l'est aujourd'hui. Deux lignes d'épaisses forêts bordaient la rive sur une immense étendue. *Cincinnati* était encore au berceau; on connaissait à peine de nom *Louisville, Madison* et tant de florissantes cités, de bourgs populeux qui se sont élevés depuis sur tout le parcours de l'Ohio.

Cependant le P. Van Quickenborne, animé d'une confiance surnaturelle, prend hardiment en main le commandement de la frêle embarcation. Cent fois on se vit en face du péril, et cent fois on y échappa, grâce à un secours visible du ciel. Sans doute, les anges protecteurs de ces contrées guidaient cette barque fragile qui portait l'avenir du Missouri catholique ; sans doute,

ils étaient là, témoins invisibles et émus, à l'heure où chaque jour le Roi du ciel et de la terre y descendait sur un autel improvisé. C'était une sorte de couvent en marche que cette flotille d'un nouveau genre : les exercices du noviciat s'y observaient fidèlement, et, plus d'une fois, les échos étonnés de ces rives redirent les pieux cantiques des jeunes compagnons de Jésus.

Chaque jour, la caravane faisait halte et mettait pied à terre pour renouveler sa provision de vivres : recherche laborieuse et parfois vaine, au milieu de ces campagnes incultes, encore peu habitées. A plusieurs reprises, les religieux, manquant de linge et n'ayant plus pour se couvrir que de misérables haillons, se virent forcés de continuer leur voyage dans cet état, tant on avait de peine à se procurer les objets même de première nécessité.

A mesure qu'on se rapprochait du terme, les obstacles, loin de diminuer, ne faisaient que croître.

Les missionnaires, arrivés à *Swaneetown*, aux confins de l'Illinois, reprirent le bâton de voyageur jusqu'à Saint-Louis. Qu'on se figure un pays à peu près désert, une suite interminable de prairies inondées, de marais fangeux sur un parcours de plus de soixante lieues, et l'on aura une idée de ce qu'eurent à souffrir ces jeunes gens dans la dernière partie de leur itinéraire. On avançait, à grand'peine, à travers ces plaines transformées en lacs; maintes fois on s'égarait; il fallait faire de longs circuits, tantôt pour retrouver la

route, tantôt pour éviter la rencontre des bêtes féroces. Ajoutez que la troupe apostolique était exposée à toutes les intempéries dans ce climat singulièrement variable. Avait-on la bonne fortune, à la fin d'une journée de marche, de rencontrer quelqu'une des rares auberges du pays, des nuées d'insectes aux piqûres cruelles venaient troubler le sommeil des voyageurs et faire un supplice d'un repos si chèrement acheté.

Enfin, on arriva en vue du Mississipi.

Quand, le 31 mai, veille de la Fête-Dieu, les nouveaux apôtres de la contrée aperçurent Saint-Louis de l'autre côté du fleuve, ils avaient fait plus de 400 milles à pied, dont environ 200 à travers des pays inondés, où ils eurent souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Le lendemain, quoique harassés de fatigue, ils assistèrent en surplis à la procession du Saint-Sacrement. A ce spectacle, les catholiques de Saint-Louis ne purent retenir leurs larmes, et la Compagnie de Jésus, dès ce jour, se concilia leur affection.

Assurés de la sympathie des habitants et de la généreuse protection de Mgr du Bourg, les jésuites belges se mirent aussitôt à l'œuvre.

En 1823, ils ouvrent à *Florissant* (1) une école indienne, sorte de noviciat où se forment les futurs apôtres des sauvages; en 1829, ils jettent les bases du collége de Saint-Louis. Trois ans plus tard, cet établis-

(1) Dans le comté de Saint-Louis.

sement recevait du gouvernement central le titre et les priviléges d'Université. Chaque année voit naître des fondations nouvelles : c'est *Saint-Charles* dont les missionnaires évangélisent, à la sueur de leur front, les catholiques dispersés sur les deux rives du Missouri; c'est *Dardenne* où nous retrouverons bientôt le P. Hélias; c'est le *Portage des Sioux* qui garde dans son cimetière, comme un dépôt sacré, la dépouille mortelle de l'illustre Père Van Quickenborne (1).

Devant le champ immense ouvert à son zèle, à la vue de ces vaillants ouvriers évangéliques de 1823, le P. Hélias n'eut plus qu'un désir : prendre les ordres de l'obéissance et partager les travaux de ses frères. Le jour même de son arrivée à l'université de Saint-Louis, il partit pour Florissant, résidence du supérieur de la mission. Le P. Théodore de Theux, frère du célèbre ministre belge, remplissait cette charge depuis quatre ans : il avait succédé au P. Van Quickenborne.

Pour un belge et pour un jésuite, une première visite à Florissant est une sorte de pieux pélérinage. L'église de Saint-Ferdinand lui rappelle le chanoine De la Croix, de Gand, qui la fit bâtir à ses frais, ainsi que le couvent voisin des Dames du Sacré-Cœur. Au départ de ce saint prêtre, l'ami du P. Hélias, les catholiques de la contrée se virent presque entièrement abandon-

(1) Mort au Portage des Sioux, en 1837.

nés (1). C'en était fait de ce malheureux troupeau, sans une généreuse inspiration de Mgr du Bourg. Il établit les jésuites belges, à leur arrivée en 1823, dans un vaste domaine qu'il possédait à Florissant. Il leur abandonnait 240 arpents de terre en partie cultivés, avec tous les instruments nécessaires pour un complet défrichement, ne mettant à ce présent inattendu qu'une condition : les pères auraient charge d'âmes sur les bords du Missouri et de ses tributaires.

Les commencements furent laborieux et dignes des plus beaux temps de l'Eglise. Quand les jeunes religieux arrivèrent à Florissant, ils n'y trouvèrent qu'une habitation en bois brut très-insuffisante, à peine pourvue du mobilier indispensable. La même cellule abritait plusieurs novices; à défaut de matelas, ils dormaient sur des peaux; un grossier pain de maïs et du lard, c'était toute leur nourriture. Cependant les généreux colons, loin de se laisser rebuter par les privations, se livraient aux plus rudes travaux. Après avoir agrandi de leurs mains leur demeure trop étroite, ils construisent un moulin, des étables, une grange; bientôt ces champs incultes prennent l'aspect de nos riantes campagnes de Belgique, la forêt se déboise, une transformation complète s'opère. Dans cette partie de l'Amérique, le climat est rigoureux en hiver. Les religieux n'étaient habitués ni à un pareil froid, ni à d'aussi pénibles travaux; mais au terme de ce labo-

(1) Créoles pour la plupart, descendants des premiers colons français.

rieux apprentissage, ils entrevoyaient la civilisation catholique du Missouri; leur persévérance triompha (1).

Le souvenir encore récent de cette installation pleine de sacrifices édifia et plus d'une fois encouragea le P. Hélias, pendant les quelques jours qu'il passa à Florissant. Il y fit sa retraite annuelle, et, rempli d'un zèle nouveau, il reprit le 6 septembre le chemin de Saint-Louis où l'obéissance venait de lui assigner d'importantes fonctions.

Professeur de théologie morale et de langue italienne, supérieur en second de l'université de Saint-Louis par sa charge de *ministre* (2), appelé en outre à prendre la direction des catholiques allemands, le P. Hélias, désormais, ne disposa que de bien rares loisirs, ou plutôt il ne sut plus ce que c'était que le repos; car, s'il avait un jour à lui, il montait à cheval et s'en allait évangéliser les allemands des environs; une heure libre était utilisée par une visite à quelque malade; le dimanche, le professeur devenait prédicateur, et les jours de grandes solennités, les fidèles de la cathédrale le retrouvaient invariablement à côté de Mgr Rosati, qu'il assistait à l'autel.

Le croirait-on? tant de travaux ne satisfaisaient pas encore le P. Hélias. Il rêvait toujours les missions indiennes. En quittant la Pennsylvanie, il s'était per-

(1) De 1823 à 1827, on vit à Florissant les travaux manuels et l'éducation des jeunes indiens marcher de front avec les études philosophiques et théologiques préparatoires au sacerdoce.

(2) Intendant de la maison et gardien de la discipline religieuse.

suadé qu'il allait voir enfin *ses chers sauvages*, comme il les appelait. Saint-Louis n'était à ses yeux qu'une station intermédiaire, et à mesure qu'il s'éloignait des rivages de l'Atlantique, il pensait bien se diriger vers ces antiques forêts de l'Ouest, où les débris des nations indiennes gémissaient dans l'attente de la parole de vie.

La Providence avait d'autres vues sur lui. Elles se manifestèrent au moment le plus favorable, en apparence, à la réalisation de ses désirs : un champ immense, mais qui n'était pas celui qu'il avait cru le sien, s'ouvrit alors devant lui.

C'était en 1836. Après un voyage de trois mois, un chef sauvage, Iroquois d'origine, venait d'arriver à Saint-Louis pour demander des missionnaires au nom de sept nations indiennes, dont il était l'envoyé. Il avait quitté les bords lointains de l'Océan Pacifique, traversé les Montagnes Rocheuses, vécu de privations, bravé tous les périls, dans l'espoir d'obtenir quelques-unes de ces *Robes noires*, toujours chères au cœur de l'Indien, après tant d'années d'absence (1).

Ignace Patrui — c'était le nom de cet envoyé — avait connu nos anciens pères au Canada, où il avait passé son enfance ; il avait été instruit, baptisé et marié par eux : puis avait éclaté ce coup de foudre qui enleva les jésuites aux tribus sauvages.

(1) C'est la seconde députation que les Indiens envoyaient à Saint-Louis, depuis l'arrivée des jésuites. Le chef de la première ambassade se nommait Martin : Ignace Patrui était son neveu.

Ignace avait des enfants, deux fils et une fille; il avait hâte de les faire baptiser et de leur transmettre sa foi. Aussi n'était-il pas venu seul à Saint-Louis : sa jeune famille l'avait accompagné.

On confia au P. Hélias l'instruction religieuse des deux fils. Le chef indien parut devant le missionnaire avec un maintien grave et modeste, et lui adressa ces touchantes paroles :

« Je vous amène mes fils, je vous demande pour eux la grâce du baptême; et je viens vous supplier, au nom de sept nations amies qui habitent au-delà des Montagnes Rocheuses, d'avoir pitié de nos âmes et de nous envoyer des prêtres.

» La bonté du climat, l'aspect des lieux, la fertilité du sol, tout contribuera à rendre cette mission agréable et facile. Plusieurs d'entre nous savent lire dans leur langue; quelques uns entendent le français. Nous conservons des manuscrits renfermant avec un abrégé des vérités de la foi, des cantiques et des hymnes que nous avons coutume de chanter le dimanche, à l'heure de l'office divin.

» Si ma demande ne pouvait être accueillie, je ne croirais pas avoir accompli ma tâche : j'entreprendrais de nouveaux voyages. Je suis décidé à aller jusqu'au Canada pour obtenir un missionnaire. »

On s'imagine facilement l'effet que dut produire ce discours sur le P. Hélias. La piété de ses élèves, enfants d'une figure agréable, d'une politesse naturelle,

mélange de retenue et de gravité précoce, acheva de le gagner. La vue seule d'un crucifix attendrissait ces jeunes Indiens, dont l'aîné n'avait que 14 ans. « Voici, disaient-ils, le Fils du grand Maître de la vie, voici ce Dieu qui est descendu du ciel en terre, qui a bien voulu mourir pour nous, après avoir souffert et versé tout son sang sur une croix, afin de nous rendre heureux. »

Le respect des fils d'Ignace pour le prêtre était extraordinaire. Ils ne manquaient jamais de se lever, chaque fois que le P. Hélias entrait ou sortait. Leur père, qui parlait couramment le français, leur servait d'interprète, aux heures d'instruction religieuse. Ils récitaient dans leur langue les prières les plus usuelles.

A ces accents d'un idiome inconnu, le P. Hélias croyait entendre la prière même et l'appel de cette malheureuse nation indienne, si avide de foi et si délaissée, depuis la mort des anciens jésuites (1). Il lui eût été doux de reprendre la tâche de ses devanciers. Avec quel bonheur, il aurait accompagné Ignace à son retour! Mais toutes ses démarches dans ce but auprès des supé-

(1) On sait les merveilles qu'avaient déjà opérées ces pionniers chrétiens de la civilisation, à l'époque de la suppression de leur ordre. Des côtes méridionales de la Californie jusqu'à l'embouchure du fleuve *Columbia*, ils étaient parvenus à établir des réductions florissantes. Ils comptaient étendre leurs conquêtes jusqu'aux possessions russes, quand le décret de Clément XIV vint les arrêter.

L'impiété elle-même en a fait l'aveu : les jésuites seuls, à cette époque, avaient osé s'aventurer aussi loin dans ces régions encore inconnues de l'Ouest; seuls ils avaient tenté d'adoucir les mœurs de ses barbares habitants et ils y avaient réussi.

rieurs de Saint-Louis échouèrent : la pénurie de sujets et les immenses besoins de l'Amérique nouvelle leur faisaient un devoir de ce pénible refus.

Le P. Hélias eut la consolation de baptiser les fils de l'envoyé des sept nations ; il combla de présents le père et sa jeune famille ; il s'offrit de nouveau généreusement au Seigneur pour l'œuvre des missions indiennes : c'est tout ce qu'il put faire. Comme le législateur des Hébreux, il entrevit de loin la terre promise ; ses instances à Rome et en Amérique hâtèrent l'arrivée de ses frères chez les sauvages : lui-même n'eut jamais le bonheur d'exercer cet apostolat des Indiens qui avait été le rêve de sa jeunesse.

Une pensée de zèle adoucit cette épreuve au P. Hélias. Ecoutons-le parler lui-même dans une lettre qu'il adresse à sa vénérable mère :

« Il y a actuellement aux Etats-Unis 187,000 Allemands, pour la plupart émigrés de date récente. Cependant le mouvement ne s'arrête pas et l'Allemagne se dispose à verser sur le sol du nouveau monde des recrues plus nombreuses encore que par le passé. Hélas ! A leur arrivée parmi nous, ce peuple d'émigrants cherchera en vain des pasteurs, il n'en trouvera pas : car qu'est-ce qu'une poignée de missionnaires pour cette multitude? Je me demande avec angoisse ce que vont devenir les enfants de ces pauvres catholiques. Cette pensée me déchire le cœur et fait contrepoids — vous l'avouerai-je? — au désir si vif que j'ai toujours eu d'évangéliser les

sauvages. Il m'en coûterait d'abandonner les Allemands, lorsque je vois les ministres de la religion réformée mettre tout en œuvre pour les séduire et les attirer à eux. »

Cette lettre porte la date du 17 décembre 1836. Le P. Hélias avait été chargé par ses supérieurs, à la fin de cette année, de commencer une nouvelle maison aux environs de Saint-Louis dans une vaste plantation qui appartenait à l'université. Trois mois lui suffirent pour assurer le succès de cette fondation, digne couronnement d'une année extraordinairement laborieuse. Il revint à Saint-Louis reprendre ses différentes fonctions, et quoique surchargé d'occupations, il sut encore trouver le temps de diriger dans les voies de la piété la jeunesse studieuse, confiée aux soins de ses frères.

L'université de Saint-Louis florissait chaque jour davantage sous la bienfaisante influence de la religion. De cette enceinte savante sortaient des générations chrétiennes, prémunies contre les dangers d'une indépendance excessive, mais passionnées toujours pour la liberté, attachées de cœur à la foi, mais non moins dévouées aux intérêts de la grande patrie américaine.

Fidèles à leur programme d'éducation nationale et catholique, les jésuites associaient volontiers leurs élèves et s'associaient eux-mêmes à toutes les démonstrations patriotiques de la cité.

Le P. Hélias, dans sa correspondance, se plaît à dépeindre ce cortége de professeurs et d'élèves qui se rendent à l'hôtel-de-ville, le 4 juillet, jour anniversaire de

l'indépendance américaine. Un étudiant donne lecture du célèbre acte d'union ; un étudiant encore, prenant la parole au nom de ses concitoyens, évoque quelqu'un des grands souvenirs, chers à la nation ; puis, les rangs se reforment, on se rend à la cathédrale, les maîtres montent à l'autel, les élèves se placent dans le chœur, et, toutes les voix se confondant alors, on entonne un solennel *Te Deum* d'actions de grâces.

Ici, les mœurs et l'esprit du peuple maintiennent la concorde entre l'Etat et l'Eglise, mieux que ne le ferait ailleurs la sanction des lois. Le premier orateur de la république à cette époque, le sénateur Daniel Webster ne connaît pas les mesquines défiances de nos hommes politiques d'Europe : il rend visite aux jésuites de Saint-Louis, applaudit à leur enseignement, et, dans un discours public, leur promet l'appui et le concours du gouvernement. Un autre sénateur, Benton, pour reconnaître les services rendus au Missouri par la Compagnie de Jésus et l'aider dans sa mission civilisatrice, propose de céder aux jésuites tout un ensemble de terrains, équivalent à une circonscription communale, un *township*, comme disent les Américains. On délibère sur cette motion, et le projet est adopté.

Le P. Hélias, dont la jeunesse s'était écoulée entre le despotisme de Napoléon et le régime tracassier de Guillaume, savait apprécier les bienfaits de la Constitution américaine. Il eut souvent l'occasion de constater

combien l'action de l'Eglise était libre et respectée, dans les fréquents voyages qu'il fit en compagnie de Mgr Rosati. Jamais l'évêque n'avait à lutter contre cette opposition intolérante de l'autorité civile; jamais il ne se vit arrêter dans son ministère par ce système d'entraves légales qui a trop souvent déshonoré nos vieilles monarchies.

A cette époque d'organisation, ces courses épiscopales ont un cachet de simplicité primitive et charmante, dont les lettres du P. Hélias nous ont conservé plus d'un trait.

Un jour, Mgr Rosati l'invite à une excursion à Dardenne. L'évêque missionnaire et son compagnon montent à cheval; un orage éclate : pas d'abri où l'on puisse se réfugier; nos voyageurs, encore tout trempés de pluie, arrivent à l'église de Dardenne qu'ils s'attendaient à trouver vide. Mais point du tout : les excellents catholiques allemands de l'endroit avaient bravé le mauvais temps; l'église était comble.

L'évêque prend place sur un trône improvisé, et le P. Hélias monte à l'autel. La messe commence, une messe chantée, à laquelle les virtuoses de Dardenne s'étaient préparés depuis longtemps. Voici qu'à la vue de leur premier pasteur les musiciens se troublent,... ils n'osent répondre au prêtre, et le P. Hélias était menacé de chanter dans le désert jusqu'à la fin de la messe, si Mgr Rosati, qui avait une belle voix et beaucoup de bonté, ne se fût empressé de tirer ces braves

gens d'embarras. De son trône, il remplit à lui seul, pendant toute la durée de la cérémonie, l'office du chœur interdit.

Les fréquents rapports du prélat avec le P. Hélias ne firent qu'accroître sa confiance à l'égard du zélé missionnaire. En 1837, il le nomma confesseur extraordinaire de plusieurs couvents de religieuses, établis dans le Missouri et l'Illinois. Quatre fois par an, l'infatigable jésuite s'absentait de Saint-Louis pour s'acquitter de cette charge : quatre voyages à ajouter à tantd'autres courses apostoliques.

Quand il était de retour à son poste, on le voyait toujours assidu à visiter les malades : aussi s'adressait-on de préférence à lui pour ce ministère. La bénédiction du Seigneur l'accompagnait au chevet des moribonds et récompensait son zèle par des conversions étonnantes. Un jour, pour ne citer qu'un exemple, il eut la consolation de ramener à Dieu et de préparer à la mort des justes un vieil irlandais qui, parvenu à l'âge de 86 ans, n'avait encore jamais communié.

Mais c'est surtout dans le ministère des Allemands que le P. Hélias, se signala. En 1837, la dernière année de son séjour à Saint-Louis, la grande église allemande de Saint-Joseph (1), le plus beau monument religieux du diocèse, n'existait pas encore. Le P. Hélias réunissait ses paroissiens dans un humble temple, situé

(1) Due à l'initiative du Père Weber.

en face de l'université, et qui n'a d'autre titre à l'attention que son ancienneté relative : c'est la seconde église érigée au vrai Dieu dans la métropole commerciale du Missouri.

« Les dimanches et les jours de fête, vers midi, écrivait le P. Hélias à sa famille, j'occupe le premier notre petite église avec mes Allemands. L'assistance est compacte, on ne voit que des têtes. Des protestants se mêlent aux catholiques. Je ne manque jamais d'introduire dans mon sermon quelque point de controverse. mais ne croyez pas que nos protestants s'en offensent. Il n'est pas rare qu'ils viennent me trouver, à l'issue de l'office; ils s'entretiennent avec moi et m'exposent leurs doutes sur le ton de la politesse la plus exquise. »

Nous terminerons ce chapitre par cette citation, qui nous révèle le P. Hélias tout entier.

L'apôtre des protestants, l'apôtre surtout de l'émigration allemande, voilà bien ce qu'il fut aux Etats-Unis pendant quarante ans. Mais jusqu'ici, si je puis m'exprimer de la sorte, il n'a fait que s'essayer à ce double apostolat. Le jour est venu où ses supérieurs, préoccupés d'organiser le catholicisme dans le Missouri central, jettent les yeux sur lui pour cette grande tâche : le missionnaire va devenir fondateur et donner toute sa mesure.

CHAPITRE VIII.

FONDATION DE LA NOUVELLE-WESTPHALIE.

1838-1839.

Il y avait au centre du Missouri, non loin de *Jefferson*, quelques congrégations catholiques peu importantes, composées d'un petit nombre de familles créoles, descendant de ces colons français qui suivirent les Jésuites en Amérique, sous le règne de Louis XIV.

De nouveaux émigrants, français, allemands, irlandais, en nombre restreint toutefois, vinrent successivement se joindre à ce faible noyau de catholiques. Ils avaient défriché ici une côte, là une plaine, choisissant de préférence les terres les plus riches. La très grande partie du pays restait inculte.

Ces anciennes stations, qui n'avaient plus d'églises ni d'école, étaient visitées chaque année par des missionnaires de la Compagnie de Jésus. On conçoit combien la dispersion de leur ouailles devait leur rendre cette tâche pénible : à chaque nouvelle habitation, le travail du prêtre recommençait. Grandes étaient les

fatigues, et les résultats, hélas! à peu près nuls, par une suite nécessaire de la rareté des secours religieux.

Au commencement de l'année 1838, le nombre des émigrants de l'ancien et du nouveau monde augmentant de jour en jour, le P. Verhaeghen (1), alors supérieur des Jésuites du Missouri, pensa que le moment était venu de fonder une résidence centrale et d'y envoyer un missionnaire à poste fixe. Faute de pasteur, il était à craindre que la majorité des habitants, les jeunes gens surtout, ne devinssent la victime de la propagande protestante, ou n'allassent grossir les rangs déjà trop nombreux des indifférents.

Le P. Verhaeghen jeta les yeux sur le P. Hélias, son compatriote, et l'autorisa à créer un premier établissement, qui permît de desservir avec plus de régularité les dix-huit stations catholiques existantes. Elles se trouvaient disséminées le long du Missouri, de l'Osage, de la rivière Gasconade, sur une étendue de près de 50 lieues.

A la fin d'avril de l'année 1838, le P. Hélias s'embarqua sur le Missouri pour se rendre à son poste. Il était accompagné de l'illustre P. De Smet, qui se rendait chez les sauvages. C'était le premier missionnaire que la Compagnie de Jésus rétablie par Pie VII, envoyait aux tribus indiennes des Montagnes Rocheuses. Ainsi la Providence avait voulu réunir sur le même

(1) Le P. Verhaeghen était le cousin germain de feu l'avocat Verhaeghen, ancien président de la Chambre des représentants.

vaisseau ces deux nobles enfants de la Belgique, au moment où elle leur traçait à chacun sa voie.

L'apôtre des Indiens et l'apôtre du Missouri se plurent à échanger leurs plans et à se communiquer leurs espérances, dans leurs longues causeries sur le pont du bateau.

Cependant le vapeur qui transportait les missionnaires éprouva par deux fois des avaries considérables; il en résulta des retards fâcheux. Impatient de se trouver au milieu de son troupeau, le P. Hélias, au second accident, n'y tint plus : il quitte le bateau; il avait un cheval, il le monte et se rend à grandes journées à sa destination. Il avait abandonné son pauvre bagage à la garde du capitaine, n'emportant avec lui que son humble chapelle de missionnaire.

C'était la première fois qu'il parcourait les plaines de l'Ouest; il croyait voir un monde nouveau. Quel contraste avec les Etats relativement anciens de l'Est! Au lieu des cités populeuses, du mouvement et de l'activité d'une région industrielle que le travail a transformée, de rares cottages, des routes mal tracées, de vastes prairies où paissent çà et là le bison à la laine épaisse et le petit bœuf musqué. D'immenses forêts se succédant les unes aux autres rappellent à chaque instant la date récente de la civilisation. Un ciel d'un bleu métallique, un sol vierge à la végétation luxuriante, un pays couvert de chênes et des plus beaux arbres, arrosé par de larges cours d'eau, incessament

coupé de *bluffs* (1) et de montagnes à l'aspect pittoresque, tel est le spectacle nouveau et grandiose qui se déroule aux yeux du voyageur sur les deux rives du Missouri.

Le climat de ces régions est variable, mais tempéré. Le sol partout fertile l'est extraordinairement dans les terrains bas. Là, les champs n'ont jamais besoin d'engrais ni de repos. Une vraie liberté, une heureuse indépendance prêtent un nouvel attrait à cette contrée ; et nous dirons avec le P. Hélias : « c'est véritablement ici le jardin de l'Ouest et le paradis de l'émigrant. »

Cependant, il faut bien l'avouer, il y a toujours dans les plus florissantes agglomérations de l'Ouest quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'au plaisir, et qui détourne l'attention des beautés de la nature pour la reporter sur l'industrieuse activité des colons. Les matériaux accumulés aux abords des villages en voie de formation, le désordre d'un premier établissement, de grands abattis d'arbres qu'on aperçoit à la lisière de la forêt voisine, les habitations construites en bois brut, percées d'étroites fenêtres, et semblables en hiver à des îlots solitaires, au milieu de ces immenses plaines couvertes de neige, tout cet ensemble, à première vue, cause une impression pénible au voyageur.

Cet effet ne se prolonge pas, et là, où l'on n'est plus distrait par les dehors peu attrayants d'une civilisation

(1) Mamelons isolés.

qui commence, on ne se lasse pas d'admirer le paysage toujours agréable et poétique.

Le P. Hélias parcourut à cheval en quelques jours une étendue de 140 milles. Le 11 mai, il s'arrêta à la *Côte-sans-dessein*, village français, situé au confluent de l'Osage et du Missouri : c'était une des dix-huit stations dont il était chargé. La Compagnie de Jésus, répandue dans le monde entier, célébrait ce jour-là la fête de S. François de Hieronymo, canonisé cette année même. Il fut doux au P. Hélias d'entrer dans la carrière sous les auspices du glorieux apôtre du royaume de Naples. Il célébra le saint sacrifice en son honneur dans une modeste chambre transformée en chapelle.

Les habitants de cette localité le reçurent avec cette politesse prévenante qui distingue leur race, aussi bien en Amérique que sur le sol natal. Ils étaient pour la plupart d'origine canadienne; quelques métis se trouvaient parmi eux.

Le nouvel apôtre du Missouri ne fit que passer à la *Côte-sans-dessein*; il avait hâte de se rendre dans le comté d'*Osage*, à l'endroit où il comptait établir une résidence centrale. Ce lieu n'était alors qu'un pauvre hameau, récemment fondé par des émigrants de l'Allemagne; mais l'active industrie du P. Hélias allait, en quelques années, transformer cette humble colonie en une ville charmante.

Admirablement situé au centre des communautés ca-

tholiques confiées à notre missionnaire, le nouveau village était bâti dans un endroit élevé et très sain, arrosé par la rivière *Mary*. Le P. Hélias pouvait se promettre des communications faciles avec tous les points de son immense paroisse, grâce à la proximité de l'Osage, distant seulement de trois milles, et qui va rejoindre six milles plus bas le grand fleuve du Missouri, chaque jour sillonné de nombreux bateaux à vapeur. La capitale de l'Etat, Jefferson-City, siége de l'Assemblée législative et de la cour suprême de justice, n'était éloignée que d'environ quatorze milles.

A ces avantages, l'emplacement choisi par le missionnaire joignait l'attrait d'un beau site. Il paraît que cet endroit fertile autant qu'agréable, riche en sources, en carrières, en minéraux, avait attiré l'attention des sauvages, longtemps avant l'arrivée des Européens. Aux bords de la rivière Mary, on aperçoit des collines artificielles, sorte d'ouvrage de défense, destiné sans doute à assurer une plus grande sécurité aux anciens habitants. De là, comme d'un observatoire tranquille, l'Indien, au regard d'aigle, avec sa merveilleuse intelligence des moindres signes, découvrait à d'étonnantes distances les dangers qui pouvaient le menacer.

On trouve au même endroit quantité d'objets curieux, abandonnés par les naturels du pays. Une fois installé, le P. Hélias ne manqua pas de collectionner ces raretés ; il en fit don plus tard à l'Université de Saint-Louis.

La ville moderne, qui s'élève sur cet antique empla-

cement d'un camp indien, avait eu d'humbles origines, comme tant d'autres colonies florissantes.

On sait que la grande masse des colons allemands se porte vers l'Ouest et s'en partage le sol fertile. L'histoire de leur établissement est bien simple. Le premier soin de l'émigrant, à son arrivée, est de se procurer une de ces petites maisons en bois qu'on emménage avec la plus grande facilité. Il achète, à bas prix, un nombre plus ou moins considérable d'arpents de terre, de préférence à proximité de l'habitation d'un compatriote. Souvent une partie du sol a déjà été défrichée par quelqu'un de ces hardis Yankees, toujours avides de nouvelles explorations et n'attendant que l'arrivée des enfants de la Germanie pour s'établir plus avant dans le pays. La colonie augmente rapidement : des parents, des connaissances, des compatriotes viennent se joindre aux premiers fondateurs et s'emparent des terres restées vacantes. Bientôt le nouvel établissement s'étend sur une longueur de plusieurs milles.

L'humble bourgade où se rendait le P. Hélias n'en était pas encore là, mais elle avait commencé de la même manière.

Quelques familles westphaliennes s'y trouvaient établies : de là le nom de *Nouvelle-Westphalie*, donné par le Père à la cité qui fut son œuvre. Les habitants étaient pauvres : les frais de voyage et d'installation avaient épuisé leurs modiques ressources. Il est vrai que chaque famille possédait environ quarante arpents, mais

ce capital, que le travail devait faire fructifier dans un avenir prochain, était loin de pourvoir à tous les besoins du moment.

Convaincu que la dispersion des catholiques était la ruine de notre sainte religion dans l'Ouest, le zélé missionnaire se préoccupa aussitôt du moyen de les réunir. Il adopta un plan simple et fécond et l'appliqua pour la première fois à la Nouvelle-Westphalie avec un admirable succès.

Au risque de paraître téméraire, il se procurait un terrain dans les lieux où une congrégation catholique commençait à se former et ne s'accordait aucun relâche avant d'être parvenu à y élever une église et une école. Un double appât attirait dès lors l'émigrant : en s'établissant dans quelqu'une de ces congrégations, il procurait à peu de frais à ses enfants l'inappréciable avantage d'une éducation selon son cœur; il s'assurait à lui-même des secours religieux dont il risquait ailleurs d'être souvent privé.

Le P. Hélias, voulant faire œuvre stable, choisissait de préférence pour l'emplacement de ses constructions des terrains fertiles, capables de pourvoir abondamment à la subsistance des habitants. Il s'efforçait, autant que possible, de réunir au même endroit les individus de même nationalité; cette sage précaution prévenait de funestes discordes et ne contribuait pas peu à la prospérité de la colonie naissante. Les ouvriers évangéliques étaient rares dans le Missouri. Afin de procu-

rer à ses ouailles dispersées une dispensation plus fréquente des mystères divins, le P. Hélias veilla à ce que les divers établissements catholiques, dûs à son initiative, ne fussent pas trop éloignés les uns des autres : la distance qui les sépare varie de 7 à 9 milles.

A la *Nouvelle-Westphalie*, comme plus tard à *Taos*, au comté de *Cole*, notre missionnaire eut l'heureuse idée d'acheter, à proximité de l'église, un terrain considérable, qu'il fit diviser en lots d'égale grandeur.

Voici son but : il voulait attirer dans ses congrégations des artisans catholiques de différents métiers, comme un élément précieux de stabilité et d'aisance. A cet effet, il offrait de leur céder ses terres aux conditions les plus avantageuses, n'exigeant d'eux qu'une rente minime à payer à l'église de l'endroit, à partir de la cinquième année de leur établissement.

Le missionnaire n'accordait pas les mêmes facilités aux agriculteurs : c'eût été infailliblement s'exposer à manquer le but de l'entreprise. D'ailleurs, pourquoi l'eût-il fait? Les laboureurs catholiques, heureux de se grouper autour d'une population d'artisans, dont le concours aidait à leur fortune, s'empressaient de venir occuper les terrains disponibles aux alentours du village proprement dit.

Le P. Hélias en arrivant à la Nouvelle-Westphalie, ne demandait qu'un toit où il put reposer la tête; cet humble asile, il ne le trouva point : dès lors, il devenait impossible de songer à une installation immédiate.

Le Père résolut en conséquence de différer son établissement de quelques semaines; et ayant mis ordre aux affaires les plus pressantes, il quitta Westphalie avec le dessein de faire une première et rapide reconnaissance de ses nombreuses congrégations.

Cette course apostolique produisit de grands fruits.

Doué d'une vigueur physique extraordinaire qui l'avait fait baptiser un jour du nom plaisant de sapeur de la Compagnie par le P. général Roothaan, son admirateur et son ami, — l'infatigable P. Hélias n'avait pas plus tôt fini de visiter une station qu'il passait dans une autre, parcourant chaque jour des distances considérables et ne disant jamais deux fois la messe au même endroit. Il annonçait la parole de Dieu, tantôt en allemand, tantôt en français, selon les localités. A Jefferson-City, centre anglo-américain, il prêchait en anglais.

En bien des endroits, notre prédicateur polyglotte eut à commencer l'instruction religieuse de ses auditeurs. Il se trouva des personnes de vingt et même de trente ans, dont il se vit forcé de retarder la première communion, tant leur ignorance était profonde.

Le moment n'était pas venu de les instruire à fond : il fallait courir au plus pressé, baptiser les enfants, réconcilier les pécheurs avec Dieu, administrer les derniers sacrements aux moribonds et par quelques paroles parties du cœur, disposer cette population d'émigrants à une prochaine rénovation religieuse.

Dans cette première excursion le P. Hélias eut plus d'une fois l'occasion d'admirer la miséricordieuse providence du Seigneur sur les âmes qu'il s'est choisies.

Un jour — notre missionnaire venait justement d'arriver à un point extrême du district, — il apprend qu'une pauvre vieille femme est à la mort. Il court à son logis et la trouve sur son lit, occupée à dire péniblement son chapelet.

Depuis plus d'un demi-siècle que cette femme avait quitté l'Irlande, sa patrie, elle n'avait jamais vu de prêtre. Le Père entendit sa confession, lui administra les derniers sacrements, et aussitôt après il reçut son dernier soupir. Il semblait qu'elle eût attendu l'arrivée du P. Hélias pour quitter ce monde.

Celui-ci, satisfait des résultats de son voyage, reprit le chemin de la *Nouvelle-Westphalie.*

Quelle ne fut pas sa joie au retour, en apercevant au centre du village un édiffce presque entièrement achevé, qui n'était autre que l'église et l'habitation du missionnaire. Cette première résidence, construite en bois, n'avait pas une apparence bien brillante; l'intérieur en était pauvre, pour ne pas dire misérable : une simple cloison séparait l'église du modeste gîte du Père; il était tout simplement logé dans la sacristie. Mais enfin Jésus-Christ et son ministre avaient une demeure dans ces lieux nouvellement conquis au catholicisme. C'était un heureux présage, et le P. Hélias bénissait la Providence.

Toutefois, sa confiance en Dieu, pour être parfaite, ne se dissimula pas les lacunes et les incommodités de ce séjour. Aucuns préparatifs d'installation n'avaient été faits. N'importe, le vaillant religieux n'hésita pas à s'établir le soir même dans son nouvel asile. La pensée de l'aventureuse existence d'un missionnaire chez les sauvages se présenta alors à son esprit. Il la compara à la vie d'obscurs labeurs, de continuelles privations qui allait commencer pour lui, et il dut bien avouer n'avoir pas trop perdu au change. Ce fut en ce moment qu'il improvisa ce pittoresque distique qu'on pouvait lire sur la porte intérieure de sa résidence :

« Ardua qui quærit, rubros cur currit ad Indos?
Westphaliam venienti ardua cuncta dabunt (1). »

Ces vers lui revinrent sans doute plus d'une fois en mémoire dans ces commencements, soit qu'il prît son frugal repas, un morceau de lard et une tranche de pain de maïs; soit qu'il jetât les yeux sur les rayons vides de sa bibliothèque sacerdotale ou qu'il rangeât dans ses armoires un unique calice, à coupe de cuivre, quelques pauvres chasubles et un peu de linge d'église, qui formait tout le trésor de sa chapelle. Celle-ci, on le pense bien, n'était pas fort richement décorée : une toile blanche en guise de devant l'autel; comme fond, une autre toile, sur laquelle se détachaient les reliques

(1) Celui qui aspire après les durs travaux, qu'a-t-il besoin de courir vers les Indiens Peaux-rouges? Il suffit d'habiter Westphalie; là tout est rude labeur.

rapportées de Rome par le P. Hélias; au lieu de tabernacle, une misérable caisse en bois; point de chandeliers : des bouteilles vides en faisaient l'office ou figuraient à titre de pots de fleurs.

D'argent, le Père n'en avait pas pour lui-même, et la pauvreté des habitants de Westphalie, à cette époque, ne leur permettait pas de lui faire une pension (1).

Je ferai remarquer ici que les émigrants de la Germanie sont moins généreux que leurs frères d'Irlande. Les ouvriers irlandais entretiennent leurs prêtres, élèvent des temples au Seigneur, et c'est à leurs aumônes que l'Amérique doit presque toutes les églises qu'elle possède. L'Allemand catholique est attaché à sa foi, mais il est plus intéressé.

Quant à se préoccuper de la gêne qui résultait pour lui de cet esprit de parcimonie, le P. Hélias n'y songeait pas. Il n'avait qu'un souci : adoucir aux nouveaux colons l'épreuve toujours si pénible d'une première installation.

Le « Jardin de l'Ouest » avant de devenir le « paradis de l'émigrant » veut être arrosé de ses sueurs, sinon de ses larmes. Les vivres, au commencement, font défaut. Supposé que le colon ait du blé en réserve : grande est la difficulté de le faire moudre par suite

(1) Voici le mode de subsistance tout à fait primitif que ces bons Allemands imaginèrent pour leur pasteur : chaque fermier de Westphalie engraissait un porc qu'il vendait, en temps et lieu, au profit du missionnaire et qu'aussitôt il remplaçait par un autre, destiné au même usage.

de l'éloignement et du petit nombre des moulins. Ajoutez à ce fléau de la disette le défrichement d'une terre vierge dont il faut se rendre maître, d'une appropriation d'autant plus laborieuse que les animaux nécessaires au labour sont rares et coûteux. Ajoutez les maladies, tribut obligé de l'émigrant dans l'Ouest, où les variations brusques de la température, le froid extrême et les grandes chaleurs se succédant sans transition, rendent l'acclimatation plus difficile.

Le P. Hélias consacrait au soulagement de tant de misères les ressources qui lui venaient de Belgique. Bien loin de mendier pour lui-même, ce pauvre mendiait pour les autres; non content de venir en aide à son propre troupeau, il accueillait avec tendresse l'étranger indigent, errant dans ces contrées encore si désertes. La maison du missionnaire en ce temps-là était, à la lettre, la grande hôtellerie et l'unique établissement charitable du comté.

Sur ces entrefaites, le P. Verhaegen, supérieur du Missouri, vint agréablement surprendre le P. Hélias au retour d'une excursion chez les sauvages. Celui-ci n'eut pas besoin de représenter son dénuement, ni la nécessité pour lui d'avoir un aide, qui lui permît de s'absenter plus facilement et de rendre des visites plus fréquentes à ses nombreuses congrégations : la chose était assez visible d'elle-même. Mais le P. Hélias insista sur l'urgence qu'il y avait d'établir une école, si l'on

voulait faire à la Nouvelle-Westphalie un bien solide et durable.

La Compagnie de Jésus au Missouri était pauvre; le P. Verhaegen ne pouvait disposer que d'un bien petit nombre d'hommes; toutefois, en partant, il promit à son zélé confrère de ne rien épargner pour lui venir en aide.

Le secours ne se fit pas attendre. Le 27 juillet de cette année 1838, un prêtre belge débarquait heureusement sur les rives de l'Osage, à 3 milles de la Nouvelle-Westphalie; il apportait au missionnaire des provisions, des meubles, des ornements d'église. Délicate attention de la Providence! ce coopérateur tant désiré était ce même père Jacques Busschots (1), si cher au P. Hélias, depuis le jour où ils s'étaient embarqués ensemble, au Havre, pour les Etats-Unis.

Le nouveau missionnaire n'arrivait pas seul; il était accompagné d'une colonie d'artisans, fervents catholiques, qui avaient connu le P. Hélias en Pennsylvanie ou à Saint-Louis, et qui s'étaient décidés à le rejoindre au Missouri central.

Le P. Busschots entra immédiatement en fonctions; il prit en main la direction de l'école, consacrant les heures de la soirée à instruire les jeunes gens que les

(1) Le P. Busschots est mort à Saint-Louis, le 26 août 1875. Les *Précis historiques*, livraison de février 1876, page 104, ont publié une notice sur ce missionnaire.

nécessités du travail empêchaient de fréquenter les classes du jour.

A partir de ce moment, le P. Hélias est plus libre, et sous sa vigoureuse impulsion, tout se transforme à la Nouvelle-Westphalie. Les gens de métier, attirés par les conditions avantageuses qui leur étaient faites, arrivent de tous côtés. Il y avait des armuriers et des forgerons, des tonneliers et des menuisiers, des tanneurs, des cordonniers, des tailleurs, des officiers de bouche de toute espèce.

Un bail de quatre-vingt-dix ans les lie au sol de la Nouvelle-Westphalie. Les cinq premières années, nous l'avons dit, la location des terres ne leur coûte rien; les années suivantes, guère davantage. On ne leur demande qu'une faible redevance annuelle, destinée à l'entretien de l'église.

Transportons-nous dans la colonie naissante, à ce moment d'extraordinaire activité. « C'est merveille, nous dit le P. Hélias, de voir les maisons de la petite ville s'élever au milieu d'une épaisse forêt et remplacer les grands arbres séculaires. Au bruit des haches et des scies grinçantes, les hôtes chanteurs de ces bois, le cardinal et le perroquet au plumage éclatant s'envolent effrayés et vont chercher un refuge dans quelque gorge solitaire. Mais ce n'est qu'une absence momentanée : quand la démolition de la forêt aura cessé, ils reviendront par centaines, » et le P. Hélias aura un plaisir infini à les voir perchés sur

le clocher de son église et sur les beaux arbres du presbytère.

A défaut du concert des oiseaux, les voix mâles des colons qui chantent pour s'encourager au travail animent aujourd'hui ces lieux naguère inhabités. Les familles s'entr'aident. On les voit se réunir par groupes et travailler de concert à construire les nouvelles habitations. Des chemins publics, destinés à les relier, se dessinent; des voies de communication plus importantes, des avenues superbes s'ouvrent dans toutes les directions de la forêt. Chaque champ est entouré d'une haute clôture. Précaution contre les voleurs, pensez-vous. — Point du tout. Il n'y a pas de voleurs à la Nouvelle-Westphalie et les habitants peuvent impunément s'éloigner et laisser ouvertes les portes de leur habitation. — Cette barrière formerait-elle peut-être, à certaines époques de l'année, un enclos pour le bétail? — Non pas, tout au contraire, le but de ces clôtures des champs est d'empêcher les troupeaux d'y faire invasion. — Est-ce donc que les animaux ailleurs appelés domestiques errent à l'aventure à la Nouvelle-Westphalie? — Oui, c'est bien comme cela. Point de vachers, point de bouviers, point de porchers. Le propriétaire se contente de suspendre une sonnette à sa marque au cou de chacune de ses bêtes; cette précaution prise, hiver comme été, on laisse le troupeau prendre librement ses ébats, à travers la forêt. C'est ainsi qu'en toutes choses l'Américain épargne les forces de l'homme et ménage le temps.

Aux alentours de la petite ville, l'aspect des nouvelles cultures réjouit les yeux de l'émigrant. On les a entreprises à peu de frais. Il a suffi de remuer une fois le sol à l'aide d'une couple de bœufs et d'une bonne charrue; on a pu se passer d'engrais. Cependant à mesure que son établissement se développe, le colon allemand se transforme en un homme nouveau. Lui si timide pendant la traversée, lui qui aux premiers jours de son existence sur le sol américain se montrait si complaisant, si docile en présence du Yankee, manifeste hautement son indépendance, maintenant qu'il a un champ à lui, une maison à lui, maintenant qu'il est propriétaire et entrevoit l'aisance, sinon la richesse, dans un avenir prochain. Il a sa manière de penser, il défend avec opiniâtreté ses sentiments, il est chatouilleux sur le chapitre de ses droits; des querelles éclatent, et la tâche du missionnaire est alors de pacifier les esprits.

La prospérité croissante de Westphalie ne tarda pas à lui amener de nouveaux habitants. Il y avait à quelques milles une petite ville, fondée par un certain M. Lisle, et pour cette raison nommée *Lisletown*.

C'était le siége du bureau de poste qui desservait Westphalie et le pays environnant. Un beau jour, les habitants émigrèrent en grand nombre pour venir s'établir dans la mission du P. Hélias. M. Lisle leur offrait ses terres pour rien : inutile libéralité! Un champ à proximité de l'église de Westphalie les tentait

davantage. Bientôt la ville de *Linn,* chef-lieu du comté d'Osage, se vit presque effacée par la nouvelle cité. Un excellent médecin chirurgien vint s'y fixer. Un hôtel fut établi pour la commodité des voyageurs. Les garçons avaient leur école; les filles eurent la leur : un beau pensionnat-externat bâti aux frais des habitants et dirigé par les Sœurs de Notre-Dame, de Namur.

Le P. Hélias n'avait trouvé que quelques familles à son arrivée en 1838; à la fin de cette année, on en comptait déjà cent; en 1840, plus de 600 familles habitaient Westphalie.

Dans les premiers temps, le P. Hélias était tout pour ses paroissiens : avocat, notaire, maître de poste, médecin, juge de paix; et vraiment si l'on avait gravé ces mots au frontispice de la demeure du missionnaire : « consultations gratuites à toute heure » on n'aurait rien écrit de trop.

En retour de tant de services, les habitants se montraient fort complaisants pour leur pasteur. Un peu intéressés peut-être, ils étaient toujours prêts à payer au P. Hélias la dîme du travail. On en vit qui pour hâter les travaux de la mission, se prêtèrent volontiers à des corvées de quinze jours. Les bâtiments de l'église et de l'école s'achevèrent rapidement, grâce à la bonne volonté des colons. Un infatigable frère coadjuteur, originaire de la Suisse, s'était mis à la tête des travailleurs. Il entreprit de doter la résidence d'un puits

et y réussit à souhait. Au plus fort des chaleurs de l'été, quand tous les puits aux environs étaient à sec, on était sûr de trouver de l'eau au presbytère.

Vers cette époque, la Providence ménagea une agréable surprise au P. Hélias.

Jusqu'à ce moment ce dévoué pasteur avait dépendu pour son entretien d'un paysan du voisinage, aussi exigeant que peu serviable. Cette pénible situation ne paraissait pas devoir s'améliorer, quand une autre Marthe et un autre Lazare vinrent offrir leurs soins au ministre de Jésus-Christ.

Lors de son séjour en Pennsylvanie, le P. Hélias avait fait la connaissance d'un excellent ménage bavarois. Joseph et Marie Eck étaient les noms des deux époux. Ils n'avaient point d'enfants et s'étaient attachés au missionnaire. A son départ de Conewago, ils abandonnèrent leur établissement pour le suivre. On leur confia la direction d'une ferme, dépendant de l'Université de Saint-Louis. Ils y vivaient heureux, quand survint la nouvelle destination du P. Hélias. Ils n'hésitent pas, ils partent et s'installent à Westphalie. Ils avaient acheté une métairie assez éloignée de la demeure du missionnaire ; mais ayant appris les misères de son ménage, ils ne tardèrent pas à quitter leur propriété pour venir s'établir tout proche de l'église.

Ces braves gens mettaient de la délicatesse dans leurs procédés. Le P. Hélias ne voulait avoir qu'un vêtement : cet unique costume tombait souvent en

lambeaux; et le pauvre religieux, faute d'argent peut-être, ne songeait pas à le faire remplacer. Joseph et Marie Eck profitèrent plus d'une fois du sommeil du Père pour enlever ses vieux habits et y substituer des vêtements neufs.

Vers le même temps, le fondateur de la Nouvelle-Westphalie eut le bonheur d'opérer une de ces conversions extraordinaires qui sont la plus douce consolation d'un cœur d'apôtre.

Il y avait dans les prisons de Jefferson-City un malheureux jeune homme condamné à mort pour meurtre. On le disait catholique. Le P. Hélias lui offrit le secours de son ministère : le prisonnier refusa; le missionnaire revint à la charge : il ne fut pas mieux écouté.

L'infortuné jeune homme n'avait pas toujours vécu dans cette déplorable indifférence. Elevé au collége d'Oscott, en Angleterre, il y avait reçu une excellente éducation. A la fin de ses études, il perdit son père, homme d'honneur, très religieux et universellement estimé. Sa mère ne tarda pas à se remarier; pour le malheur de son fils, elle épousa un protestant. Cet événement engagea le jeune homme à quitter la Grande-Bretagne et à passer en Amérique.

Devenu citoyen des Etats-Unis, il embrassa la profession des armes; il fit la campagne de Floride et se distingua. Un prompt avancement fut la récompense de sa bravoure. Malheureusement, il ne tarda pas à

négliger ses devoirs religieux et en vint peu à peu à perdre tout sentiment de foi et de piété.

Les désordres de la conduite accompagnent presque toujours la ruine de la foi, quand ils n'en sont pas la cause première. Jusqu'à son arrivée à Jefferson, notre brillant officier avait ignoré ces deux passions terribles qui font de si affreux ravages en Amérique : le jeu et l'abus des liqueurs fortes. Dans cette dernière ville, il avait rencontré de mauvais compagnons, et bientôt il avait pris leurs mœurs.

Un jour, dans la fièvre du jeu et de l'alcool, il chercha querelle à un pauvre Allemand, dont il prétendait avoir reçu quelque outrage. Celui-ci de le laisser dire. Cette attitude patiente ne fait qu'irriter le fougueux jeune homme; il s'échauffe, il s'emporte, il lève un bras homicide : un cadavre tombe à ses pieds.

On sait ce qui suivit et les démarches du P. Hélias.

Encore une semaine et l'exécution allait avoir lieu. Le condamné persistait à refuser de voir le prêtre. Dans ces conjonctures désespérées, le P. Hélias eut recours à la Mère de Dieu. La main de Marie toucha le cœur de l'obstiné; en un moment, il se sentit changé en un autre homme, et de son propre mouvement il demanda le missionnaire.

Le P. Hélias accourt et s'enferme avec le condamné, dont il ne s'éloigne que pour aller prendre les repas indispensables. La veille de l'exécution, la nuit qui la

précéda, il ne le quitta pas un instant. A minuit, l'infortuné se mit à genoux et le Père lui donna le saint viatique. Oh! comme il regrettait d'avoir si longtemps oublié son Créateur et négligé de le servir, en ce moment où ce Dieu infiniment bon venait le visiter dans sa prison! A la pâle lueur des cierges, les yeux baignés de larmes, son vénérable consolateur à côté de lui, Jésus-Christ présent dans son cœur, il rendit grâce au ciel du fond de l'âme, bénissant le Seigneur de ne l'avoir point repoussé, après que lui-même, pendant tant d'années, s'était obstiné à repousser Dieu.

L'heureux converti était la conquête de la Vierge : c'était justice qu'il portât sa livrée. Il reçut avec bonheur le scapulaire des mains du P. Hélias.

Le reste de la nuit et le matin se passèrent en prières, interrompues de temps en temps par les tendres et réconfortantes exhortations du saint religieux.

Le moment du départ est arrivé, la lugubre charrette attend. Le Père prend son crucifix et le passe au condamné. Une foule immense couvrait la place où l'échafaud était dressé. Du haut du fatal gibet, le courageux jeune homme harangua la multitude, attribua ses égarements à l'abandon des pratiques religieuses, et finit en exhortant les jeunes gens à se tenir en garde contre l'esprit d'impiété.

On fit alors les derniers apprêts du supplice. Le prêtre donne encore une fois l'absolution au condamné, et celui-ci d'une voix forte adresse au ciel cette suprême

invocation : « Ayez pitié d'un pécheur, ô mon Dieu! c'est en vous que j'ai mis toute ma confiance. »

La justice humaine fit son œuvre; le ciel s'ouvrit à une âme purifiée, et la foule se retira non moins édifiée qu'émue du spectacle de cette belle mort.

La visite de Mgr Rosati, en 1839, peut passer à juste titre pour le triomphe du P. Hélias à la Nouvelle-Westphalie. Ce pieux prélat n'ignorait pas qu'il y avait çà et là quelques brebis fidèles groupées sur les bords de l'Osage et du Missouri; il ne s'attendait pas à trouver un bercail. Appréciant le zèle du P. Hélias, il venait de lui donner une marque publique d'estime et de confiance, en le nommant, quelques mois auparavant, notaire apostolique du premier synode tenu dans la ville épiscopale, mais il était loin de se faire une idée de l'étonnant changement opéré à la Nouvelle-Westphalie, depuis la récente installation du missionnaire.

Mgr Rosati arriva un soir du mois d'octobre. Depuis plusieurs semaines, on se préparait à le recevoir. Il faut savoir qu'il était grand amateur de musique religieuse. Le P. Hélias, qui lui connaissait ce goût, lui avait ménagé une charmante surprise. Sur l'ordre du missionnaire, un chœur de chantres qu'il avait pris la peine de former va se poster sans pouvoir être aperçu, à proximité du passage de l'évêque. Celui-ci n'est pas plutôt annoncé, qu'on entonne le *Te Deum;* les cantiques mélodieux se succèdent, et le prélat charmé peut à peine en croire ses oreilles.

On arrive en vue de la petite ville. Les bâtiments de l'église, du presbytère et de l'école frappent d'abord les yeux de l'auguste visiteur. Il sent qu'il est chez lui, en pays catholique, au milieu d'un troupeau fidèle; son cœur déborde d'allégresse, il serre tendrement la main du P. Hélias et ne sait assez lui dire merci. Cependant le cortége continue sa marche et se rend à l'église, au milieu d'un peuple pieux. L'évêque prend place sur le trône qui lui a été préparé; son émotion redouble à la vue de l'air de fête qu'une main habile a su donner à ce temple rustique.

Tout est simple, tout est modeste, il est vrai, dans cette décoration improvisée en l'honneur du premier pasteur. Mais quel surcroît de travail il en a coûté au P. Hélias, que d'heures retranchées au sommeil depuis six semaines, pour tapisser le chœur de sa pauvre église, l'orner de fraîches guirlandes et déguiser sa trop réelle pauvreté sous une parure de verdure et de fleurs, dont les bois et les jardins de Westphalie ont fait tous les frais.

L'évêque était profondément touché. Ce fut avec bonheur qu'il remplit les fonctions du ministère épiscopal parmi ces ferventes ouailles qu'il devait aux soins du P. Hélias.

Il bénit, le même jour, l'église et le cimetière de la Nouvelle-Westphalie, au milieu d'un concours extraordinaire de peuple. Catholiques et protestants étaient accourus à l'envi pour être témoins d'une cérémonie si

nouvelle dans ces contrées. La bénédiction d'un cimetière surtout était alors chose rare en Amérique, où, par suite de la diversité des cultes et par crainte d'exposer à la profanation une terre sacrée, on préférait généralement bénir séparément les fosses.

L'église fut placée sous le vocable de Saint Joseph. Le P. Hélias tenait à ce nom qui lui rappelait une dévotion chère à sa patrie et qui renouait ici le présent au passé; car les archives de l'ancienne communauté catholique établie dans la contrée (1) attestaient que Saint Joseph en avait été le premier patron.

Le P. Hélias n'avait rien négligé pour donner à la double solennité du jour tout le relief et l'éclat possibles; et certes il y avait de la grandeur et un intérêt touchant dans ce spectacle d'un évêque officiant pontificalement au sein de ces forêts récemment conquises à la civilisation. Quel contraste entre ces chants de la langue sacrée de l'Eglise et le cri farouche de l'Indien qui, un quart de siècle auparavant, était encore la terreur de l'Européen assez osé pour explorer sans escorte ces solitudes immenses!

Le P. Verhaegen, compagnon de voyage de Mgr Rosati, harangua en anglais les protestants réunis dans le cimetière, où des croix de différentes dimensions avaient été plantées pour la circonstance. Sa parole

(1) La communauté française de la *Côte-sans-dessein*.

fut extraordinairement goûtée; et bien des âmes y puisèrent le germe de leur retour à l'unité.

Le souvenir de cette grande journée ne s'effaça jamais de la mémoire du P. Hélias. Elle venait de couronner et de consacrer en quelque sorte ses premiers travaux; elle l'encouragea, en présence de tant d'autres œuvres qui sollicitaient son zèle.

CHAPITRE IX.

DÉVELOPPEMENT ET ADMINISTRATION DE LA MISSION DU MISSOURI CENTRAL.

1889-1846.

—

Au moment où le P. Hélias allait inaugurer dans le Missouri central cette série de fondations qui lui valut le nom de *bâtisseur* d'églises, Dieu lui demanda un grand sacrifice : son vénérable père mourut à Gand, de la mort des saints, le 4 décembre 1838.

Le pieux magistrat, sentant ses forces diminuer de jour en jour, avait lui-même averti de sa fin prochaine sa famille et ses amis; et mettant à la dernière affaire le même soin scrupuleux qu'il avait mis à toutes les autres, il se disposa par la réception fervente des sacrements, par un recueillement plus profond et des conversations plus fréquentes avec Dieu au grand passage de l'éternité. Une semaine avant sa mort, on vint dire à M. Hélias que Mgr l'évêque de Gand lui ferait une visite dans la journée, et le vieillard, sans tenir compte de son extrême faiblesse, exigea qu'on le descendît au salon, à l'arrivée du prélat : tel était son

respect pour les représentants de l'autorité divine. On le vit plus d'une fois, vers la fin de sa maladie, réciter de mémoire, au prix d'un long effort, le petit office de la Vierge.

M. et Mme Hélias d'Huddeghem avaient l'habitude d'invoquer Ste Barbe, patronne de la bonne mort, dans les prières qu'ils disaient en commun, matin et soir. Ce fut le jour de la fête de cette glorieuse martyre et sous ses auspices, que le vertueux magistrat termina sa longue carrière. Il voulut mourir dans l'attitude d'un pénitent, et lorsqu'il vit approcher l'instant suprême, à l'exemple de plusieurs saints, il ordonna qu'on le déposât avec sa couche sur le plancher de l'appartement. Il s'éteignit doucement, assisté et encouragé par sa femme, qui lui parlait du ciel.

Quelle belle mort, et quel rayon d'espérance elle dut projeter à travers les larmes d'une famille éplorée! Coïncidence frappante, et où il est permis de voir autre chose qu'un caprice de temps : dix ans plus tard, jour pour jour, Mme Hélias d'Huddeghem allait rejoindre son mari dans l'éternelle patrie, après avoir donné, à ses derniers instants, le même témoignage de touchante humilité.

A la nouvelle de la mort d'un père dont il avait été de tout temps l'enfant de prédilection, notre missionnaire sentit son cœur se déchirer; mais la vive foi du religieux, en lui montrant au ciel un protecteur de plus, sous les traits de celui qu'il pleurait, tempéra l'amer-

tume de ses regrets filials. Il se remit à l'œuvre avec confiance, persuadé que la bénédiction paternelle, pour descendre de plus haut, n'en serait que plus féconde.

L'apôtre du Missouri central avait pu craindre un moment qu'il ne lui fallût renoncer à cultiver ce champ plein de promesses, où il venait de tracer un premier sillon. L'invasion soudaine dans la contrée d'un fort parti de Mormons y avait opéré une sorte de révolution. Ces sectaires audacieux, dont l'enthousiasme militant rivalisait au XIXme siècle avec le fanatisme des puritains et des anabaptistes, s'étaient persuadé, à la voix de leur chef, que Dieu les appelait à posséder le Missouri et que, de gré ou de force, ils devaient s'en emparer. On les vit bientôt expulser leurs voisins de leurs demeures, mettre le feu aux habitations, en cas de résistance, et préluder par des meurtres répétés à leur prétendue domination.

Il y eut dans le pays un moment de surprise et d'intimidation, promptement suivi d'une réaction énergique. De tous les points de l'Etat, des volontaires accourent à Jefferson, s'organisent en quelques jours et marchent contre les envahisseurs qu'ils défont complètement. La résistance devenant inutile, les sectaires se constituèrent prisonniers, et le Missouri recouvra la sécurité. Du même coup tombait le formidable obstacle que la présence des Mormons opposait au développement du catholicisme.

Il est une autre difficulté que rencontra le P. Hélias

peu de temps après la fondation de la Nouvelle-Westphalie : nous voulons parler de la propagande protestante, et de la guerre que les ministres de la religion réformée, notamment les pasteurs méthodistes, déclarèrent au missionnaire belge : guerre obstinée et qui un jour se changera en persécution, mais assez tiède à ses débuts et moins redoutable que mesquine.

En 1839, des catholiques avaient fait don d'une cloche à l'église de S. Joseph. Les méthodistes l'apprennent, ils se sentent poussés d'un beau zèle, et les voilà qui rassemblent « tout le vieux fer de la contrée, » — je me sers des expressions du P. Hélias — pour en faire la matière première de leur cloche à eux.

Un dimanche, le missionnaire annonce à ses paroissiens de Jefferson-City que tel jour qu'il indique, son confrère, le P. Busschots prêchera en anglais. Revanche des méthodistes : ils convoquent pour ce jour-là un grand *meeting* protestant.

Une autre fois, on leur dit que le P. Hélias songe à bâtir une église dans cette même ville de Jefferson. Ils n'attendirent pas qu'il se fût mis à l'œuvre : avant trois semaines, ils avaient jeté les fondements de deux nouveaux temples.

Jusqu'à ce moment la capitale du Missouri ne recevait qu'à de rares intervalles la visite du prêtre, et l'on y aurait en vain cherché un oratoire où l'on pût offrir le saint sacrifice. Le P. Hélias, résolu de porter remède à cette triste situation, entra en arrangement

avec le propriétaire catholique d'un des principaux hôtels de la ville, et il fut convenu que plusieurs fois chaque mois, celui-ci tiendrait un de ses salons à la disposition du missionnaire. Ces jours-là, le local se transformerait en chapelle, et la messe y serait célébrée.

Jefferson-City étant le siége du gouvernement et de la haute cour de justice, compte une population flottante assez considérable, surtout aux époques de l'année où se tiennent les séances des deux chambres. Parmi ces étrangers qu'amènent la politique et les affaires, il y a des catholiques, et parfois en grand nombre. Ceux-ci, à l'époque dont nous parlons, durent aux fréquentes visites du P. Hélias de pouvoir s'acquitter de leurs devoirs religieux; et plusieurs d'entre eux, qui, depuis de longues années, ne s'approchaient plus des sacrements, moins par manque de foi ou mauvaise volonté que par suite de l'éloignement du prêtre, profitèrent de cette occasion pour renouer la chaîne interrompue de leurs habitudes chrétiennes.

Cependant les circonstances paraissaient favorables à la construction d'une église dans la capitale du Missouri, et déjà le pasteur de la Nouvelle-Westphalie s'était promis de dédier le temple futur à S. Ignace de Loyola, pour lequel nous connaissons depuis longtemps sa dévotion si filiale et si tendre. On venait de poser la première pierre d'un nouveau *Capitole,* — nous dirions ici palais législatif — et toute une armée d'ouvriers allemands et irlandais, pour la plupart catholiques,

avait été appelée d'ailleurs, en vue d'accélérer les travaux. Ces braves gens, qui comptaient se fixer à Jefferson, allèrent trouver le P. Hélias et le pressèrent de ne pas tarder davantage à faire construire l'église projetée : « ils s'offraient à travailler pour lui aux heures libres et se contenteraient d'une demi-solde; comme gage de leur bonne volonté, ils lui apportaient le produit d'une collecte destinée à couvrir en partie les premiers frais, et qui ne serait certes pas la dernière. L'architecte et l'entrepreneur du Capitole, bons catholiques l'un et l'autre, étaient disposés, nos ouvriers le savaient, à prêter gratuitement leur concours au missionnaire. »

Lorsque les habitants de Jefferson apprirent la généreuse démarche de ces pauvres artisans, ils en furent extrêmement touchés et résolurent de faciliter la tâche du P. Hélias. La plupart des citoyens, sans distinction de culte ou de nationalité, signèrent une pétition motivée, par laquelle on sollicitait le corps législatif de céder, à bas prix, au missionnaire l'emplacement de l'ancien Capitole, ainsi que les matériaux qui avaient servi à sa construction. Le gouverneur du Missouri appuya cette demande. Le sénat, à qui elle fut d'abord proposée, s'y montra également favorable (1), mais la seconde chambre, dont le suffrage devait tout décider, la rejeta.

(1) Aux Etats-Unis, c'est à celle des deux chambres qui propose un projet de loi, de le discuter d'abord.

Devant ce vote négatif, il fallut aviser à d'autres plans. Les catholiques de la ville firent l'achat d'un terrain considérable et le présentèrent à la Compagnie de Jésus, à la condition qu'elle y établirait une église et un collége.

Demander un collége, s'était s'exposer à un refus. La province du Missouri n'avait alors ni le nombre de sujets suffisant, ni les ressources voulues pour entreprendre cette œuvre. Les supérieurs déclinèrent, à regret, des offres aussi obligeantes : la prudence leur en faisait un devoir.

Voilà donc le P. Hélias à peu près abandonné à lui-même, en présence de ce projet d'église qu'il avait tant à cœur. Il ne se découragea pas; il comptait sur la Providence, et la Providence lui vint en aide. En 1842, un ami de Saint-Louis, M. Dwyer fit don d'un terrain au missionnaire; lui-même avait recueilli quelques aumônes suffisantes pour commencer. Il jette hardiment les fondements du nouveau temple; les ressources lui arrivent à mesure que l'édifice s'élève; en 1845 il était achevé, et les catholiques de Jefferson possédaient une église élégante et spacieuse (1).

Dans le temps où avaient lieu les premières ouvertures relatives à cette fondation (1839), une colonie d'émigrés allemands vint s'établir à 7 milles de la Nouvelle-Westphalie. C'étaient d'excellents catholiques. Le trait suivant donnera la mesure de leur ferveur.

(1) Cette église porte aujourd'hui le nom de S. Pierre.

On était aux approches de la fête de Noël, et le P. Hélias avait annoncé pour ce jour-là une grand'-messe de minuit. A l'heure indiquée, au moment où le missionnaire se préparait à monter à l'autel, il vit entrer dans l'église de Westphalie la troupe complète de ses nouveaux voisins. Ils avaient entrepris de nuit cette longue marche, par un froid intense, et traversé à pied l'Osage, qui était gelé, pour avoir l'avantage d'assister à l'office. La messe dite, le P. Hélias tint à témoigner sa satisfaction à ces braves gens; il fit allumer un grand feu au presbytère et les invita à venir se reposer chez lui, avant de s'en retourner.

Vers la même époque, des émigrants de France et du Canada se fixèrent à 6 milles de la résidence du missionnaire, dans un endroit habité par des créoles. Les enfants de ces derniers, là comme ailleurs, étaient fort ignorants; arrivés à l'âge de faire la première communion, c'est à peine, s'ils connaissaient les vérités les plus élémentaires de la religion. Quel remède à cela? le P. Hélias se le demandait en vain. Exiger des enfants qu'ils assistassent au catéchisme de la Nouvelle-Westphalie, on n'y pouvait songer, vu la distance qui les en séparait. On ne pouvait pas espérer davantage que les parents, suppléant le pasteur, les instruiraient eux-mêmes : les parents n'avaient guère moins besoin de maître que leurs enfants. Si encore ceux-ci eussent su lire : l'étude privée du catéchisme, sous le contrôle du missionnaire, eût remplacé, jusqu'à certain point, l'enseignement régulier. Mais est-il néces-

saire d'ajouter que nos jeunes créoles ne savaient pas lire?

L'arrivée des émigrants français tira le P. Hélias d'embarras. Quelques dames, appartenant aux meilleures familles de la colonie, se chargèrent de donner l'instruction religieuse aux enfants et s'acquittèrent de ce soin en catéchistes accomplis.

On ne connaissait pas le respect humain parmi les nouveaux-venus. C'était un spectacle édifiant, le dimanche et les jours de fête, de voir canadiens et français se rendre en priant à l'église de la Nouvelle-Westphalie, sans s'inquiéter de la surprise et parfois des railleries de leurs voisins protestants. Ni la longueur de la marche, ni le mauvais temps ne les rebutaient, et toujours ils assistaient au grand complet à l'office.

La ferveur de son troupeau, c'est le bonheur d'un pasteur des âmes, mais le retour de la brebis égarée lui cause peut-être encore plus de joie. Le P. Hélias eut aussi cette consolation.

Il était allé visiter à Jefferson-City une forteresse qui sert de prison aux grands criminels, et où se trouvaient rassemblés des détenus de toute nationalité. La vue du prêtre surprit d'abord les prisonniers catholiques. On ne se souvenait pas de semblable visite en ce lieu. Mais quand le P. Hélias se mit à leur parler à chacun leur langue et à les entretenir avec cet accent de la vraie charité qu'on n'imite pas plus qu'on n'y résiste, alors, l'émotion fit place à l'étonnement, et plu-

sieurs des détenus, vivement touchés d'un langage si nouveau pour eux, ne purent retenir leurs larmes. Le missionnaire avait trouvé le chemin des cœurs, les conversions suivirent de près. A partir de ce jour, il devint, sinon en titre, du moins en fait, l'aumônier de la prison. Le directeur, quoique protestant, n'omit rien de ce qui pouvait faciliter la tâche du P. Hélias, et même il le pria de prendre son logement chez lui, chaque fois qu'il se rendrait dans la capitale de l'Etat.

Tout en causant avec les détenus, le pasteur de la Nouvelle-Westphalie avait appris que les protestants faisaient circuler parmi eux de nombreux ouvrages de propagande, écrits d'un style piquant et familier, et d'autant plus facilement accueillis qu'ils apportaient un remède aux longs ennuis de la captivité. « Procurez-nous de bons livres, disaient les prisonniers au P. Hélias, et nous vous promettons de ne plus rien lire de ce que les ministres nous envoient. » Mais telle était à cette époque la pauvreté du jésuite qu'il ne put, à son grand regret, répondre à cette demande que par des paroles d'espérance.

Toutefois, si restreintes que fussent ses ressources, le missionnaire n'hésita pas, en 1840, à jeter les bases d'un troisième établissement : le désir de pourvoir aux besoins religieux de l'immigration croissante l'emporta dans son esprit sur toute autre considération.

Chaque jour, des familles entières venaient se fixer sur les bords de l'Osage, dans la partie nord-ouest du

comté de *Cole*. Les provinces d'Allemagne, le Hanovre surtout, fournissaient sans cesse de nouvelles recrues à la colonie. Bientôt on y compta une population de 400 personnes.

Un certain nombre de ces émigrants s'étaient établis sur un point élevé et salubre, voisin du Missouri (1) et traversé par la grand'route qui relie Jefferson à Saint-Louis. Les avantages de cette situation frappèrent le P. Hélias, et il résolut de bâtir en cet endroit une église et un presbytère. Un entrepreneur catholique du pays, M. Harr, lui vendit le terrain nécessaire à d'excellentes conditions : de là le nom de *Harrville*, donné d'abord à la nouvelle colonie; désignation à laquelle le gouvernement substitua plus tard celle de *Taos*, lors de l'installation d'un bureau de poste sur la terre de ce nom, située vis-à-vis du village.

Il semble que le suffrage unanime des colons eût dû accueillir le projet du missionnaire, mais il n'en fut point ainsi : des esprits brouillons trouvèrent là occasion de se donner carrière et l'opposition qu'ils suscitèrent au P. Hélias fut telle que celui-ci eut besoin de toute l'énergie de son caractère pour ne pas renoncer à son entreprise.

« Le prêtre de la Nouvelle-Westphalie ne prend pas bien son temps, disaient les uns. Ce n'est pas au moment où les émigrants ne font que d'arriver et où la

(1) Distant de 6 milles.

colonie n'a encore rien de stable, qu'il faut songer à créer des établissements définitifs. »

« L'emplacement de l'église est mal choisi, objectaient d'autres mécontents, le plan en est malheureux, et nous entendons bien réformer tout cela. »

Ceux-ci trouvaient que le Père ne les consultait pas assez; ceux-là, que son zèle manquait de discrétion et qu'il convenait de le lui faire sentir.

Le missionnaire ne se laissa pas émouvoir par ces critiques, pas plus qu'il ne recula devant l'opposition le jour où elle vint à se traduire en actes. Il suivait d'un œil attentif le mouvement de l'émigration catholique, il la voyait se déplacer, diminuer à la Nouvelle-Westphalie et dans le comté d'Osage, s'étendre dans la direction de Taos, et il méditait, dès lors, d'y établir une résidence centrale.

Fort des encouragements de son évêque et de son supérieur, il se mit hardiment à l'œuvre. On le vit, pendant toute la durée des travaux, loger sous la tente avec les ouvriers et partager leur pauvre nourriture. C'était là sa manière de vivre, chaque fois que la construction d'une église réclamait sa présence dans une localité.

Le rapide développement de la colonie et sa prospérité croissante ne tardèrent pas à justifier l'entreprise du missionnaire. Grâce à la salubrité de l'emplacement choisi, on ne connut jamais à Taos ces fièvres bilieuses, si communes dans le Missouri. Le sol de la nouvelle

agglomération, moins interrompu et plus productif que celui des villages situés sur l'autre rive de l'Osage, paya abondamment les labeurs de l'industrieuse population qui l'exploitait. Aujourd'hui, l'aisance est générale à Taos, et des différents établissements que le P. Hélias contribua à former, aucun n'est mieux bâti et n'offre un aspect plus agréable. Les exploitations agricoles qui datent des commencements de la colonie, ont acquis une valeur considérable et sont recherchées entre toutes celles des environs. Chose rare au Missouri central, il n'y a plus de terre en friche à Taos. La facilité avec laquelle s'écoulent les produits de son sol lui ont valu ce privilége. Les habitants bénéficient chaque jour des avantages d'une situation, si vivement critiquée à l'origine. Etablis à proximité de Jefferson, voisins de l'Osage, du Missouri, de la ligne du Pacifique, distante seulement de 6 milles, il n'est aucune partie de l'Etat avec laquelle ils ne puissent aisément communiquer.

A peine l'église de Taos eut-elle été ouverte au culte que l'infatigable missionnaire songea à en élever deux autres dans le comté d'Osage. C'était en 1842. Un des principaux affluents du Missouri, la grande rivière *Gasconade*, avait reçu sur ses bords une population considérable d'émigrants bavarois. Catholiques pauvres, mais pleins de foi, ils s'étaient expatriés pour se soustraire aux lois tyranniques qui entravaient, à cette époque, le mariage des indigents dans leur pays natal. Le P. Hélias eut le bonheur de régulariser un grand

nombre d'unions parmi les nouveaux-venus et de les voir répondre avec une admirable bonne volonté aux efforts de son zèle. Aussi crut-il ne devoir rien épargner pour doter promptement d'une église l'établissement des Bavarois.

Il choisit un endroit abondant en sources et en jets d'eau naturels, et, d'accord avec les colons, lui donna le nom parfaitement approprié de *Richfountain*. Les habitations se groupèrent autour de l'église, consacrée au Sacré-Cœur, elles se multiplièrent rapidement, et quelques mois suffirent pour transformer en un beau village l'informe campement de l'installation.

Des émigrants rhénans s'adjoignirent la même année aux premiers habitants de Richfountain. Ils se montrèrent dignes par leurs mœurs et leur piété d'une Congrégation que le P. Hélias se plaisait à nommer *sa sainte paroisse, sa paroisse modèle.*

Nous avons mentionné deux fondations. La seconde date de 1843 et fut placée sous le patronage de Marie immaculée. Cette fois, le P. Hélias bâtit non-seulement une église et un presbytère, mais encore une école. Le village où s'élèvent ces constructions porte le nom du ruisseau que l'arrose, le *Loosecreek*, et est situé à quelques milles de *Linn*, chef-lieu du comté d'Osage.

Cependant tel avait été l'accroissement de la population de Taos depuis trois ans, qu'en 1843 la première église construite en bois et dédiée à S. François-Xavier ne pouvait plus contenir que le tiers des habitants.

Personne parmi les religieux émigrants de cette colonie n'eût voulu manquer aux offices du dimanche et des jours de fête. S'ils trouvaient l'église remplie à leur arrivée — c'était le cas ordinaire pour les paroissiens un peu éloignés — ils assistaient à la messe en plein air, exposés, selon les saisons, à l'âpreté d'un froid rigoureux ou aux rayons d'un soleil brûlant.

Le P. Hélias, jugeant que l'intérêt du service de Dieu exigeait un temple plus spacieux, et persuadé, dès lors, que la Providence ne lui ferait pas défaut, résolut de bâtir à Taos une grande église en pierre. Confiance admirable et toute surnaturelle ! Le missionnaire, en effet, ne recevait aucun subside du gouvernement : pour faire face à tant d'entreprises déjà commencées ou projetées, il ne pouvait compter que sur une faible et très insuffisante subvention de la Société de la Propagation de la Foi.

Cette fois encore, Dieu se chargea de payer des dettes contractées pour l'honneur de son nom. Mme Hélias d'Huddeghem, sans en avoir été sollicitée, prit généreusement sur elle les frais de la nouvelle église, la plus coûteuse que le Père eût fait élever jusque-là et la première du Missouri central qui ait été construite en pierre. Au commencement de l'année 1844, les travaux étaient terminés.

Cette même année, de terribles fléaux désolèrent successivement la contrée et devinrent pour le missionnaire l'occasion de donner toute la mesure de sa cha-

rité et de son dévouement. Le printemps s'ouvrit par une inondation désastreuse, dont le souvenir est resté là-bas tristement célèbre. Il suffit d'ailleurs d'un coup d'œil jeté sur la carte, pour se figurer ce qu'un débordement général des eaux doit entraîner de calamités dans ce pays, traversé par un fleuve immense aux innombrables affluents.

Bientôt toutes les routes furent interceptées, les services des postes et des messageries interrompus; les communications par le Missouri elles-mêmes devinrent impraticables. Dans le voisinage du fleuve le terrain cesse d'être montueux, et l'inondation ne tarda pas à y atteindre le faîte des maisons. Plusieurs de ces habitations en bois, cédant à la pression croissante de la masse liquide, furent entraînés dans les flots, et l'immense nappe d'eau se couvrit de leurs débris. C'était un spectacle d'une désolation affreuse de voir, à chaque heure, le tribut de l'inondation se grossir de l'humble mobilier des colons, de leurs troupeaux, de leurs instruments de travail et de leurs premières récoltes, acquises au prix de si rudes labeurs. Spectacle plus douloureux encore, qui ravivait dans le cœur du P. Hélias le cruel sentiment de son impuissance, en même temps qu'il provoquait ses larmes : des cadavres humains en grand nombre flottaient au milieu de ces tristes épaves, cadavres d'enfants surnageant dans leur berceau, cadavres d'hommes jeunes et pleins d'avenir, cadavres de vieillards qui n'avaient quitté leur terre natale et traversé l'océan que pour

rencontrer une mort solitaire et terrible, à leur arrivée au Missouri.

Nuit et jour, le P. Hélias se dépensait au service des malheureux colons, partout où son cheval pouvait le porter; mais sa charité et son dévouement ne connurent plus de bornes, quand les eaux se furent retirées pour faire place aux maladies et à la famine, suite ordinaire des grandes inondations.

« Dans chaque maison que je visitais, écrit le missionnaire, je trouvais presque toujours des morts et des mourants. Il m'arriva fréquemment, au moment où j'entrais, de voir couchés côte à côte sur le même lit un cadavre et un malade. En pouvait-il être autrement? Les sœurs de charité n'étaient pas encore établies dans le pays; les habitations sont souvent isolées, et l'on ne pouvait guère compter sur l'aide de voisins, ou trop éloignés, ou malades eux-mêmes. Quant à payer des garde-malades, les habitants en général étaient trop pauvres pour songer à se procurer ce secours dispendieux. »

Comment peindre la vie du P. Hélias pendant cette épidémie? Il parcourt la contrée en tous sens, se transporte de maison en maison, passe d'un lit à l'autre, enlève les morts et les ensevelit, s'arrête au chevet des malades et leur prodigue avec les remèdes de l'âme les soins du plus charitable infirmier. Non content de consacrer tous les instants du jour à cette population éprouvée, il prolonge ses veilles pour secourir un plus grand

nombre de malheureux, quand il ne leur sacrifie pas entièrement son repos. Il donne tout ce qu'il a et souvent même, il se prive de nourriture. Au milieu de ces marches excessives et de ces accablantes fatigues, la faim vient-elle à lui faire sentir son aiguillon, il frappe à la porte du pauvre, et quelques aliments grossiers, pris à la hâte, remplacent pour le missionnaire les repas réguliers, auxquels il a renoncé depuis le premier jour de l'épidémie.

L'homme le plus robuste ne saurait résister longtemps à un pareil régime. Le fléau touchait à sa fin, lorsque le P. Hélias tomba malade à son tour. Pendant trois semaines sa vie fut en danger : jours d'affliction et d'alarmes pour tous les catholiques du Missouri central, menacés de perdre, avec le guide de leurs âmes, le plus tendre des pères et le plus dévoué des amis! Partout on demandait à Dieu, la guérison du pasteur, sous le toit du pauvre et dans les riches métairies, au foyer des habitations solitaires comme à Jefferson-City et dans les agglomérations populeuses. Des vœux si universels furent entendus. Le jour de la fête de S. Paul, le P. Hélias commença à se trouver mieux. De l'avis des médecins, c'étaient surtout les privations qui avaient donné tant de prise à la maladie sur la robuste constitution du religieux. Aussi, dès qu'il fut entré en convalescence, on lui fit suivre un régime fortifiant, et bientôt, grâce à ces soins, il se vit en état de reprendre son laborieux ministère.

Les jours d'épreuve que le Missouri central venait

de traverser avaient été l'occasion du retour à Dieu d'un grand nombre d'âmes. Dans une lettre adressée au chanoine De la Croix, de Gand, le P. Hélias rapporte la conversion remarquable d'une femme, coupable d'infanticide. Son crime n'était pas connu et datait de douze années. Depuis le jour où elle l'avait commis, elle avait continué à s'approcher des sacrements, mais la fausse honte lui fermant la bouche, chacune de ses confessions avait été un sacrilége. Survint l'épidémie; la malheureuse en fut atteinte. En face de la mort, la crainte de Dieu se réveilla dans son cœur; elle fit appeler le P. Hélias et lui confia le triste secret qui depuis si longtemps pesait sur sa conscience et empoisonnait sa vie. Le missionnaire attribua cette conversion, ainsi que beaucoup d'autres, aux prières de l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, récemment établie par ses soins dans trois de ses congrégations.

Tout semblait s'être conjuré, cette année, pour désespérer le zèle du P. Hélias et lui faire remettre à des temps meilleurs les fondations nouvelles qu'il méditait. Sa foi le soutint au milieu de ces rudes contre-temps, et pour employer ses propres termes, il y voyait *des symptômes de bon augure*. C'est qu'en effet plus les œuvres du catholicisme rencontrent d'obstacles à leur début, mieux on est fondé à prédire leur durée et leur prospérité : toute l'histoire de l'Eglise le prouve. Sans donc se laisser décourager par une pauvreté telle qu'elle ne lui avait pas encore permis de meubler la plupart de ses églises, sans s'effrayer à l'idée des lourdes dettes

qu'il avait été obligé de contracter pour faire face à ses premiers engagements, notre missionnaire redouble d'activité pendant la seconde moitié de l'année 1844. Un nouveau temple s'ouvre dans le comté de *Moniteau*, à l'ouest de Jefferson-City et prend le nom de l'Assomption; l'église en bois de la Nouvelle-Westphalie est remplacée par une belle et élégante construction en pierre; à Taos, l'ancienne chapelle se transforme en presbytère. Enfin l'infatigable fondateur entreprend un septième établissement dans l'*Indian Bottom* (1), vallée voisine de l'Osage, occupée autrefois par les Indiens.

Une pieuse tradition, qui donne S. Thomas pour premier apôtre à l'Amérique, engagea le P. Hélias à mettre la nouvelle église sous son patronage. Il partageait cette antique croyance, et nous trouvons à ce sujet dans ses mémoires des détails fort curieux.

Lorsqu'en 1612, les PP. Cataldino et Mazetta s'établirent parmi les Indiens de l'Amérique du Sud, voici le langage que leur aurait tenu un célèbre cacique, nommé *Maracana* : « Il y a bien des siècles, un blanc, une croix à la main, annonça à nos pères une religion nouvelle. Son nom était *Tome*. Il leur prédit qu'un jour d'autres blancs, ministres du Seigneur comme lui, viendraient se fixer parmi leurs descendants et leur apprendraient la manière de servir le *Grand Esprit* et de lui plaire. »

(1) A dix milles de Taos, comté de Cole.

Une découverte du P. Dobrizhöffer confirma les paroles du cacique. Ce missionnaire s'étant rendu au village de *Paraguary*, à 20 milles de la ville de l'Assomption, aperçut sur le sommet d'une colline une croix antique, formée de trois grandes pierres. Les indigènes lui dirent que ce monument remontait aux temps les plus reculés de leur histoire et qu'il leur rappelait leur apôtre S. Thomas, toujours en vénération chez les Indiens.

Les jésuites anglais abordèrent dans l'Amérique du Nord, sous le règne de Charles Ier. Ils avaient présents à la mémoire les faits que nous venons de rapporter et donnèrent à leur première résidence le nom de S. Thomas. Aujourd'hui le P. Hélias rendait hommage à son tour à ces vénérables traditions, en dédiant au grand apôtre la fondation de l'*Indian Bottom.*

A la fin de l'année 1844, le comte van der Straeten-Ponthoz, secrétaire de la légation belge à Washington fit un voyage au Missouri et s'arrêta chez notre missionnaire. L'œuvre de son compatriote avait toutes ses sympathies, et, pour lui en donner un témoignage public, il voulut parcourir à cheval avec lui les différents établissements de la mission. On était au cœur de l'hiver. Le comte portait un vêtement de peau de buffle, comme le jésuite lui-même, à cette saison de l'année, « et vraiment, on l'eût pris pour un de mes confrères, écrit le P. Hélias, à le voir entrer avec moi de maison en maison, et là, s'enquérir des besoins de chacun, en-

courager les efforts des colons, adresser de bonnes paroles aux malades et faire généreusement l'aumône aux indigents; la piété du noble visiteur a beaucoup édifié nos catholiques. Son passage au Missouri central a produit d'excellents effets. »

Les dissidents eux-mêmes, à la vue des œuvres que le P. Hélias, nonobstant l'exiguité de ses ressources, était parvenu à réaliser en si peu d'années, ne pouvaient s'empêcher d'admirer la sainte audace du religieux et d'applaudir à sa merveilleuse activité. Ce que le missionnaire nous apprend de leurs sentiments à son égard est tout-à-fait significatif :

« Si considérables que soient les subsides accordés à la religion réformée, en dépit des manœuvres de tout genre employées par les prédicants et d'une incroyable diffusion de pamphlets hérétiques en toute langue, les protestants établis dans le voisinage de nos églises aiment à les fréquenter et louent hautement la piété et le recueillement des catholiques. La splendeur et la beauté de notre culte, son invariable unité, l'ordre de nos cérémonies, l'harmonie des chants sacrés, l'ancienneté de nos rites et de nos usages, tout cela, joint aux solides enseignements du prêtre, à la force d'une parole ardente et convaincue, qui jamais n'irrite ni ne blesse, impressionne nos frères errants au delà de ce qu'on peut dire, et les amène à faire des comparaisons tout au désavantage de leur religion, si nouvelle, si changeante et si peu faite par sa froideur et sa sécheresse pour ré-

pondre aux aspirations les plus intimes du cœur humain. »

Avec des ressources moins restreintes, qui eussent permis au missionnaire de multiplier les églises et de donner au culte divin tout l'éclat qu'il a dans nos cités d'Europe, nul doute que les conversions, fréquentes d'ailleurs, ne fussent devenues très nombreuses. Les circonstances en effet paraissaient extrêmement favorables à un retour en masse à l'unité. Pendant un temps, les partisans exaltés du protestantisme s'étaient flattés d'obtenir la prépondérance; mais, dès l'année 1846, désespérant de parvenir à leur but, en présence de l'immigration catholique croissante, ils se décidèrent pour la plupart à quitter le Missouri central et à s'établir dans le *Far West*. Bientôt les dissidents ne formèrent plus que la septième partie de la population, et si parmi eux le P. Hélias compta encore des ennemis, en revanche, il rencontra chez le plus grand nombre des dispositions bienveillantes et sympathiques.

« Mes voisins protestants, écrivait-il, aiment à me rendre service et à me faire plaisir. Partout les églises et les écoles dont j'ai entrepris la construction, s'élèvent avec leur aide. Ai-je besoin d'un coup de main au presbytère, je puis compter sur eux. L'un m'offre des provisions, un autre demande à se charger de l'entretien de mon cheval. Celui-ci se présente pour être le pourvoyeur de ma garde-robe, celui-là pour être mon blanchisseur. Ils y mettent beaucoup d'insistance et ne par-

lent pas de salaire. Un forgeron m'a fait présent de la grande et belle croix qui surmonte le clocher de l'église de Taos. Un horloger, luthérien entêté, a plus d'une fois réparé gratuitement ma montre. »

Les dispositions des protestants n'étaient pas tout-à-fait les mêmes dans les stations ou trop peu importantes, ou trop éloignées de la résidence centrale du P. Hélias pour être fréquemment visitées. Là l'hérésie répandait à foison ses livres et ses brochures, et les prédicants, bénéficiant de l'absence du missionnaire, s'efforçaient par tous les moyens d'en imposer aux simples et de grossir le nombre de leurs adhérents. Aucun mensonge heureux ne leur répugnait, et pour mieux séduire le peuple, ils répétaient volontiers qu'entre le catholicisme et leur religion il n'y a, en définitive, que des différences de forme, et qu'en changeant d'église on ne change pas de foi. Le missionnaire survenait-il, les ministres disparaissaient ou se taisaient. Le P. Hélias a peint d'un mot leur attitude peu fière : « En présence d'un pauvre prêtre catholique, dit-il, nos vaillants *clergymen* me font l'effet d'être aussi mal à l'aise que le diable dans un bénitier. »

Le jésuite fait allusion ici aux prédicants méthodistes. Gens sans aveu et déserteurs d'autres sectes pour la plupart, aventuriers ennemis du travail et ne cherchant dans leur nouveau métier qu'un gagne-pain facile, il n'est point de prestiges que ces imposteurs ne fassent miroiter aux yeux du peuple, point d'abus de langage

qui ne leur soient familiers. Tantôt ils s'écriaient, comme s'ils eussent été ravis en extase : *O Seigneur! ô gloire, ô hauteur des cieux!* et accompagnaient ces brûlantes invocations de gestes étranges et de mouvements désordonnés. Tantôt, les yeux fixés sur le firmament, ils déclaraient qu'ils voyaient la divinité, que l'Esprit-Saint descendait sur eux, qu'ils le tenaient, qu'ils en étaient possédés.

Malgré tous ces frais de mise en scène, les nouveaux apôtres faisaient peu de dupes, et leur succès ne répondait pas à l'attente des associations qui les soudoyaient.

Quelques têtes faibles, un petit nombre de femmes exaltées, une poignée d'intrigants, nés pour être les disciples de tels maîtres et jaloux de marcher sur leurs traces : voilà toutes les conquêtes des méthodistes dans le Missouri central. Ajoutez-y çà et là un luthérien allemand, dont ils faisaient sonner bien haut la conversion, et qu'ils n'avaient réussi à gagner qu'à force de flatteries, et grâce à l'extrême élasticité d'un *credo* où chaque secte pouvait trouver son compte.

Leur polémique n'était pas moins hardie, ni moins originale que leurs prétendues révélations. « Le missionnaire, disaient-ils, avec une fine allusion au crucifix que celui-ci portait partout avec lui, le missionnaire est un idolâtre : *il adore un Dieu en cuivre ;* son église ne peut être qu'une société maudite, puisqu'enfin *Judas lui aussi était catholique.* »

Les prédicants, au fond, avaient conscience de leur infériorité, et jamais on ne les avait vus s'aventurer dans les endroits où résidait le P. Hélias, ni même à proximité.

Au contact du missionnaire, beaucoup de protestants s'étaient sentis ébranlés dans leur foi. En 1845, une nouvelle épidémie éprouva la contrée, et la maladie, toujours féconde en réflexions salutaires, acheva l'œuvre de la grâce : de nombreuses conversions consolèrent le cœur du P. Hélias.

L'année suivante, la visite épiscopale (1), en apportant avec elle un surcroît de déplacements et de fatigues, vint clore cette période de la vie du jésuite belge que nous avons intitulée, à bon droit, la période de développement et de fondations. Sans parler des écoles et des presbytères, dont le Missouri central est redevable au P. Hélias, de 1838 à 1846, il avait fait élever sept églises : une dans le comté de Moniteau, — l'église de *l'Assomption* ; trois dans le comté d'Osage, — celle du *Sacré-Cœur* à Richfountain, *S. Joseph* de Westphalie et *l'Immaculée Conception*, près Loosecreek ; trois également dans le comté de Cole, — *S. François-Xavier* à Taos, *S. Thomas l'apôtre*, bâtie sur le territoire de l'Indian Bottom et *S. Pierre*, de Jefferson-City.

On pourrait croire que chacune de ces fondations ab-

(1) Faite par Mgr Pierre-Richard Kenrick, nommé en 1841 coadjuteur de Mgr Rosati et son successeur en 1844.

sorbait toute l'activité du religieux. Il n'en est rien. Je ne rappelle que pour mémoire les visites mensuelles du P. Hélias dans les localités qu'on vient d'énumérer, et j'ajoute que chaque année au printemps, il parcourait tout le pays, soit une étendue d'environ 50 lieues, longeant tour à tour le Missouri et ses principaux affluents : l'Osage, les rivières Gasconade et Moreau. C'était là que le plus grand nombre des catholiques s'étaient établis : car en Amérique aussi bien qu'en Europe, les bords des fleuves ont été les chemins naturels des peuples et l'emplacement préféré de leurs premiers établissements.

Voici en abrégé l'itinéraire que suivait chaque année le P. Hélias : il visitait onze comtés, six sur la rive méridionale du Missouri (1) : *Franklin* — *Gasconade* — *Osage* — *Cole* — *Moniteau* — *Cooper;* cinq sur la rive septentrionale : *Warren* — *Montgomery* — *Callaway* — *Boone* — *Howard.*

Dès l'origine, la mission s'étendait sur un espace de 600 milles et comprenait 18 stations. Le P. Hélias, pour se rendre aux extrémités de cet immense district, avait plus de 120 milles à faire dans tous les sens. En 1846, le nombre des congrégations s'élevait à 23, et le missionnaire évalue dès lors à 800 milles l'étendue du territoire qu'il lui fallait parcourir chaque année.

Outre les établissements catholiques déjà mention-

(1) Voir la carte du Missouri dans le grand atlas de Colton.

nés, signalons encore la colonie irlandaise d'*Hibernia*, *Portland*, *Bayleys-creek*, *Henrock prairie*, le long du Missouri, *Pilot grave*, l'importante cité de *Boonville* et *Columbia*, siége d'une université. Dans cette dernière ville le P. Hélias eut la consolation, en 1841 et en 1842, de ramener au giron de l'Eglise plusieurs protestants, appartenant aux familles les plus influentes et les plus considérées.

Au Missouri tout le monde monte à cheval : les femmes aussi bien que les hommes. Le P. Hélias faisait comme tout le monde, et il ne se passait pour ainsi dire pas de jour, où on ne le rencontrât chevauchant à travers la savane et les forêts.

Le missionnaire en Amérique ressemble au soldat, il s'attache à son coursier, ce fidèle compagnon qui, en lui abrégeant le temps et la distance, double son action. Il faut entendre le P. Hélias sur ce sujet. Certes, il ne marchande pas l'éloge à son cheval! lisez plutôt :

« Quand je vous dis que mon cheval n'a pas son pareil, je n'exagère pas, je lui rends tout simplement justice. Vous l'allez voir. J'arrive dans une localité où je compte passer quelque temps; mon coursier me gêne, je lui enlève selle et bride, je fais un signe, et le voilà qui s'élance comme une flèche dans les prairies ou les bois du voisinage. Ne craignez pas qu'une fois en liberté, il ne revienne plus. Le soir, il rentre au quartier général du missionnaire, se poste invariablement à la porte de la maison où je loge, et me fait

entendre par ses hennissements qu'il attend sa ration accoutumée.

» Dois-je sortir de jour ou de nuit? je siffle, mon cheval connaît ce signal : il répond joyeusement à sa manière, accourt au galop, et nous partons! Je le laisse paître en liberté, chaque fois que je m'arrête chez un malade. Ma visite terminée, point n'est besoin de l'appeler, il vient de lui-même prendre son maître.

» Un cheval coûte peu de chose au Missouri; mais on m'offrirait du mien son pesant d'or, que je ne le céderais pas. »

Ce n'était pas trop de l'aide d'un cheval pour surmonter les obstacles qui accompagnaient ces pérégrinations lointaines. Voici en effet ce qu'un écrivain autorisé écrivait en 1874 (1) :

« Les routes sont rares au Missouri. A l'exception de quelques lignes plus ou moins bien entretenues, comme la ligne de poste qui passe à *Springfield*, elles sont tracées au hasard à travers la prairie, par les ornières des chariots qui apportent les céréales aux villages où se tiennent des marchés; dans les districts couverts de forêts, ce ne sont que des brèches grossièrement taillées à travers la futaie, et qui serpentent en zig-zag, de ferme en ferme, sans jamais suivre une même direction. »

(1) M. le comte de Paris dans l'*Histoire de la Guerre civile en Amérique*, t. II, p. 16.

Si les voies de communication présentaient encore ce caractère primitif en 1874, on se figure ce qu'elles devaient être de 1833 à 1851, époque de la plus grande activité de notre missionnaire.

Le P. Hélias s'engageait-il dans les bois, il lui arrivait souvent de s'égarer et de passer la journée, sans prendre de nourriture. Voyageait-il dans la partie méridionale de l'Etat, là, le terrain fortement ondulé et très inégal, coupé de nombreux ravins et recouvert, en beaucoup d'endroits, d'arbustes épineux et d'épaisses broussailles, opposait à la marche des obstacles sans cesse renaissants.

Plus d'une fois le P. Hélias se vit attaqué par des voleurs, lorsqu'il traversait les parties désertes du pays; plus d'une fois, tandis qu'il longeait les bords des fleuves en temps d'inondation, ou qu'il tentait de passer le Missouri à gué, il enfonça dans la vase avec sa monture et faillit y trouver la mort. Ajoutons qu'en parcourant les vallées, le voyageur a l'embarras de devoir franchir un véritable réseau de rivières qu'on appelle ruisseaux là-bas (*creeks*), comme on appelle rivières des cours d'eau auxquels nous donnerions sans hésiter le nom de fleuves.

Le Missouri est le pays des pluies torrentielles. Quand elles éclatent, il suffit de quelques heures pour transformer les plaines et les prairies en une immense nappe d'eau. La marche alors devient une lutte conti-

nuelle, qui n'est pas sans danger dans les terrains mouvants.

Le P. Hélias ne se contentait pas de visiter les villages et les hameaux. S'il apercevait quelque habitation isolée, éloignée des stations qu'il évangélisait, il ne manquait pas de s'y rendre, fallût-il pour cela gravir une côte escarpée, se frayer un chemin à travers les bois ou descendre au fond des vallées. Sa première question en entrant était toujours : « Y-a-t-il des catholiques dans cette maison? Ne s'en est-il point établi depuis peu aux environs? Je suis un missionnaire en tournée, et je tiens à n'oublier aucune de mes ouailles. »

« Des catholiques! lui fut-il un jour répondu, — c'était à l'époque de son premier grand voyage — des catholiques! mais que voulez-vous dire par là? nous n'avons jamais entendu parler de catholiques... » L'étonnement naïf de ses interlocuteurs, honnêtes protestants qui le reçurent avec beaucoup de cordialité, ne fit qu'aiguillonner le zèle du P. Hélias, en lui démontrant une fois de plus combien sa présence était nécessaire dans un pays, où il se trouvait des gens civilisés, ignorant jusqu'à l'existence même du catholicisme.

Si le missionnaire allait en quelque sorte à la découverte des âmes, parfois aussi on venait à lui, des points les plus éloignés de l'Etat. C'est ainsi qu'en 1841 un émigrant Brabançon fit 600 milles pour se rendre à la Nouvelle-Westphalie et régler avec le P. Hélias les affaires de sa conscience. Le Père l'hébergea et l'enga-

gea à se fixer dans une de ses nouvelles paroisses qu'il lui indiqua. Notre Brabançon suivit ce conseil et s'en trouva bien : quelques années après, il était à la tête d'une des plus florissantes exploitations agricoles du Missouri central.

A la fin du printemps, le P. Hélias revenait se fixer à la Nouvelle-Westphalie, mais la plupart des agglomérations catholiques le revoyaient fréquemment pendant le reste de l'année. Tantôt il était appelé pour un malade, et plus d'une fois il arriva qu'après avoir administré les derniers sacrements dans le comté de Franklin, aux confins du district, le missionnaire dut se transporter immédiatement, pour le même motif, dans le comté d'Howard à l'autre extrémité. Tantôt des colons éloignés demandaient aide et conseil au P. Hélias, en vue de quelque établissement projeté par eux en faveur de la religion. Qu'il s'agît d'église ou d'école, le pasteur partait sans retard, présidait à la fondation, revenait souvent visiter les travaux, et les constructions commencées sous sa direction s'achevaient rapidement, à la satisfaction générale.

L'arrivée de nouveaux émigrants était encore une cause de fréquents déplacements pour le P. Hélias. L'expérience lui avait appris que le mélange des nationalités dans les colonies rurales engendrait presque toujours de funestes discordes, même parmi les colons de même race. C'est ainsi que les allemands du nord et du sud parvenaient rarement à s'entendre. Afin de

prévenir les dissensions, le P. Hélias s'efforçait, autant que possible, de déterminer les différents groupes d'émigrants à se fixer dans les agglomérations habitées par des gens de leur pays. Pour les établissements de population hétérogène, si des querelles venaient à éclater, l'influence de l'homme de Dieu parvenait presque toujours à en amortir les fâcheux effets, quand elle ne réussissait pas à les apaiser entièrement.

Il est une circonstance que nous n'avons point encore mentionnée, et qui, pendant dix ans, contraria singulièrement les voyages du P. Hélias. Les sacristies des nouvelles églises du Missouri restèrent longtemps à peu près vides : le pasteur de la Nouvelle-Westphalie devait transporter d'un endroit à l'autre, les objets nécessaires à la célébration du saint sacrifice. Disposer l'autel à l'arrivée, le dépouiller au départ, et les jours où il fallait dire la messe en deux endroits différents, faire parfois près de 40 milles en portant avec lui sa chapelle de missionnaire : c'étaient là pour le P. Hélias autant d'embarras qui, sans être considérables, ne laissaient pas à la longue d'incommoder beaucoup.

Toutes ces courses nécessitaient des frais que le P. Hélias réduisait toujours à leur minimum, mais qu'il n'en était pas moins tenté de se reprocher, comme si les dépenses personnelles les plus indispensables eussent été un bien dont il frustrait les pauvres et les œuvres naissantes du catholicisme au Missouri. Quoique éco-

nome et ménager au delà de toute mesure, en ce qui le concernait, il se trouvait souvent sans aucune ressource pécuniaire. Lui-même a raconté qu'un jour, au moment d'entreprendre une grande excursion apostolique, il pensa devoir y renoncer, faute d'argent. Mais voici que par hasard il met la main dans un coffre qu'il n'avait plus ouvert depuis longtemps. A sa grande surprise, il y trouve une somme double de celle dont il avait besoin. Notez qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir jamais déposé d'argent en cet endroit.

Nous l'avons dit, les catholiques dont le P. Hélias était chargé, appartenaient en général à la nation allemande, par leur origine, sinon par la naissance. Or, au Missouri plus encore qu'en Pennsylvanie, le nom allemand provoque le mépris des anglo-américains. Les émigrants d'outre-Rhin, partout où ils se trouvent dans des conditions d'infériorité, sont en butte à de continuelles vexations de la part des anciens habitants (1). La raison et la religion du P. Hélias réprouvaient également cette conduite intolérante. Fils de S. Ignace, il se souvenait que sur ses neuf premiers compagnons son illustre Père en avait donné cinq à l'Allemagne; qu'il avait fondé à Rome le collége germanique, cette célèbre pépinière de savants docteurs et de pasteurs exemplaires; que même il avait songé

(1) Cette situation s'est singulièrement modifiée avec les années, surtout depuis la guerre franco-allemande, et aujourd'hui, dans plusieurs Etats, les allemands marchent de pair avec les anglo-américains.

à rappeler S. François-Xavier des Indes pour l'opposer à la réforme dans la patrie de Luther; et qu'enfin, peu de temps avant sa mort, il avait prescrit aux membres de son Ordre des prières perpétuelles, en vue d'obtenir le retour à l'unité des peuples protestants du Nord.

Le P. Hélias énumère avec complaisance tous ces actes du Fondateur de la Compagnie de Jésus, en tête d'un éloquent plaidoyer en faveur des allemands, dont nous reproduisons les principaux passages :

« En Europe tout le monde connaît et apprécie la vigueur de caractère, le génie conservateur, l'esprit de famille et la patiente industrie, qui distinguent les peuples de l'Allemagne. Ici, l'on ne veut voir dans les colons de ce pays que l'émigrant pauvre, sans éducation et sans lettres. Leur situation présente dicte le jugement sommaire que l'on porte sur eux. On ne tient compte ni des qualités de leur race, ni de sa glorieuse histoire. On admettra qu'un individu en particulier peut avoir du mérite, on avouera que l'agriculture aux Etats-Unis doit en grande partie sa prospérité aux concours de l'émigration allemande, mais on n'a pour la nation prise en masse qu'un dédain superbe, voisin de la haine et du mépris.

» Rien de plus injuste que les procédés dont usent les Yankees envers les nouveaux venus, rien de plus capable de décourager et de démoraliser l'émigrant, dès ses premiers pas sur le sol américain. Un alle-

mand pauvre qui débarque est plus de fois trompé, joué et injurié en un jour que ne le serait l'homme de couleur lui-même (colour man). *Dutchman!* allemand! ce mot répété à l'envi sur le ton le plus insultant, voilà le salut de joyeuse arrivée qui retentit partout à ses oreilles. Il n'est pas jusqu'au nègre en haillons et aux *loafers* du plus bas étage, — les loafers aux Etats-Unis correspondent au *Lazzaroni* d'Italie — qui ne se croient autorisés à maltraiter un allemand sans défense et à l'outrager.

» A l'antipathie de race vient souvent se joindre le mauvais vouloir de l'envie, quand on voit cette population si décriée et si durement accueillie se faire, après quelques années, par son travail et son industrie une place honorable dans l'Etat.

» Si vous exceptez les américains qui ont passé quelque temps en Europe, il est peu de personnes exemptes de ces préjugés. Cependant on ne devrait pas oublier que dès le IXme siècle les colons allemands de l'Islande avaient abordé sur plus d'un point des treize états primitifs de l'Union; qu'ils s'y étaient établis; qu'au XIVme siècle le célèbre voyageur Martin Behaim de Nuremberg, devançant les explorations de Christophe Colomb et d'Amerigo Vespucci, découvrit l'île de Fayal, le Brésil et poussa jusqu'au détroit de Magellan (1);

(1) Voir un article du P. W. Clarcke intitulé *Les premiers chrétiens en Amérique* et reproduit dans les *Précis historiques*, livraison de juillet, 1877. Voir aussi les savants articles publiés, la même année, par le P. Brucker

qu'enfin de nos jours un savant de la même nation, l'illustre Alexandre de Humboldt a été le premier à faire connaître dans leur ensemble la configuration du sol de l'Amérique et les richesses qu'il contient (1).

» A l'époque de la guerre de l'indépendance, les allemands de la Pennsylvanie ont donné des témoignages éclatants de leur patriotisme; ils furent des premiers à s'enrôler sous le drapeau de l'Union, qui leur dut un grand nombre d'excellents officiers, et, depuis ce temps, cet Etat où ils dominent a toujours été considéré comme la clef de voûte (*key-stone*) de la République. On peut affirmer qu'après Washington, les généraux de Kalb et de Steuben (2), allemands tous deux, ont le plus contribué à faire triompher la cause de l'émancipation.

dans les *Etudes religieuses de Lyon*. — Sur Behaim, on peut consulter : Riccioli, *Geographia reformata*, lib. 3; Freher, *Rerum Germanicarum scriptores;* Cellarius, *Notitia orbis*, p. 213, etc.

(1) Dans la *Géographie du nouveau-continent*, dans le *Cosmos* et les *Tableaux de la nature.*

(2) Steuben (Frédéric-Guillaume, baron de), né en Prusse en 1730 devint aide de camp de Frédéric II. Parvenu au grade de lieutenant-général, il résolut de passer en Amérique pour y prendre part à la guerre de l'indépendance. Il ne voulut d'abord servir que comme volontaire, et se distingua en cette qualité à la bataille de *Monmouth*. Son mérite reconnu le fit nommer inspecteur général. L'armée lui dut un système uniforme de manœuvres et d'utiles améliorations. En 1781, il commanda la tranchée au siége de *York-Town*, le jour où cette place capitula. Après la conclusion de la paix, Steuben resta en Amérique et se retira à Steubenville, dans l'état de New-York, où il mourut en 1794.

Kalb (Jean, baron de) major-général des armées américaines, né à Nuremberg, vers 1732. Entré fort jeune au service de France, comme cadet, dans un régiment allemand, il était en 1750, capitaine aide-major dans *Lowendal;* quelques années après il fut nommé maréchal-général des logis de l'armée; en 1763, lieutenant colonel dans *Anhalt;* et, enfin, briga-

Qui ne sait que ce dernier, chargé par Washington de l'organisation des forces militaires, parvint, en peu de temps, à transformer en une armée invincible des recrues sans expérience et sans discipline? On aime à rapprocher de la bravoure des combattants allemands l'intrépide charité des femmes Pennsylvaniennes. Pendant l'héroïque campagne de 1776, on les vit passer à cheval d'un champ de bataille à l'autre et distribuer de rang en rang aux soldats affamés le pain qu'elles portaient dans d'immenses corbeilles. »

Quel accent d'ardente et franche conviction dans cette défense des catholiques allemands par le P. Hélias! Comme tous les intérêts de son peuple sont devenus les siens, et comme on sent qu'il ne fait avec lui qu'un cœur et qu'une âme! Le mot des Juifs au tombeau

dier des armées et chevalier de l'ordre royal du mérite militaire. Il vit à Paris en 1776 M. Deane, agent des Américains et conclut avec lui un arrangement par lequel il s'engageait à servir la cause des Etats-Unis, sous les ordres du Congrès. Le baron de Kalb entra en fonctions le 15 septembre 1777. Dès ce moment, il prit une part active à toutes les affaires dans lesquelles l'armée américaine déploya une si brillante valeur. Il mourut à la bataille de *Clermont*, en 1780, percé de onze coups, qu'il reçut en faisant une charge vigoureuse, à la tête de son régiment d'infanterie. C'est à ses démarches que l'Amérique avait dû le concours du célèbre Lafayette et d'un grand nombre d'officiers distingués de l'armée française.

Le Congrès par sa résolution du 14 octobre 1780, ordonna qu'un monument serait élevé à la mémoire du baron de Kalb dans la ville d'*Annapolis*, capitale du Maryland. La société de Cincinnatus envoya l'aigle, marque distinctive de cette association, aux deux enfants du général, qui servaient alors dans des régiments allemands à la solde de la France. Le baron de Kalb était d'une taille élevée, il avait près de 6 pieds de haut mais bien proportionnée, et d'une figure agréable. Il était fort instruit, connaissait les meilleurs ouvrages allemands, français et anglais, et parlait fort bien cinq à six langues.

de Lazare me revient à la mémoire, lorsque j'entends le P. Hélias parler de son troupeau, et je suis tenté de m'écrier à mon tour : *Voyez comme il l'aimait!* Oui, le missionnaire belge aimait sa grande famille adoptive du Missouri central et il en était aimé. Là est le secret du bien immense qu'il a réalisé en si peu d'années et de tout le bien qu'il va faire encore.

CHAPITRE X.

LE P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM A TAOS.

1846-1860.

—

Ce fut à la fin de l'année 1846 que le fondateur de la Nouvelle-Westphalie mit à exécution un projet qui fait honneur à sa perspicacité, et dont il avait conçu l'idée, six années auparavant, lorsqu'il forma la congrégation de S. François-Xavier, en dépit des manœuvres d'une opposition injuste et mesquine. L'émigration, en se développant, avait fait de Taos, selon les prévisions du missionnaire, le centre des principales colonies catholiques; et l'heure était venue pour le missionnaire d'y établir sa résidence.

Ce changement n'eût-il pas été commandé par une raison d'intérêt général, à un autre point de vue, les supérieurs du P. Hélias lui en auraient fait un devoir. Les hivers sont très froids au Missouri. Or, la misérable sacristie en bois dont l'austère religieux continuait à faire sa demeure à la Nouvelle-Westphalie, le défendait mal contre les rigueurs de la saison. Lui-même

avoue que la prolongation d'un pareil séjour eût fini par compromettre sa vigoureuse santé. Le presbytère de Taos ne présentait pas les mêmes inconvénients. C'était une habitation modeste, mais commode et bien bâtie, où un homme accoutumé comme le P. Hélias à se passer de feu en hiver, pouvait plus facilement affronter le froid qu'à la Nouvelle-Westphalie.

Notre missionnaire débuta à Taos par une cruelle épreuve.

Il y a en Amérique comme en Europe un parti irréligieux que la vue seule du prêtre irrite, que la vertu la plus pure et la plus désintéressée ne peut désarmer, quand le caractère sacerdotal l'accompagne : parti d'autant plus enclin aux excès qu'il désespère davantage de triompher par les voies honnêtes, et plus déloyal, plus perfidement hostile, là où il se sent plus faible et plus combattu. Peu nombreux au Missouri central, les hommes systématiquement opposés à l'Eglise avaient rencontré dans le P. Hélias un obstacle insurmontable à l'accomplissement de leurs plans impies. C'en était assez pour leur faire accueillir avec empressement l'occasion de lui nuire. Elle s'offrit à eux en 1846.

Un homme notoirement irréligieux, et dont les tendances révolutionnaires n'étaient ignorées de personne, se fit l'instrument des rancunes de son parti, et, soutenu par lui, cita le P. Hélias devant les tribunaux pour avoir à répondre d'une accusation flétrissante. A cette nouvelle, un cri d'indignation s'élève dans la con-

trée contre l'audacieux calomniateur; la voix publique prévient le verdict de la justice et proclame l'innocence du jésuite. On vit en cette circonstance les protestants aussi bien que les catholiques se succéder à la demeure du P. Hélias et lui exprimer hautement leur estime et leur sympathie. Un avocat protestant, membre distingué du barreau, vint spontanément offrir ses services au religieux. Le Père accepta, il fut éloquemment défendu, et la sentence de la Cour de Jefferson n'eut rien de flétrissant que pour les accusateurs. Le retour du missionnaire à Taos fut un véritable triomphe.

La justice divine parla plus haut encore que la justice humaine. Peu de temps après que l'arrêt du tribunal eut été rendu, le malheureux auteur du procès perdit, en vingt-quatre heures, trois de ses enfants; sa femme devint folle et lui-même cessa de jouir d'aucun crédit.

Le P. Hélias, habitué à faire abnégation de sa propre personne, eut bientôt oublié les odieux procédés mis en œuvre par la malveillance pour atteindre sa réputation : son attention s'était reportée tout entière sur les derniers événements politiques, intimement liés aux intérêts de la population du Missouri.

Les deux campagnes que les Etats-Unis avaient entreprises en 1846 et en 1847 contre le Mexique, avaient eu les résultats les plus heureux pour les jeunes colonies du centre de l'Etat. Rapprochées du théâtre de la guerre et communiquant facilement par eau avec l'ar-

mée, elles ne manquèrent pas de profiter d'une occasion aussi favorable d'écouler leurs produits. Le Missouri central avait donné de nombreux volontaires au corps d'expédition qui combattait dans le Texas, sous le drapeau de l'Union : le gouvernement récompensa libéralement leurs services. Quand la paix fut conclue, chaque volontaire reçut, avec une rémunération en argent, 160 arpents d'excellente terre. Du même coup, l'aisance succédait subitement à la gêne pour un grand nombre de colons, et les nouveaux établissements, bénéficiant de cette situation, prirent de rapides accroissements.

La joie que le retour et l'heureuse fortune des combattants du Missouri causa au P. Hélias eût été complète, s'il avait revu à leur tête, comme il l'espérait, leur intrépide aumônier, le P. Rey, son ancien élève de Brigg. Une mort tragique venait d'enlever à l'armée ce jeune prêtre, qu'on avait vu, sur tous les champs de bataille, prodiguer indistinctement les secours de son ministère et les soins de la plus tendre charité aux soldats du Mexique et des Etats-Unis. Une troupe de *guerillas*, ayant rencontré le jésuite dans un endroit écarté, l'avait lâchement assassiné, au mépris de tout droit et des services rendus, sans pouvoir prétexter l'excuse d'une méprise que le costume du religieux rendait impossible.

La Providence adoucit les regrets du P. Hélias en lui envoyant pour aide un autre de ses anciens élèves,

le Père suisse Jacques Cotting, missionnaire plein d'ardeur, de zèle et de ressources.

Les courses du P. Hélias diminuèrent un peu, pendant le temps assez court où le P. Cotting demeura avec lui, et parfois il lui arriva — repos inconnu jusqu'alors — de passer toute la journée du dimanche à Taos. Quand je parle de repos, il faut entendre un loisir relatif. Voici en effet le dimanche d'un curé-missionnaire au Missouri : de 5 heures à 8 heures du matin, entendre les confessions; à 8 heures, dire une première messe; à 11 heures, chanter la grand'messe pour les paroissiens éloignés, et puis prêcher, souvent en plusieurs langues; suit le catéchisme auquel assistent les enfants et beaucoup d'adultes des diverses localités desservies par le même pasteur. Ce n'est qu'entre une et 2 heures que le prêtre trouve un moment pour prendre une légère réfection. A 2 heures et demie, il chante les vêpres et le salut, il dîne ensuite, récite son office et le soleil se couche, quand le missionaire peut enfin disposer de son temps.

La fin de l'année 1847 apporta une grande joie au P. Hélias. Ouvrons sa correspondance : elle exprime ses sentiments mieux que nous ne pourrions le faire :

« A ma grande satisfaction, une colonie belge des environs de Gand est venue s'établir cet automne dans ma congrégation centrale de S. François-Xavier (Taos). Nos compatriotes sont arrivés ici vivement recomman-

dés par M. Beaulieu, ministre belge à Washington et par le Président des Etats-Unis.

» M. Pierre Dirckx, jeune homme actif, intelligent et très religieux sert d'agent aux émigrants et m'est fort attaché. Il vient de perdre son compagnon et son ami intime, un excellent jeune homme d'Eecloo. Une maladie qui paraissait d'abord peu grave, l'a emporté en 8 jours. Je l'ai fait traiter par trois médecins. Une bonne et pieuse brabançonne, Mme Veulemans l'a soigné nuit et jour avec le dévouement d'une mère. Ce pauvre enfant est mort dans mes bras, parfaitement préparé, résigné et content même. Je fis célébrer ses funérailles avec toute la pompe possible, et je prêchai à cette occasion, mon premier sermon flamand. »

Dans une lettre datée du 5 décembre 1847, le missionnaire donne de nouveaux détails sur la colonie belge :

« Jusqu'ici nos compatriotes ont échappé aux fièvres bilieuses du pays, une sorte de fièvre des *Polders*, mais plus intense et qui fait souffrir davantage.

» Les agriculteurs belges se distinguent au Missouri comme partout ailleurs par leur industrie, leur esprit d'ordre, leur persévérance, leur amour du travail et leur incomparable propreté. Leurs établissements prospèrent rapidement et pourraient servir de fermes-modèles aux émigrants. Quand je demande à nos flamands s'ils se plaisent ici, ils me répondent « qu'ils sont aussi heureux que le roi Léopold sur son trône. »

» Je suis enchanté de ces nouveaux paroissiens : ils sont bons catholiques et toujours disposés à me rendre service. M. Pierre Dirckx, mon plus proche voisin, est l'habitué du presbytère et se montre pour moi d'un dévouement sans égal. Il exploite avec son associé, M. Charles Beckaert une florissante métairie, dont il est propriétaire et qui lui vaut de beaux revenus. Leurs serviteurs Edouard Van Voeren, François Steippens, François Goessens, etc., sont belges pour la plupart. Ces jeunes gens savent tous d'utiles métiers, on ne peut plus lucratifs dans ces contrées récemment ouvertes à la civilisation. François Goessens par exemple est un excellent sabotier. On vient de 20 milles à la ronde pour se fournir chez lui. Il lui arrive de vendre jusqu'à 500 paires de sabots en une journée. En vérité, c'est un joli commerce, car le bois ne coûte rien ou presque rien ici. »

L'année qui suivit l'arrivée des belges, la procession de la Fête-Dieu se célébra pour la première fois à Taos.

« J'avais invité pour la circonstance, écrit le P. Hélias, le gouverneur de l'Etat et les principaux magistrats de Jefferson, notre capitale (1). Ils ont tous assisté à la cérémonie : notez que ces honorables fonctionnaires sont protestants. J'avais fait élever un reposoir en face du presbytère. La décoration de cet autel improvisé,

1) Située à 2 lieues de Taos.

l'ordre et la pompe de la procession (1), la beauté du chant sacré, la piété des catholiques charmèrent tout ensemble et édifièrent nos frères égarés.

» Le gouverneur du Missouri m'est très affectionné, et quelque faveur, quelque grâce que je sollicite, fût-ce même la vie d'un condamné à mort, il est toujours prêt à me l'accorder. Mais j'évite de m'ingérer à la politique dans ce pays où elle n'est point mêlée à la religion, et je ne m'occupe que des affaires qui intéressent le royaume du ciel. »

Le temps était venu où le P. Hélias allait recevoir la meilleure récompense de ses travaux au Missouri. Jusqu'ici rien n'assurait la stabilité des œuvres entreprises : une maladie grave du missionnaire eût infailliblement compromis les résultats obtenus; sa mort eût été un désastre pour le catholicisme dans la contrée. Mais en 1851, les supérieurs de la Compagnie de Jésus purent enfin envoyer quelques collègues au P. Hélias; plusieurs églises reçurent des pasteurs; depuis lors, le nombre des ouvriers apostoliques s'accrut d'année en année, et quand le vaillant jésuite belge fut arrivé au terme de sa laborieuse carrière, les colonies un peu importantes du Missouri central possédaient presque toutes des prêtres à poste fixe.

(1) La sacristie de Taos était assez bien montée, grâce à la générosité de Mme Hélias d'Huddeghem qui ne se lassait pas de faire travailler les saintes filles du Béguinage de Gand pour l'église de S. François-Xavier; grâce aux dons multipliés d'une pieuse cousine, Mlle Rodriguez d'Evora y Vega, et aux aumônes d'un vénérable ami, le chanoine Charles De la Croix.

Le P. Hélias s'était occupé avec activité, pendant les années 1850 et 1851, à mettre les presbytères de ses futurs coopérateurs en état de les recevoir. Il eût souhaité ne pas devoir compter avec la dépense et pouvoir rendre aussi agréables que possible ces habitations qu'il avait fait construire. Malheureusement ses ressources étaient toujours fort restreintes, comme on le verra par la lettre suivante :

« Un petit couvent de religieuses enseignantes que j'ai commencé avec les dons de mon frère Robert, ne parvient pas à s'achever, faute de fonds. Tous les matériaux sont payés et se trouvent sur place, mais je n'ai pas de quoi solder la main d'œuvre. Ces retards sont fort préjudiciables au bâtiment presque entièrement terminé. La toiture manquant encore, ainsi que les portes et les fenêtres, la pluie et l'humidité envahissent cette belle construction et la détériorent chaque jour davantage.

» Vous qui vivez dans un pays éminemment catholique, doté d'institutions religieuses de tout genre, vous ne pouvez vous figurer à quel point nous en sentons la privation au Missouri, et vous vous dites peut-être : « Qu'importe un couvent de plus ou de moins? » — Un couvent de plus, c'est le meilleur gage de la bénédiction du ciel pour ces colonies naissantes, c'est le salut de la jeunesse, l'asile de beaucoup d'âmes appelées à la perfection, un exemple permanent de désintéressement et des plus pures vertus, donné à ces

populations nouvelles, à qui tout prêche l'amour effréné du lucre et des jouissances, dès leur arrivée sur le sol américain.

» Un malheur n'arrive jamais seul, dit-on. Je viens d'en faire l'expérience : le 15 août (1851), jour de la fête patronale de notre bonne mère défunte (1), ma belle église de S. François-Xavier, dont elle est l'insigne bienfaitrice, a failli s'effondrer. Le pavement a cédé sous le poids de la multitude assemblée, l'ébranlement s'est communiqué à tout l'édifice, et il en est résulté des dégats considérables. Mes paroissiens sont des catholiques fervents, mais encore trop à la gêne pour songer à couvrir eux-mêmes les frais de réparation. »

L'éloignement, la longue absence, le travail sans trêve et les occupations les plus absorbantes n'avaient diminué en rien la religieuse tendresse que le missionnaire avait vouée à sa famille. Toute sa correspondance témoigne de la fidélité de ses sentiments. L'année 1851 s'était écoulée sans apporter au P. Hélias des nouvelles de son frère Idesbald (2), chanoine de S. Bavon à Gand

(1) Mme Hélias était morte, le 8 décembre 1848.

(2) Né à Heusden, le 17 avril 1804; ordonné prêtre, le 6 juillet 1828; nommé chanoine honoraire en 1841; directeur et économe de l'hospice S. Antoine, à partir du 11 février 1843; membre du comité d'inspection des établissements d'aliénés, le 21 décembre 1852; chevalier de l'Ordre de Léopold, le 29 avril 1864; chanoine titulaire de la Cathédrale de S. Bavon, le 5 décembre 1865; pieusement décédé à Gand, le 4 octobre 1866, victime de son héroïque charité au service des cholériques.

et fort occupé dans les travaux de l'administration diocésaine. Son silence inquiète et attriste le missionnaire; le 29 décembre, il prend la plume et son cœur lui dicte ces lignes où le reproche même n'est que le voile transparent de l'affection :

« Si c'est par oubli, que vous avez cessé d'écrire au seul frère qui vous reste au monde, il m'est permis de me plaindre; mais si vous vous souvenez de moi, j'ai deux fois raison de m'étonner. Un oubli passager, on le pardonne, encore qu'il nous afflige; un silence voulu et réfléchi, voilà ce dont je ne me consolerais pas, voilà ce que je ne comprendrais plus.

» Mon cher Idesbald, il est des moments dans la vie, où l'affection surexcitée paraît vouloir rompre ses digues, et soudain surabonde et déborde, telle qu'un fleuve au temps des crues. Cela est vrai surtout, lorsque séparés depuis longtemps et par d'immenses espaces de ceux que nous aimons, nous nous trouvons dans des circonstances qui ravivent les souvenirs du foyer paternel et de ses douces amitiés. Ainsi en est-il de la fin de l'année. Ces derniers jours de décembre, en s'ajoutant aux jours d'une longue vie, semblent fermer la carrière et nous inviter, avant qu'une nouvelle étape commence, à revoir et à goûter le passé.

» Mon cher frère, je pense à vous aujourd'hui. Vous fûtes le compagnon de ma jeunesse, la plus

belle partie de mon existence s'est écoulée auprès de vous, et je ne puis songer sans émotion à la distance qui nous sépare. »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, depuis cette lettre, le P. Hélias n'eut plus à se plaindre du silence de son frère Idesbald.

Plus les années ajoutaient à l'expérience du missionnaire, plus il se préoccupait de pourvoir à l'éducation religieuse de la jeunesse. C'était là à ses yeux l'œuvre qui devait primer toutes les autres, et certes l'on sera de son avis, si l'on vient à réfléchir aux besoins moraux de l'Amérique nouvelle. Des émigrés abordent aux Etats-Unis : ils sont catholiques, ils savent de leur religion ce qu'il en faut savoir, mais absorbés par le soin de fonder un établissement et d'assurer l'avenir temporel de leur famille, ils négligent trop souvent d'instruire leurs enfants dans la foi, ou ne leur en transmettent qu'une connaissance vague et superficielle. Le clergé, peu nombreux et surchargé d'occupations, ne peut suppléer entièrement aux déplorables lacunes de l'éducation domestique. Beaucoup de localités sont encore privées de prêtres, et ce n'est qu'à grand' peine, au moyen de déplacements nécessairement limités, ou en exigeant des enfants — mesure peu pratique — l'assistance régulière au catéchisme d'une paroisse éloignée, que le pasteur parvient à inculquer à la jeunesse les premiers éléments de la religion. Cependant les nouvelles générations grandissent au milieu des protestants

et subissent le contact des sectes impies, répandues dans tous les Etats de la libre Amérique. Que doivent devenir, sous ces influences, des jeunes gens mal armés contre l'erreur et de bonne heure maîtres de leur personne? Evidemment ils sont exposés à perdre la foi avec les mœurs, ou tout au moins à devenir indifférents.

Il n'y a qu'une voie à suivre pour prévenir de si grands maux : établir partout des écoles, où l'enfant soit assuré de recevoir cette éducation religieuse solide et complète que ses parents, que le prêtre lui-même ne peuvent pas toujours lui donner. Le P. Hélias l'avait compris, et dès la seconde année de son séjour à la Nouvelle-Westphalie, il avait organisé, de concert avec le P. Busschots, des classes pour les enfants et pour les adultes; mais lorsqu'il eut pourvu aux besoins les plus urgents de sa vaste mission, et surtout à partir du jour où il vint occuper le presbytère de Taos, il s'efforça par tous les moyens de promouvoir l'enseignement chrétien sur une vaste échelle.

En beaucoup d'endroits, les catholiques stimulés par leur pasteur se cotisèrent pour fonder de bonnes écoles; le missionnaire en établit plusieurs de son chef, et non content de faire lui-même la classe à Taos, il s'imposa encore la tâche méritoire d'enseigner les éléments du latin à un certain nombre de jeunes gens, en qui il voyait des dispositions pour l'état ecclésiastique. Parmi ces disciples d'élite du P. Hélias, plusieurs, avant de

devenir de saints prêtres, lui rendirent d'excellents services en qualité de catéchistes.

En 1853, le choléra exerça de nouveau ses ravages au Missouri central. C'est toujours dans les temps de maladies que le missionnaire avait à enregistrer le plus de retours à l'unité. Cette fois il eut le bonheur, à l'occasion d'une excursion lointaine, de ramener toute une colonie de luthériens stéphanistes à la communion de l'Eglise.

Le choléra de 1853 fit beaucoup d'orphelins, généralement enfants d'émigrés de date récente, et qui en perdant leur père et leur mère, s'étaient vus privés des seuls parents qu'ils eussent en Amérique. Incapables pour la plupart, à raison de leur jeune âge, de gagner leur vie par leur travail, sans ressources, sans protection, sans appui, la plus affreuse misère menaçait leur existence, pour ne rien dire des périls que couraient leurs âmes. A cette époque, l'Etat du Missouri ne possédait que de rares orphelinats. Le P. Hélias, afin d'exciter les personnes charitables à recueillir ces pauvres enfants, tint à donner lui-même l'exemple et adopta, du consentement de ses supérieurs, un jeune orphelin belge, nommé Pierre Labat.

L'avenir de son protégé le préoccupait beaucoup, et parfois il se demandait avec inquiétude ce que l'orphelin deviendrait, si lui-même venait à mourir. La paternelle sollicitude du missionnaire s'est peinte au vif dans

cette lettre où il s'efforce d'intéresser sa famille au sort de Pierre Labat :

« Le choléra vient d'enlever ses parents à un jeune enfant belge, des environs d'Eecloo. Je suis son tuteur, et le petit Pierre est devenu mon fils adoptif. Si le bon Dieu me rappelait à lui, cet orphelin serait bien à plaindre ; il ne possède aucun bien ici, et n'a rien, je pense, à attendre de la Belgique. Mais *Deus providebit,* je compte sur la Providence.

» Je vous recommande cet enfant dans le cas où je viendrais à mourir. Du haut du ciel, si la divine bonté veut bien m'y donner une place, je considérerais comme fait à moi-même tout ce que vous feriez pour Pierre Labat. Dieu lui-même se chargerait de vous récompenser, en mon nom, et d'acquitter la dette de ma reconnaissance.

» Mon jeune compagnon n'a que neuf ans ; il me rend mille petits services et m'amuse beaucoup par sa naïveté. Je lui trouve l'esprit vif et ouvert; peut-être en ferons-nous un disciple de Grétry, car il annonce de remarquables dispositions pour la musique. »

Pierre Labat habita plusieurs années le presbytère de Taos, et lorsque son âge lui permit d'exercer un emploi, ce fut encore le missionnaire qui se chargea de le lui procurer.

L'exemple d'une sainte vie, associé à la pratique généreuse de la charité a toujours été la plus efficace

des prédications : là est le secret de l'influence du P. Hélias, et si son industrieuse activité avait su faire surgir autour de lui comme par enchantement des églises et des écoles, l'ascendant de ses vertus opérait dans les âmes des effets plus admirables encore. Heureux l'homme apostolique qui, après de longues années de travaux et d'efforts, pourrait signer le consolant tableau que le P. Hélias nous trace de sa mission, à cette époque !

« Tandis qu'en tant de contrées de l'ancien et du nouveau monde, la corruption, fruit des doctrines perverses, fait d'incessants progrès, les mœurs de nos colonies rappellent les beaux jours de l'Eglise primitive. Ici l'on peut impunément quitter sa demeure et laisser les portes ouvertes : on n'a à craindre ni vol, ni mauvais procédé d'aucune espèce. Les écrits irréligieux ou licencieux ne trouvent pas d'accès parmi nos excellentes populations. Le libertinage y est inconnu ; le nom de Dieu n'y est point, comme ailleurs, l'objet de la profanation. Mon cœur de prêtre éprouve une joie toujours nouvelle à voir, les dimanches et les jours de fête, nos églises déborder de vrais fidèles, qui chantent à l'envi les louanges du Seigneur. »

Telle était la situation du catholicisme au Missouri central, lorsque, semblable à un de ces orages passagers, terribles dans leur violence soudaine, un vaste complot dont l'impiété tenait partout les fils, éclata à l'improviste sur tous les points du territoire de l'Union,

et mit un moment en péril la liberté de l'Eglise et son existence même. Nous voulons parler de la conspiration des *Know-nothings* (1), association subversive que les passions politiques, le fanatisme irréligieux et les convoitises anti-sociales enfantèrent dans une heure de surexcitation.

Les adeptes de la nouvelle secte appartenaient à trois catégories distinctes : aux sociétés secrètes, représentées par les démagogues exaltés que l'avortement de la révolution de 1848 avait forcés de s'expatrier aux Etats-Unis ; au protestantisme intolérant et jaloux, décidé à reconquérir le terrain perdu, s'il en était temps encore, et provoqué au combat par des ministres non moins habiles qu'audacieux; enfin à la fraction avancée du parti républicain, devenu hostile aux catholiques, depuis le jour où ceux-ci s'étaient rangés dans le parti opposé des démocrates. Combattants aux prétentions diverses, le désir et l'espoir d'arriver plus vite au but les avaient réunis, et l'on vit s'enrôler sous le même drapeau, de 1848 à 1852, les révolutionnaires, ennemis de tout ordre et de tout culte, les protestants exclusifs, aspirant à restreindre la liberté religieuse à leur profit, et les politiques qui sous le nom de *native american party*, croyaient pouvoir se promettre

(1) On trouvera des renseignements exacts sur les *Know-nothings* dans une brochure traduite de l'anglais par la *Civiltà cattolica* et intitulée : *Réflexions sur l'état présent et sur l'avenir du catholicisme aux Etats-Unis d'Amérique*. Livraisons du 25 novembre et du 5 décembre 1857. Nous avons résumé ici même cet excellent travail.

la prépondérance dans l'Etat, s'ils parvenaient à rendre la naturalisation des catholiques plus difficile et à écarter des emplois publics tout citoyen américain, né de parents étrangers.

Les nouveaux sectaires, pour mieux couvrir leurs menées, s'organisèrent en société secrète : de là leur nom de *Know-nothings,* littéralement, gens qui ne savent rien, c'est-à-dire qui feignent l'ignorance et se trouvent sans paroles, chaque fois qu'il leur arrive d'être interrogés sur le but où ils tendent et sur leurs moyens d'action.

L'arrivée à New-York (1852) du nonce du Brésil, Mgr Bedini, chargé de rendre compte au Saint-Siége de la situation du catholicisme aux Etats-Unis, fournit aux *Know-nothings* l'occasion d'entrer en campagne. A les en croire, la mission de l'envoyé du Pape portait gravement atteinte aux libertés américaines; un journal incendiaire, *la Epoca d'Italia,* se fit l'écho de ces déclamations insensées et l'ex-barnabite Gavazzi, mandé de Londres pour la circonstance, vint mettre sa parole de tribun au service des frères et amis. Des excitations on ne tarda pas à passer aux voies de fait. Les provocations, les outrages, les méfaits de tout genre sont à l'ordre du jour; les *Know-nothings* ne reculent pas même devant l'effusion du sang.

Dans le Massachusetts, où le corps législatif se compose en grande partie de députés appartenant au clergé

protestant, on établit un comité, chargé de rechercher et de faire connaître à toute l'Amérique les prétendues iniquités et les secrètes infamies des instituts religieux. Un pensionnat de jeunes personnes, situé à quelques milles de Boston et dirigé par les pieuses sœurs de Notre-Dame, reçut la première visite de ces nouveaux vengeurs de la morale publique. Désireux de découvrir les horribles trames qu'ils avaient imaginées, ils mirent la maison sens dessus dessous, examinèrent les classes, les salles, la chapelle et jusqu'à l'infirmerie où se trouvait une élève dangereusement malade. Ils flairèrent si bien tous les coins et recoins que le peuple leur donna le nom de comité de flaireurs, *smelling comitee.* Mais en dépit des plus minutieuses perquisitions, ils ne trouvèrent pas le moindre indice qui justifiât leurs basses calomnies.

« Nous sommes à la veille de graves difficultés, écrivait le missionnaire en 1854. L'esprit anticatholique s'accroît de jour en jour; tous les ennemis de notre sainte religion se liguent contre elle. Comme au temps des persécutions, ils cherchent à exciter le peuple par des mensonges et des calomnies atroces. Dans ces derniers jours, trois églises catholiques ont été détruites, et chaque gazette nous parle de quelque nouveau soulèvement. Les démagogues, venus d'Europe, travaillent de toutes leurs forces à faire prévaloir sur le sol libre de l'Amérique leurs maximes d'intolérance et de persécution. De tous les tyrans, ces hommes sans foi ni loi sont les plus pervers et les plus à craindre. »

Une lettre du meilleur ami du P. Hélias, du célèbre P. De Smet, renferme une anecdote qui peint au vif la situation. Le missionnaire venait de prendre place sur le *Niagara*, bateau à vapeur qui fait le service entre Halifax et Boston : « Nous rencontrâmes à bord, dit-il, un petit homme, à barbe de bouc, qui s'appelait Francisque Tapon, nouvel apôtre, envoyé pour illuminer l'univers! Francisque se déclarait l'ennemi juré de toute religion, mais surtout du Pape et des Jésuites. En quittant Liverpool, il avait dit tout haut, « qu'il tuerait le premier jésuite qu'il rencontrerait sur le sol américain. » Il fut, en effet, pendant plusieurs jours, si violent dans ses gestes et dans son langage que le capitaine, par prudence, lui avait fait déposer une carabine, des pistolets et des poignards dont le drôle était porteur. J'appris ces détails en prenant place sur le Niagara.

» M. Tapon proclama bientôt le programme de son nouvel évangile « qui devait succéder, selon lui, à toutes les religions. » Ceux qui l'entendaient haussaient les épaules et se disaient tout bas : « cet homme est fou. » En débarquant à Boston, il se fit plusieurs ablutions, au grand amusement de tout le monde, déclarant « qu'il se lavait des dernières ordures de l'Europe. » M. Tapon gagna la ville et nous le perdîmes heureusement de vue. »

Les excès sans cesse renouvelés auxquels se portèrent les *Knows-nothings* (1854-1856), liguèrent contre eux les honnêtes gens de tous les partis. La presse entière,

à l'exception de quelques feuilles radicales, se fit un devoir de dénoncer les agitateurs au tribunal de la nation. Au moment où ceux-ci comptaient arriver au pouvoir, à la faveur des élections générales, ils échouèrent devant le verdict unanime de leurs concitoyens. Le bon sens et la fermeté du peuple américain autorisent à le croire : les Knows-nothings ne se relèveront pas.

Dieu qui tire le bien du mal ne permit cette violente tempête que pour enraciner plus profondément l'arbre de la foi aux Etats-Unis et lui faire porter des fruits plus abondants. Les *Knows-nothings* avaient prétendu en finir avec l'Eglise, ils servirent au contraire sa cause, et voici comment : les hommes marquants du parti des démocrates, intéressés à justifier les adhérents de leur politique se virent dans la nécessité d'étudier le catholicisme; cet examen dissipa l'ignorance des uns, fit tomber les préjugés d'un grand nombre d'autres et inspira à des hommes haut placés, orateurs en renom et membres du Congrès, des apologies éloquentes qui, pour être prononcées par des bouches protestantes, n'en eurent peut-être que plus de retentissement et d'autorité. On reconnut l'injustice de la persécution excitée contre les catholiques; ils eurent pour eux les sympathies de tous les bons citoyens, et la curiosité publique se porta, avec un intérêt bienveillant, sur une église dont on s'était assez peu occupé jusque là, et que son obscurité même avait dérobée à l'attention.

La tolérance catholique d'une part, le farouche fana-

tisme d'une grande partie du clergé protestant et des *Know-nothings* de l'autre, formaient un contraste qui frappait tous les yeux; et les hommes impartiaux n'eurent pas de peine à s'apercevoir, que les vrais américains se trouvaient du côté des partisans de la foi romaine, défenseurs sincères de l'égalité des droits civils pour tous, en pratique non moins qu'en théorie. L'organisation de leurs adversaires appelait la même réflexion. Les catholiques agissaient à ciel ouvert et se montraient animés de cet esprit de franchise et de mâle indépendance, si conforme au génie de la nation, tandis que les prétendus réformateurs, liés à leurs chefs par un serment mystérieux, opéraient dans l'ombre, se concertaient à portes fermées, usaient de signes et de chiffres particuliers : procédés souverainement antipathiques aux Américains et contre lesquels le grand Washington les avait expressément prévenus par sa circulaire d'adieu *(Farewell adress)*.

Les Know-nothings n'étaient pas sans avoir fait quelques recrues au Missouri central, soit parmi les rares libres-penseurs du pays, soit parmi les jeunes gens toujours faciles à séduire et les anciens adhérents du *native american party*. Des troubles avaient éclaté çà et là, mais ils furent bientôt réprimés et n'eurent point de suites, grâce à la vigilante fermeté du missionnaire, à l'attitude décidée des catholiques et à la prépondérance des démocrates dans la contrée. L'impulsion donnée par le P. Hélias aux œuvres du catholicisme ne se

ralentit pas, et lui-même ne dut pas interrompre un seul jour ses travaux.

Un dangereux accident, qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves, l'obligea pour la première fois, en 1858, à prendre du repos. Le missionnaire s'était rendu à Jefferson-City, où on l'avait invité à poser la première pierre d'une nouvelle église. Pendant le trajet, son cheval fut pris d'une de ces peurs soudaines qui déconcertent les meilleurs cavaliers. Le P. Hélias en se débattant contre son coursier, perdit l'équilibre et tomba. Sa chute fut accompagnée de lésions graves, une plaie dangereuse s'en suivit et bientôt nécessita une double opération. On transporta le Père à Saint-Louis, où un chirurgien français, maître dans son art, fut chargé de le traiter.

La première opération réussit au delà de toute attente, mais il n'en fut pas de même de la seconde. Des spasmes violents se déclarèrent, pendant que le chirurgien dégageait la tumeur qu'il venait de percer, et il fut forcé de s'interrompre jusqu'à la fin de l'accès. On n'a pas de peine à se figurer ce que le P. Hélias eut à souffrir dans l'intervalle et le surcroît de douleurs qu'il ressentit à la reprise de l'opération. Ni alors, ni auparavant, son courage et sa patience ne se démentirent un seul instant. Les yeux fixés sur son crucifix, le religieux se laissa faire sans prononcer une parole de plainte.

La convalescence du P. Hélias dura deux mois, et

sans doute l'égalité d'humeur qu'il montra pendant ces jours de pénible inaction, n'est pas moins admirable que sa calme intrépidité au milieu des douleurs d'une cruelle opération : car, de l'aveu du missionnaire, son ardeur et sa vivacité naturelles lui faisaient un supplice d'une vie sédentaire. Le séjour des villes ne convenait pas plus à sa santé qu'à ses goûts, tandis qu'il se trouvait à merveille du grand air de la campagne et de ses courses sans fin, à travers les savanes et les forêts.

Ajoutons toutefois, que les longs ennuis de la convalescence du P. Hélias, furent mêlés de douces consolations.

« Durant mon séjour à Saint-Louis, écrivit-il, mes confrères et mes anciens élèves venaient chaque jour me tenir compagnie et me témoignaient la plus affectueuse charité. C'était de la part de mes visiteurs une émulation de soins et d'attentions délicates, dont je demeure aussi reconnaissant que confus. Vraiment, on eût dit des fils au chevet de leur père malade. Il faut savoir que je suis le plus âgé des religieux de cette province et qu'on s'est abusivement prévalu de ce titre pour me traiter en enfant gâté. Parmi les plus *coupables* ou les plus charitables, je distingue notre Provincial actuel, autrefois novice à White-Marsh, sous ma direction, et le Recteur de l'université de Saint-Louis, à qui je donnai des leçons à Georgetown, en 1833, et qui n'était alors qu'un tout jeune homme. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!*

Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble (1)! »

Quand le P. Hélias écrivait ces lignes, il était de retour à Taos, plein de santé, plein d'ardeur et plus occupé que jamais. On eût dit qu'il avait le pressentiment des épreuves que la prochaine guerre civile lui réservait, et que, par une prévoyante compensation du repos forcé des mauvais jours, il voulait dans l'intervalle travailler doublement.

(1) Psaume CXXXII.

CHAPITRE XI.

LE P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM PENDANT LA GUERRE CIVILE.

1861-1865.

De toutes les guerres de notre époque — et l'on sait ce que les champs de bataille aujourd'hui dévorent de sang et enfantent de maux — aucune ne fut plus meurtrière et plus désastreuse que la guerre civile aux Etats-Unis (1). Il suffit pour s'en convaincre d'interroger les faits. Plus de 800,000 morts à enregistrer en cinq années, des villes et des villages saccagés par centaines, les richesses d'un demi-siècle de travail anéanties, 370 millions sterling consumés en frais de guerre, des populations entières ruinées des deux côtés de l'Atlantique, voilà le trop réel bilan de la lutte du Nord et du Sud.

Nous n'avons pas à développer ici les émouvantes péripéties de ce duel acharné entre des peuples frères; mais pour faire comprendre au lecteur la persécution

(1) Cfr l'*Histoire de la guerre civile en Amérique* par M. le Comte de Paris. — Paris, Michel Lévy, 1874.

dont le P. Hélias fut l'objet en 1861, nous devons dire un mot de la situation particulière du Missouri, au moment où les hostilités éclatèrent.

Les colons du Nord et ceux du Sud étaient disséminés sur toute la surface de l'Etat. Les premiers se trouvaient en majorité dans la partie septentrionale et sur les bords du Mississipi, qui sépare le Missouri de l'Illinois, et que les habitants de cet Etat libre traversaient tous les ans en grand nombre pour aller chercher fortune à l'ouest; les seconds dominaient sur les rives fertiles du Missouri, qui parcourt, de l'ouest à l'est, la contrée à laquelle il donne son nom; mais partout ils étaient assez mélangés pour qu'il n'y eût pas un bourg, un village, un hameau qui ne fût divisé en deux camps. A l'ouest, sur la limite du grand désert, se trouvait le nouvel Etat du Kansas, où, après des troubles sanglants et de cruelles persécutions, les abolitionistes (1) avaient fini par l'emporter. Au Sud, s'étendait la longue frontière de l'Arkansas, que les esclavagistes occupaient, au contraire, exclusivement, et qui était passionnément dévouée à la cause confédérée. Les pionniers, les aventuriers et les bandits, qui avaient été chercher dans ces deux Etats, à peine encore cultivés, une fortune plus ou moins légitime, ne manquèrent pas de se donner rendez-vous, les armes à la main, dans le Missouri, les uns

(1) Les partisans du Nord sont également désignés sous le nom d'abolitionistes et de fédéraux; ceux du Sud sous le nom d'esclavagistes, de sécessionistes et de confédérés.

pour y soutenir leurs convictions politiques, les autres pour satisfaire leur amour pour la guerre et le pillage.

« La lutte éclata donc partout à la fois ; sur presque tous les points du territoire, des individus isolés, de petits groupes ou des bandes nombreuses, commencèrent à guerroyer pour leur propre compte, ne songeant qu'à satisfaire des rancunes particulières ; il n'y eut plus de sécurité nulle part, le sang coula en tous lieux, et il devint impossible de distinger un fait de guerre d'un assassinat (1). »

Dans cet état de choses, le P. Hélias ne pouvait être épargné. Il s'était déclaré hautement en faveur de l'Union, dès le début des hostilités, mais, en vrai ministre de l'Evangile, il n'oubliait pas qu'il se devait à tous les catholiques, sans distinction d'opinion, et comme il comptait, autour de lui, autant d'esclavagistes que d'abolitionistes, il ne crut pas devoir rompre avec les uns plus qu'avec les autres. Cette attitude déplut aux gens exaltés des deux partis. Or, en temps de guerre civile, ceux-ci sont toujours les plus nombreux : de là d'injustes défiances auxquelles le P. Hélias se vit en butte dans les camps rivaux.

Que la calomnie vînt à donner une apparence de vérité à ces soupçons, c'en était fait de la sécurité du missionnaire. Malheureusement, c'est ce qui arriva. Depuis longtemps le zèle et l'influence du pasteur de

(1) *Histoire de la guerre civile en Amérique.* T. II, p. 5.

Taos irritaient les libres-penseurs du pays et les coryphées du protestantisme. Les troubles du Missouri leur fournissaient l'occasion d'une revanche facile : ils la saisirent avec empressement.

Les adversaires du jésuite n'ignoraient pas que les assertions les plus ridicules et les plus absurdes, à force d'être répétées, finissent toujours par en imposer à la multitude. Il n'est point d'insinuations perfides, d'inventions odieuses auxquelles ils n'eurent recours, pendant les premières années de la guerre civile, pour perdre le P. Hélias de réputation et indisposer contre lui le peuple et surtout l'armée. On l'accusait de vouloir détacher les habitants de Taos de la cause de l'Union; on représentait sa paroisse comme une sorte de champ clos, où les rebelles pouvaient se concerter à l'aise, — sa maison, comme un arsenal déguisé, où l'ennemi, sûr de la connivence du prêtre, aurait amassé des armes, de la poudre et d'autres munitions. On ajoutait des détails précis. Des soldats du Sud, disait-on, avaient passé la nuit à Taos, abrités derrière les hauts murs du cimetière, des espions avaient logé chez le P. Hélias, et l'on venait de saisir une correspondance secrète, qui établissait à l'évidence les rapports du missionnaire avec les sécessionistes.

Devant l'insistance de la calomnie, les chefs militaires des postes voisins se crurent obligés d'ordonner une visite domiciliaire au presbytère de Taos. Un détachement considérable, accompagné de quelques officiers,

partit aussitôt pour le village. Le P. Hélias se trouvait chez lui au moment de l'arrivée de la troupe; sans se troubler, il va à sa rencontre, et, tandis que les soldats cernent sa maison et son église, il se met avec une politesse pleine de dignité à la disposition des officiers. Le calme du missionnaire, l'expression de franchise peinte sur ses traits, son langage tout à la fois ferme et modéré les préviennent, dès l'abord, en sa faveur. Ils n'avaient pas encore commencé leur visite qu'ils se disaient tous bas les uns aux autres : « On nous a chargés d'une besogne inutile! Cet homme au regard loyal, au noble et franc visage ne saurait être coupable des actes qu'on lui reproche! » L'examen des lieux acheva d'établir l'innocence du Père. Les officiers, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus, visitèrent en détail non seulement le presbytère, mais encore l'église et ses annexes. Nulle part ils ne découvrirent le plus léger indice qui pût servir de fondement aux accusations portées contre le P. Hélias. Au moment où ils se retiraient, après s'être confondus en excuses, des cris insultants pour le missionnaire se font entendre. « C'est un fourbe! C'est un traître! vocifère un groupe d'hommes à la physionomie sinistre, venus des environs. Il vous a trompés aujourd'hui, il ne vous trompera pas toujours!... Le temps viendra où la connivence du jésuite avec l'ennemi apparaîtra au grand jour, et alors nous serons vengés! »

En entendant ces invectives, les officiers ne peuvent retenir leur indignation. Ils comprennent qu'on leur a

fait jouer un rôle odieux et que les intrigues secrètes de la haine ont provoqué leur visite domiciliaire à Taos. Des chefs, le mécontentement se communique aux soldats et ils s'éloignent du village visiblement irrités.

Il semble que les ennemis du P. Hélias, après cette honteuse déconvenue, ne pouvaient plus espérer de faire encore de l'armée l'instrument de leur vengeance. Ils y réussirent cependant, à la faveur des continuels mouvements de troupes, qui eurent lieu au Missouri, pendant la campagne de 1861. Les calomniateurs savaient s'insinuer auprès des soldats de passage dans la contrée et leur rendre le missionnaire suspect. De là de nouvelles perquisitions à son domicile. Cinq fois, en quelques semaines, le presbytère de Taos fut visité par la troupe.

La position du P. Hélias devenait de plus en plus difficile; on l'épiait, on observait toutes ses démarches, il ne pouvait rien dire ou faire qui ne fût malignement interprété. De plus, on savait que ses ennemis étaient décidés à se porter contre lui à des actes de violence, s'ils ne parvenaient pas à le compromettre aux yeux des autorités. Celles-ci n'avaient pas cessé d'être favorables au missionnaire, mais leur bonne volonté se trouvait à peu près impuissante à le protéger, au milieu du trouble et de l'anarchie provoqués, par de funestes dissensions. Chacun avait à pourvoir à sa propre sûreté, et le P. Hélias, sur le conseil de ses meilleurs amis,

crut devoir s'éloigner pour un temps de Taos. Il résolut de se transporter à la Nouvelle-Westphalie, où, pensait-on, il courrait moins de danger.

Mais comment dérober le lieu de sa retraite à l'œil vigilant de ses ennemis? Le P. Hélias fit ses préparatifs de départ pendant la nuit, et ayant dit la messe de grand matin, il quitta Taos avant qu'il fît jour. Il arriva à la Nouvelle-Westphalie sans être aperçu, s'enferma dans une chambre du presbytère, et pour utiliser le temps de sa réclusion, commença le jour même sa retraite annuelle.

L'absence du missionnaire donnait libre carrière à la calomnie. L'accusé n'étant plus là pour se défendre, elle ne garda plus aucun ménagement. Ces insinuations odieuses portèrent bientôt leurs fruits. Les soldats campés aux environs de Taos, surexcités par les peintures qu'on leur faisait de la conduite du P. Hélias, se jetèrent comme des furieux sur le presbytère, enfoncèrent les portes et les fenêtres à coups de crosse de fusil, fouillèrent les meubles, enlevèrent ce qui leur convenait, et non contents de ces déprédations, firent subir toute sorte de mauvais traitements à des voisins du missionnaire, accusés de conniver avec lui.

Tout ceci s'était passé sans l'aveu des chefs, mais aussi sans répression de leur part. Il n'en fallait pas davantage pour encourager les soldats à recommencer : ils reparurent à Taos, et les mêmes scènes de désordre se renouvelèrent.

Le P. Hélias, depuis qu'il s'était retiré à la Nouvelle-Westphalie, ne sortait qu'une fois par jour, avant l'aurore, pour aller dire la messe. Fut-il remarqué par des gens mal intentionnés, tandis qu'il se rendait du presbytère à l'église? Y eut-il trahison ou indiscrétion? Nous l'ignorons, nous savons seulement que les supérieurs du P. Hélias furent officieusement avertis que le lieu de sa retraite était découvert et que les plus grands dangers le menaçaient. Il n'y avait pas un moment à perdre. Le Provincial des jésuites du Missouri, par l'entremise d'une personne de confiance, mit le P. Hélias au courant de la situation et lui ordonna de quitter la Nouvelle-Westphalie sans délai, et, si c'était possible, le jour même où il aurait connaissance de ses intentions.

Voilà donc notre missionnaire, à l'âge de 65 ans, obligé de fuir la ville qu'il a fondée et de chercher un asile loin de ces belles colonies où, depuis plus d'un quart de siècle, il s'était dévoué sans relâche au bonheur des émigrants! Il part soigneusement déguisé, au commencement de la nuit, et s'éloigne de la Nouvelle-Westphalie par des passages détournés. Arrivé en rase campagne, il évite la grand'route et s'engage dans un étroit sentier, aboutissant au gué voisin de Ste Marie. Après l'avoir passé à pied, non sans peine, il se dirige, à travers champs, vers une vaste forêt qu'il avait à parcourir en grande partie, pour se rendre à destination. L'obscurité était profonde; d'épaisses broussailles interceptaient, en maint endroit, des chemins rarement

battus, et par surcroît de difficulté, la forêt se développait sur une côte ardue, où pour avancer, le missionnaire devait, à chaque instant, s'aider de ses mains et grimper plutôt qu'il ne marchait. Il venait de gravir un mamelon isolé, lorsque tout à coup le pied lui manqua; il tomba d'une hauteur considérable et perdit connaissance. Revenu à lui, le P. Hélias constata, à sa grande surprise, qu'il n'était pas blessé et n'avait éprouvé que de légères contusions. Il resta persuadé qu'au moment de sa chute il avait été spécialement protégé par son ange gardien, dont il assure d'ailleurs avoir ressenti l'assistance particulière, pendant toute cette terrible nuit.

Cependant le pasteur fugitif n'avait pas tardé à se remettre en marche, et bientôt il arriva à la lisière de la forêt. « La plus dangereuse partie de mon itinéraire est achevée, pensait-il; j'ai mis les bois entre moi et mes ennemis, me voici en pays ouvert et sans doute le trajet qui me reste à faire s'effectuera sans difficulté. » Tandis qu'il s'entretenait ainsi avec lui-même, tout à coup il entend sonner minuit à la tour d'une église voisine. En ce moment, la lune se lève, l'horizon se découvre, et quelle n'est pas la surprise du missionnaire de se retrouver en vue de la Nouvelle-Westphalie! Une circonstance providentielle venait de lui apprendre qu'il s'était égaré et qu'il n'avait pas un instant à perdre pour se soustraire au danger.

Que faire dans ces conjonctures? Le P. Hélias se

sentait harassé de fatigue et ne pouvait songer à reprendre ce chemin de la forêt qui lui avait été si fatal; d'un autre côté, suivre la grand'route, c'était s'exposer au plus grand péril. A la garde de Dieu! se dit le missionnaire, après une fervente prière, et il s'arrêta à ce dernier parti.

Lui-même va nous confier les pensées qui l'occupaient pendant cette seconde fuite :

« J'étais épuisé, mais mon cœur débordait de consolations spirituelles. Je songeais à la fuite en Egypte, il me semblait que j'accompagnais la sainte famille dans son exil, et j'étais heureux de souffrir avec Jésus, Marie et Joseph. Je répétais souvent ces paroles : *Percute, Domine, dorsum, ut incurvem ad sanctissimam voluntatem tuam.* Frappez, Seigneur, frappez, selon votre bon plaisir, mais donnez-moi un cœur toujours docile à vos adorables volontés.

» J'arrivai, sans nouvel accident, après une longue marche au château de la famille Forth, situé dans une position solitaire, et où je savais que l'on serait heureux de me donner un asile. On m'accueillit avec la plus tendre charité, et je me vis l'objet des plus délicates attentions de la part de mes hôtes, pendant toute la durée de mon séjour chez eux. Je disais tous les jours la messe dans la chapelle du château, j'avais une belle bibliothèque à ma disposition, et, quand j'étais fatigué de lire ou d'étudier, je n'avais que quelques pas à faire pour me rendre dans le parc, dont la vaste étendue et les

sites variés m'offraient une distraction tout à fait conforme à mes goûts. »

La disparition du missionnaire avait mis le comble à la rage de ses ennemis et porté jusqu'au délire les inventions de leur critique calomnieuse. Le P. Hélias, qui jusqu'alors s'était assez peu préoccupé du tort causé à sa réputation par tant de mensonges accumulés, pensa que l'heure était venue où l'intérêt de ses paroissiens de Taos, qu'on représentait comme ses complices, non moins que la considération nécessaire à son ministère et à l'Ordre dont il était membre, lui faisaient un devoir impérieux de repousser la calomnie par tous les moyens légaux. Il profita de ses loisirs pour rédiger un long mémoire justificatif, adressé aux autorités militaires du Quartier-général de Jefferson-City.

Nous donnons ici la substance de cet important document :

« Prêtre catholique et religieux, c'est un devoir pour le P. Hélias de suivre une ligne de conduite éminemment conservatrice ; mais ne fût-il ni l'un ni l'autre, le Fondateur des missions du Missouri central ne saurait être partisan d'une sécession où sa conscience aperçoit la violation flagrante du pacte primitif, contrat sacré, qui n'étant limité à aucun temps, demeure toujours également obligatoire.

» L'insurrection du Sud et les divisions particulières ont amené la division générale du pays. On voit régner

partout au Missouri les animosités les plus violentes. Les excès des partis et leurs procédés inconstitutionnels ont démoralisé la population de cet Etat, naguère si heureuse et si unie. Tout est trouble et confusion, tout se précipite vers la ruine.

» Le missionnaire est un des plus anciens habitants de cette partie de la République et y a longtemps exercé son ministère avec une entière indépendance et une parfaite sécurité. Comment ne serait-il pas opposé aux auteurs d'une guerre civile qu'il considère comme l'écueil de la liberté de tous et de chacun?

» Ses actes non moins que ses paroles lui rendent ce témoignage, qu'il a toujours observé à la lettre le précepte de Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* Il n'a cessé d'employer tous les moyens en son pouvoir pour maintenir le peuple dans la soumission due aux lois; il a été et il restera l'apôtre de la paix; à Taos où il réside et partout au Missouri, on l'a vu défendre et soutenir la cause de l'Union; ses nombreux amis savent s'il a jamais parlé un autre langage que celui de la concorde. « Que la paix habite dans vos murs et la prospérité à votre foyer! Que tous ceux qui vous souhaitent du bien soient bénis avec les amis de l'union! » Ce vœu du Psalmiste exprime les désirs les plus ardents du P. Hélias et résume sa prière habituelle.

» Après ce qui vient d'être dit, le missionnaire a sans doute le droit de s'étonner des calomnies et des persécu-

tions auxquelles il est en butte depuis longtemps, de la part des protestants intolérants et des libres penseurs du pays. »

Ici le P. Hélias expose les vexations dont il a été l'objet et fait connaître en détail le système de dénigrement et d'insinuations perfides employé contre lui, puis il ajoute :

« Ma situation devenant de plus en plus difficile, sur le conseil de mes amis, je quittai pour un temps ma congrégation de Taos. Mes ennemis ont saisi généreusement ce moment pour ameuter les troupes contre moi et mon excellent peuple. Ma demeure vient d'être sacagée par les soldats; mes voisins ont été indignement maltraités. Je reconnais que l'autorité militaire n'est intervenue ici par aucun ordre positif, et que rien ne s'est fait au vu et au su des chefs de l'armée; mais ces abus de force n'en sont pas moins déplorables. Un des hommes les plus distingués de cet Etat, le loyal patriote qui m'a offert un refuge chez lui et m'a protégé en toute rencontre, déclare hautement que les excès d'une troupe indisciplinée ont gravement compromis la cause de l'Union et provoqué les meilleurs citoyens à prendre les armes pour combattre une intolérable oppression. »

Ce rapport, écrit avec la simplicité éloquente de la vérité, éclaira les généraux en chef sur la situation et leur dicta des mesures de répression efficaces. Le P. Hélias en eut pour garant le message officiel qu'il ne tarda pas à recevoir en réponse à son mémoire.

Etat du Missouri, Quartier-général de Jefferson-City,
16 septembre, 1861.

Au R. P. Hélias.

MONSIEUR,

Votre lettre m'apprend que des soldats de la *home-guard* (1) placés sous mon commandement, vous ont donné de graves sujets de plainte.

Je viens d'interdire à tous les hommes de mon corps, appartenant à la *home-guard* ou à l'armée régulière, de s'introduire chez vous et de vous inquiéter, sous quelque prétexte que ce soit.

Je ne permettrai pas qu'un ministre de l'Evangile soit insulté ou maltraité par ceux qui dépendent de moi. Je me réserve de punir moi-même toute infraction à mes ordres.

J. DAVIS, *général-commandant.*
J. A. HYNES, *général-adjudant.*

Quelque temps après l'arrivée de cette pièce, le P. Hélias reçut une nouvelle missive officielle qui l'engageait à retourner à Taos, ou, s'il conservait des craintes pour sa sécurité, à venir occuper au Quartier-général de Jefferson un appartement que l'autorité militaire tenait à sa disposition.

Le missionnaire s'arrêta au premier parti, il revint sans délai dans sa paroisse. La troupe qui désormais

(1) Garde territoriale.

savait à quoi s'en tenir sur la volonté de ses chefs, ne le molesta plus; mais la haine n'est jamais à court d'expédients, et lorsque les ennemis du P. Hélias se furent convaincus que l'armée n'était plus disposée à servir leur vengeance, ils eurent recours pour l'assouvir tout entière d'une fois à un infâme guet-apens. Une nuit, tandis que le P. Hélias reposait, des hommes armés pénètrèrent dans sa maison et la mirent littéralement à sac. Ils brisèrent tout ce qu'ils ne purent emporter et ne lui laissèrent en partant que son lit et ses livres. Le P. Busschots qui raconte ce fait, ajoute qu'un généreux catholique informé de la détresse du P. Hélias vint lui offrir une somme de 500 dollars. « Je vous remercie, lui répondit simplement celui-ci, on pourrait aussi m'enlever cet argent-là. »

Deux choses contribuèrent à adoucir au missionnaire les épreuves si cruelles par lesquelles il venait de passer : les nombreuses conversions au catholicisme qui se produisirent à l'occasion de la guerre et les services signalés que le crédit dont il jouissait auprès des autorités, lui permit de rendre à des voisins sans défense, à des familles entières, injustement molestés par les bandes indisciplinées des deux partis.

Les indignes traitements auxquels le P. Hélias s'était vu en butte, depuis le début des hostilités, avaient été vivement ressentis de ses supérieurs. Ils crurent qu'après les scènes qui avaient eu lieu et qui pouvaient se reproduire, la prudence aussi bien que la charité leur commandait d'éloigner le vénérable religieux du Missouri

central et de le dérober à ces continuelles agitations, pénibles à tout âge, pénibles surtout pour un vieillard. Le P. Hélias approchait de sa soixante-septième année; il n'avait pas cessé un seul jour d'être à la peine, depuis son arrivée aux Etats-Unis, en 1833, et les monuments si nombreux de son zèle disaient assez qu'il avait droit au repos. Tous ces motifs déterminèrent, en 1863, le Provincial des jésuites du Missouri à confier au missionnaire des fonctions qui pussent occuper sa vieillesse sans l'épuiser.

Le P. Hélias s'empressa d'annoncer à sa famille ce changement inattendu : « La charité de mes supérieurs, écrivait-il, vient de m'appeler à un poste moins laborieux. J'habite depuis quelque temps notre noviciat de Florissant, en qualité de père spirituel des jeunes religieux, qui s'y préparent à l'enseignement des humanités. C'est une grande grâce que Dieu m'accorde de finir mes jours dans cette pieuse maison, sous les auspices de S. Ferdinand, mon patron, à qui la paroisse est consacrée. Puissé-je profiter d'une faveur si précieuse et ne plus songer désormais qu'à me préparer à bien mourir! »

On sera sans doute surpris d'apprendre que quelques semaines seulement après que cette lettre eût été écrite, le P. Hélias était de retour à Taos et avait repris ses habitudes de missionnaire. Si nous interrogeons sa correspondance sur ce brusque changement de position, nous n'y trouvons aucun éclaircissement : il se contente de constater le fait avec une visible satisfaction; c'est que sa modestie était intéressée à ce laconisme.

Voici, en effet, ce qui s'était passé. Les supérieurs du P. Hélias, faute de sujets disponibles, s'étaient décidés à laisser pendant quelque temps la colonie de Taos sans pasteur : un prêtre des environs avait été chargé par eux de l'*intérim*. Le missionnaire avait d'abord ignoré cet arrangement, qui n'était qu'à l'état de vague projet au moment de son départ, mais à son arrivée à Florissant, il n'avait pas tardé à en être instruit. Alòrs le saint religieux, n'écoutant que son zèle, alla se jeter aux pieds de son supérieur et le supplia humblement, au nom de notre Seigneur, de lui permettre de retourner auprès de ce troupeau abandonné, qui avait besoin, de lui et auquel il pouvait rendre encore d'utiles services.

Etait-il possible de répondre par un refus à cette généreuse prière, à ces instánces d'un vieillard, qu'inspirait un désir ardent? Un vétéran voit que sa place reste vide dans les rangs de l'armée où il a longtemps combattu; il va trouver son chef, il demande comme une grâce à reprendre du service, à mourir les armes à la main : quel général aurait le cœur de s'opposer à cette héroïque résolution? « Partez, retournez à Taos, dit le Supérieur du Missouri au P. Hélias, mes vœux et mes prières vous accompagnent, je vous bénis et je vous remercie. » — « C'est à moi de vous remercier, répondit l'heureux vieillard; j'aurai donc le bonheur de travailler jusqu'à mon dernier souffle et de mourir au milieu de mes enfants du Missouri central : mon cœur déborde de joie, le plus cher de mes vœux est accompli! »

CHAPITRE XII.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DU P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM.

1866-1874.

—

La maladie ramena le P. Hélias à Saint-Louis en 1866. Quoique septuagénaire il venait d'accompagner l'évêque de cette ville dans ses visites au Missouri central, et, comme toujours en pareille occasion, il s'était dépensé sans mesure. Vers la fin du mois d'août, au retour d'une de ces courses laborieuses, il fut surpris par une pluie torrentielle. Impossible de changer de vêtements à la distance où l'on se trouvait de Taos. Le missionnaire fut pris d'un refroidissement, bientôt suivi de fièvre et de douleurs intestinales aigues. Ce n'étaient là que les préludes d'une grave inflammation cutanée, connue en médecine sous le nom de *zona* ou *circinus* et caractérisée par une éruption semi-circulaire, affectant les épaules et la poitrine. On se méprit, à l'origine, sur la nature de cette maladie fort rare au Missouri, et le P. Hélias fut d'abord traité tout autrement qu'il n'eût dû l'être. Aussi la cure se prolon-

gea-t-elle au delà du terme ordinaire, et de plus le missionnaire ne se remit jamais entièrement. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut sujet à des accès périodiques de douleurs d'entrailles.

En 1867, le P. Hélias fit un dernier séjour à Saint-Louis, séjour heureux cette fois et qui restera inséparablement lié dans la mémoire des jésuites de cette ville au souvenir du saint religieux.

Le 9 octobre 1817, trois années à peine après le rétablissement de la Compagnie de Jésus, Ferdinand Hélias d'Huddeghem avait été reçu au nombre de ses novices et s'était volontairement associé à toutes les vexations qu'elle avait à souffrir de la part du gouvernement des Pays-Bas; le 9 octobre 1867, le missionnaire belge accomplissait sur les plages lointaines du *Far-West* la cinquantième année de sa vie religieuse. On célébra avec éclat, à Saint-Louis, ce doux et glorieux anniversaire, dont les réconfortantes impressions furent comme un baume pour la vieillesse du P. Hélias.

Les circonstances donnèrent un caractère particulièrement touchant à cette ovation fraternelle. Le P. Hélias était tout à la fois le doyen d'âge des jésuites de sa province et le premier d'entre eux qui célébrait ce jubilé toujours rare. L'évêque du Kansas, Mgr J. B. Miège avait traversé tout le territoire du Missouri afin de prendre part à la fête. On choisit pour l'inaugurer la plus grande église de Saint-Louis, S. Joseph des Allemands, dont la congrégation fondée par le P. Hélias en 1835

avait été l'origine. Le vénérable jubilaire, assisté du P. De Smet et de ses plus anciens confrères, chanta une messe solennelle, en présence d'environ 3000 personnes et de presque tout le clergé de la ville. Devant cette nombreuse assemblée, le prédicateur le plus volontiers écouté du Missouri retraça en termes émus la carrière apostolique du P. Hélias. Il dit ce qu'était le pays sous le rapport religieux, moins de 40 années auparavant, opposa le brillant tableau du présent à cette triste situation, et rappelant ce réseau d'églises et de paroisses, dont les premiers pères, aujourd'hui accablés par l'âge et les travaux, avaient doté la contrée, il fit sentir éloquemment à son auditoire qu'il y avait là un héritage sacré à recueillir, et que la formation d'un clergé national s'imposait aux catholiques, si l'on voulait assurer l'œuvre des missionnaires.

L'université de Saint-Louis rivalisa avec le clergé pour donner un témoignage éclatant de sa vénération au fondateur de la Nouvelle-Westphalie et de tant de congrégations prospères. Professeurs et étudiants le célébrèrent à l'envi, qui en prose, qui en vers, et la louange ce jour-là parla toutes les langues. Le P. Hélias en connaissait un grand nombre; missionnaire, il était l'homme de toutes les nationalités : n'est-ce pas ce que l'éloge sous cette forme rappelait avec bonheur?

Le juniorat — c'est le nom donné aux maisons où nos jeunes religieux se préparent à l'enseignement des humanités — le juniorat de Saint-Louis voulut à son

tour posséder le jubilaire et lui faire une brillante réception. Là, comme à l'université, les salles décorées d'emblèmes et d'inscriptions inspirées par la circonstance, avaient pris un air de fête; là encore une fois, le vétéran de l'apostolat au Missouri fut acclamé et célébré avec enthousiasme.

Le P. Hélias, pendant les premières années de sa vie religieuse, avait beaucoup cultivé les muses latines; il s'en souvint en ce jour et répondit aux félicitations de ses jeunes frères par des vers heureux, écrits dans la langue de Virgile, et qui, au témoignage de bons juges, unissaient l'élégance de la forme à la délicatesse de la pensée.

Après ces glorieuses journées, le missionnaire reprit le chemin de Taos et revint se fixer à son foyer solitaire. Il pourrait sembler étrange qu'au déclin de sa vie et après tant de services rendus, il n'ait pas rencontré à ses côtés l'amitié vigilante et secourable d'un de ses frères en religion. La vertu a des exigences avec lesquelles il faut compter : à plusieurs reprises, le P. Provincial O' Neil offrit au vénérable religieux la compagnie d'un prêtre ou d'un frère, mais chaque fois il refusa. « La seule pensée d'être servi, disait-il, serait pour lui une source de trouble et de continuelles anxiétés. Il demandait à mourir, comme il avait vécu, sans être à charge à personne. »

Chose admirable, le P. Hélias vivait à Taos comme il aurait vécu, sous le regard de ses supérieurs, dans la

maison la plus régulière de son ordre, observant toutes les règles à la lettre et jusqu'aux moindres pratiques en usage parmi nous.

Ceux qui le virent de près pendant les dernières années de sa vie et qui entretinrent avec lui des rapports suivis, ne sortaient jamais du presbytère de Taos sans se dire qu'ils venaient de visiter un saint. Ainsi s'exprime le P. Busschots, l'ancien compagnon du P. Hélias à la Nouvelle-Westphalie, et son confident le plus intime.

Nous parlions tout à l'heure de la solitude du missionnaire : mais non, il n'était pas seul, la piété et toutes les vertus avaient leur place à son foyer, et après avoir été l'honneur de sa maturité, couronnaient sa vieillesse d'une auréole touchante.

La charité surtout brillait en lui d'un incomparable éclat. On nous permettra d'en citer encore quelques traits. « Bien des fois, raconte un témoin, je vis le P. Hélias, au cœur de l'hiver, scier péniblement du bois dans son jardin pour des émigrants pauvres, nouvellement établis parmi ses paroissiens. » — Un jour, il reçut de Belgique une pièce d'excellent vin. Voilà une bonne fortune pour les pauvres de Taos, pensa-t-il, et immédiatement il leur fit distribuer la pièce.

Le missionnaire avait étudié, à ses heures de loisir, dans un but de charité, la constitution américaine et surtout la législation de l'Etat du Missouri. A défaut de notaire ou d'avocat, on venait le consulter et l'on se

trouvait toujours bien d'avoir suivi ses conseils. Il arriva plus d'une fois au P. Hélias de partager son linge et ses vêtements avec des indigents malades ; il alla jusqu'à leur céder son lit et à mendier — je me sers de son expression — *pour des pauvres moins pauvres que lui.*

Nous le constatons avec tristesse : l'apôtre si dévoué du Missouri central n'obligea souvent que des ingrats, et, chose à peine croyable, il rencontra des ennemis parmi ceux-là même à qui il avait fait le plus de bien. C'est sans doute à cette circonstance qu'il songeait, lorsqu'il souhaitait (1) voir figurer ce texte significatif sur les souvenirs pieux qu'on imprimerait après sa mort :

« J'ai souffert le froid et le chaud, je ne me suis accordé de repos ni jour ni nuit, le sommeil a fui de mes yeux. Je n'ai perdu aucune de vos brebis, Seigneur ; le voleur n'en a point dérobé, la bête féroce n'a pu les atteindre, il n'y en a point eu de stérile, et en récompense des services que j'ai tâché de rendre, je n'ai reçu qu'ingratitude et que mauvais traitements (2). »

L'accablement où la méchanceté de certains hommes jetait parfois le missionnaire, ne refroidit jamais la charité de son cœur. Rien ne peint mieux ce besoin de faire le bien, dominant toutes les tristesses et tous les dégoûts, que le trait suivant, raconté par le P. Bus-

(1) Dans une lettre adressée à M. le baron Dons de Lovendeghem, marié à Mlle Pauline Cardon, nièce du missionnaire.

(2) Paraphrase du c. XXXI de la Genèse.



schots : « Nos missions étaient si distantes l'une de l'autre que je ne pouvais voir le Père qu'à de rares intervalles. Un jour d'été, en dépit d'une chaleur excessive, j'allai lui faire visite. A peine m'eut-il aperçu de la porte de son presbytère : « O que je suis heureux de vous voir, s'écria-t-il ! J'ai tant de chagrin ! Ce peuple pour lequel je me sacrifie me soumet à de rudes épreuves ! Si vous n'étiez pas venu, je crois que l'excès de la tristesse m'aurait rendu malade. » — « Et moi, mon cher Père, j'ai fait un voyage malheureux ! Je suis tombé de cheval, et je crains de m'être cassé le bras. » Alors le missionnaire, comme si soudain il eût oublié toutes ses peines : « Je saurai bien vous guérir, me dit-il. Allons voir le médecin. Ma maison est à vous et je me constitue votre infirmier ; vous verrez, si je m'entends à soigner les malades. »

Et il fit comme il avait dit. Le P. Busschots passa quelques jours auprès de son ami, qui lui prodigua tous les soins de la plus tendre charité.

Si le P. Hélias eut souvent à se plaindre de l'ingratitude des hommes, il rencontra aussi des cœurs reconnaissants. En 1868, pour citer un exemple qu'il s'est plu à consigner dans sa correspondance, les Trappistes vinrent s'établir aux environs de Taos sur un vaste terrain que leur avaient offert les catholiques allemands. On devine que l'influence du missionnaire n'avait pas été étrangère à cet acte de générosité. Cependant les religieux, au moment de leur arrivée,

manquaient de tout, et il était urgent qu'on leur vînt en aide. Le P. Hélias s'improvisa leur pourvoyeur et sut intéresser les populations voisines à leurs besoins. Elles se firent un devoir de contribuer à la subsistance de l'abbaye naissante. Les Trappistes rapportèrent au pasteur de Taos les secours qu'ils reçurent dans ces premiers temps, et pour lui marquer leur reconnaissance, l'associèrent, par un acte authentique, à tous les mérites de leur Ordre.

Le P. Hélias, ai-je encore besoin de le dire, vécut en véritable pauvre de Jésus-Christ. Je n'ajouterai qu'un détail, qui en fait deviner bien d'autres. Cette fois encore, le P. Busschots parlera pour nous. « En 1838, on m'envoya à la Nouvelle-Westphalie. L'église provisoire en bois n'était pas achevée, quand j'arrivai dans la colonie ou plutôt dans ce désert à peine défriché, qui naguère encore servait de retraite aux animaux sauvages et aux serpents. Notre pénurie était telle — je parle des commencements de la fondation — que nous n'étions pas même en état de nous procurer de la lumière. Déjà le P. Hélias, grand amateur de la pauvreté religieuse, s'était résigné à passer, à la lueur de l'âtre, les longues soirées de ce premier hiver. Pour moi, je ne me montrai point si accommodant, et même je combattis vivement sa résolution. Alors il écrivit à Saint-Louis et demanda quelque argent. Ce secours lui fut accordé et nous y vîmes; mais mon saint compagnon eut tout le mérite de l'acte héroïque qu'il s'était proposé. »

La piété, une piété tendre, filiale, habituelle, était

l'aliment des vertus du P. Hélias. Parmi nos mystères, l'incarnation et la naissance du Fils de Dieu touchaient son cœur au delà de tout ce qu'on peut dire. A son gré, l'Annonciation et la Noël étaient les plus grandes fêtes de l'année. Il suffisait de le voir ces jours-là pour se convaincre qu'il n'y avait pas sur la terre d'homme plus saintement heureux. On ne se figure pas le travail qu'il s'imposait la veille de Noël : toutes les heures qu'il ne donnait pas au confessionnal étaient consacrées à une brillante décoration de son église; il n'avait pas un moment de repos, mais à la messe du lendemain, le divin Maître le payait de ses peines et inondait son âme des plus douces consolations.

Il sonnait lui-même la cloche, la nuit de Noël, et il lui arriva une fois de sonner pendant trois quarts d'heure : il y mit tant d'ardeur qu'il se blessa grièvement la main. Nous l'avouons, il fut imprudent, mais ces imprudences-là ne se rencontrent que chez les saints : Dieu les leur permet et ne s'en souvient que pour les récompenser. Le missionnaire souffrit cruellement, pendant plusieurs semaines, d'un dangereux abcès qui s'était formé à la suite de sa blessure : il dut s'abstenir de dire la messe, et il fallut deux médecins pour le guérir. Son écriture si nette et si ferme se ressentit longtemps de cet accident. On ne voit pas dans sa correspondance qu'il s'explique sur ce changement autrement que par des raisons vagues : l'humilité le rendait muet.

Ce qui caractérise la piété du P. Hélias, c'est la con-

fiance. L'expression s'en retrouve à chaque page de ses mémoires. « Il ne les a entrepris, dit-il, que pour encourager ses successeurs, par son exemple, à se reposer entièrement sur la Providence, au milieu des épreuves et des contradictions, inséparables de la vie du missionnaire. »

Les sentiments qui remplissent l'âme se traduisent volontiers par des chants. Le P. Hélias a exprimé dans de beaux vers, dédiés au P. De Smet la confiance dont son cœur débordait (1) :

« J'existe et je bénis le don de l'existence ;
J'existe, et plein de foi dans l'immortalité,
Sur des biens éternels fondant mon espérance,
J'accepte la douleur, sans en être attristé.
Source unique de l'être, aliment de sa vie,
Immuable soleil, Dieu guide tous mes pas,
Et mon âme, à sa vue, éclairée et ravie,
Se soumet à l'épreuve et ne s'en trouble pas.
O Dieu de ma vieillesse, o Dieu de mon enfance,
Ta main m'a dirigé, ta forte et douce main,
Et tu mis près de moi, pour charmer mon chemin
Deux anges souriants, l'amour et l'espérance :
Gloire à toi seul, Seigneur, louange à toi sans fin !
Heureux, trois fois heureux, qui marche à ta lumière !
Libre d'illusions, de ton aide assuré,
La souffrance à ses yeux n'est qu'un grain de poussière,
Perdu dans un rayon doré !

*
* *

« Le souffle de la Providence
Est l'âme de cet univers :
Il féconde l'humble semence,
Il maîtrise les vastes mers,

(1) L'original est écrit en allemand.

Des astres de la nuit il allume les flammes,
Il ranime, il éteint le jour,
Il est présent partout, mais plus présent aux âmes :
Pour elles, il n'est qu'amour!

*
* *

« Qu'est-ce que notre vie? Un rapide passage
A travers une courte nuit;
L'aurore va paraître, et du divin rivage
J'entends le flot joyeux qui bruit...
Tombez, murs de l'exil, impuissante barrière!
Voici le fortuné séjour,
Où la lumière engendre la lumière,
Où l'amour sans tarir alimente l'amour! »

C'est cette admirable confiance qui inspirait au P. Hélias le dévouement plein d'allégresse avec lequel il consacrait les dernières années de sa vie au service des habitants de Taos. Il avait fondé cette colonie et connaissait tous ses paroissiens par leur nom; il avait su gagner leurs cœurs à la piété, et l'on ne rencontrait parmi eux aucun exemple de cette triste abstention des pratiques religieuses, si commune aujourd'hui dans nos villes et même dans nos campagnes. Quand à la Fête-Dieu le vénérable octogénaire portait le Saint-Sacrement à travers les rues du bourg, il était suivi de tout son peuple : on eût dit un patriarche, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, et rien n'était plus beau que la ferveur et le recueillement de cette grande famille.

Le P. Hélias était l'arbitre de tous les différends, la providence des indigents et des orphelins, le tendre consolateur des affligés. Tout ce qu'il possédait il le partageait avec les nécessiteux; pauvre lui-même, il

n'avait pas sa table au presbytère, et on le voyait encore chaque jour, à l'heure du repas, se rendre chez un fermier du voisinage, dont il partageait le modeste ordinaire. Ajoutons qu'il ne buvait jamais de vin.

La santé du missionnaire se maintenait en dépit de l'âge et des fatigues. « Notre bon Maître, disait-il, pour montrer combien les travaux apostoliques lui sont agréables, nous préserve des maladies et nous conserve à ces missions, tout vieux et misérables que nous sommes. » Et faisant allusion à ses plus anciens confrères du Missouri central, il ajoutait : « La Providence nous soutient visiblement. On ne pourrait croire, si l'on ne voyait la chose de ses yeux, que des vieillards presque octogénaires suffisent à une tâche, capable d'occuper cinq à six prêtres, jeunes et vigoureux. »

Le religieux s'exprimait ainsi, deux ans avant sa mort, dans une lettre adressée à son neveu, en ce moment l'unique héritier d'une famille autrefois si nombreuse (1). Il était fils de M. Robert Hélias d'Huddeghem (2), celui de ses trois frères que le missionnaire aimait le plus ; il s'appelait Robert comme son père et était orphelin depuis son bas-âge.

(1) L'unique héritier du nom. La sœur du missionnaire, Mme Cardon a laissé deux enfants, un fils et une fille.

(2) Né le 2 mai 1791, membre du congrès national et de la chambre des représentants, vice-président de la cour d'appel des Flandres, conseiller communal de la ville de Gand, chevalier de l'ordre de Léopold, décoré de la croix de fer, etc., mort à Gand, à l'âge de 59 ans, entre les bras du chanoine Idesbald, son frère, le 31 janvier 1851.

Une affection touchante unissait le P. Hélias à son neveu. Avec lui, le vieillard s'abandonne, il parle de son enfance, de ses premières études, des commencements de sa vie religieuse, il rappelle de chers souvenirs de famille et semble en quelque sorte rajeunir.

En 1867, Robert suivait les cours de philosophie du collége Notre Dame de la Paix à Namur. « Je vous remercie, lui écrit son oncle, de m'avoir parlé de votre professeur de physique, le P. Antoine Maas, avec qui j'ai passé les années les plus heureuses de ma longue vie, d'abord au palais de Mgr de Broglie et chez votre grand-père, pendant notre noviciat; plus tard en Suisse où nous avons été ordonnés prêtres le même jour, et à Namur encore, l'année de mon départ pour les Etats-Unis. Que d'excursions n'avons-nous pas faites ensemble dans le Valais et le pays de Fribourg! Que de fois n'avons nous pas exploré les montagnes et les glaciers! Les années, l'éloignement et l'absence n'ont pu me faire oublier le P. Maas, et je lui garde une vive affection. Je vous charge de le lui dire et de me recommander à ses prières. »

Dans une autre lettre, le Père s'inspire des souvenirs de sa jeunesse pour inculquer à son neveu cet ardent amour de l'Eglise qui distingua, de tout temps, la famille Hélias d'Huddeghem.

Après avoir rappelé la dissolution du collége de Montdidier en 1811 : « Les étudiants belges, raconte-t-il, accompagnèrent les Pères de la Foi à Thory

et à Louvrechy, dans le voisinage de Compiègne, où les cardinaux noirs, privés de la pourpre par le *Corse*, n'avaient d'autre moyen de subsistance que les aumônes des pieux catholiques. Pie VII lui-même, prisonnier à Fontainebleau, était réduit à une extrême pauvreté. Un de nos maîtres, le P. Coulon, alla le visiter, et, en partant, lui demanda la permission de lui offrir sa capote que des personnes généreuses avaient fait doubler de louis d'or. Le Pape accepta, et ce fut en partie de cet argent qu'il vécut pendant sa captivité. »

Fidèle à l'esprit qu'exprime si bien la devise des Hélias d'Huddeghem, *viribus avitis*, maintenir l'héritage des ancêtres, le missionnaire se plaît à instruire son jeune correspondant des traditions, des beaux exemples et des pieux usages de sa famille.

Il y revient à toute occasion avec une grâce charmante et persuasive. Une lettre de 1873 débute ainsi :

« J'ai reçu votre aimable épître, le 13 juin, fête de S. Antoine de Padoue, à qui votre grand-père aima de tout temps à confier sa correspondance. En tête de ses lettres figuraient invariablement les initiales S. A. V. (1), dont vous devinez facilement le sens. Je vous assure qu'il se trouva fort bien de cette pratique, à une époque où la poste était loin d'être organisée comme elle l'est aujourd'hui. »

(1) *Sancte Antoni, vigila*, Saint Antoine, veillez.

L'idée de la mort revient souvent dans cette correspondance du P. Hélias, comme s'il avait eu le double pressentiment de sa fin prochaine et de la carrière si courte de son neveu (1).

On me permettra de citer encore ces lignes touchantes, qui précèdent la longue énumération des personnes de sa famille que le missionnaire avait perdues depuis son enfance :

« A l'exemple de mes vénérables parents, je célèbre religieusement l'anniversaire de tous nos bien-aimés défunts, et j'espère qu'après ma mort, qui ne peut plus tarder, on ne m'oubliera pas non plus. »

Le 23 mai 1873, un ami cher entre tous au cœur du P. Hélias, l'illustre P. De Smet succombait à Saint-Louis aux fatigues de l'apostolat (2) et allait recevoir dans une vie meilleure la récompense de ses héroïques travaux.

L'année suivante, la dernière sœur de notre missionnaire, Mme la douairière Adelaïde Cardon, mourait saintement à Gand. De tous ceux qui avaient été intimement mêlés à son existence, le P. Hélias restait à peu

(1) Né à Gand, le 1er décembre 1847, M. Robert Hélias d'Huddeghem mourut dans la même ville, le 1er avril 1876. Il était marié depuis quelques années à la baronne E. de Moffarts. M. Robert Hélias d'Huddeghem était membre de la congrégation de N. D. des Sept Douleurs, membre de la société de S. Vincent de Paul et président de la conférence de Ste Anne.

(2) Un magnifique vapeur a reçu le nom du P. De Smet. La première fois que ce bateau traversa le territoire indien, on vit les sauvages se couvrir la tête de terre, en signe de deuil, et pleurer publiquement leur vénéré missionnaire.

près seul. Plus il voyait les tombes se multiplier sur son chemin, plus il se sentait près de la sienne, et plus il se disposait avec ferveur à paraître devant Dieu.

Au mois d'août, il se rendit à Jefferson-City, où, quarante années auparavant, il avait célébré le premier la Sainte Messe. Les nombreux amis que le saint vieillard comptait dans cette ville, comme s'ils eussent pressenti que cette visite serait la dernière, en firent une sorte d'ovation et accueillirent le missionnaire avec toutes le marques de la plus vive affection. Le gouverneur de l'Etat l'invita à dîner, chacun voulut le voir, l'entretenir, et ce ne fut qu'au prix de courses multipliées qu'il parvint à satisfaire tout le monde.

A ne considérer que les apparences, rien n'annonçait la fin prochaine du P. Hélias. « Je suis alerte et bien portant, écrivait-il en Belgique. Le mécanisme de ce pauvre corps s'use à la longue, il est vrai, mais somme toute, après tant de fatigues, je n'ai pas trop à m'en plaindre.

» Je travaille, je prends le grand air, je me donne de l'exercice; contentement passe richesse, et j'ai gardé la gaité.

» Je ne désire pas la mort, je ne la crains pas non plus. Je m'y prépare chaque jour : elle peut venir quand le Maître de la vie le voudra. »

On le voit, même au milieu des épanchements d'une vieillesse heureuse et sereine, c'est toujours l'idée de la

mort qui domine. La note est plus accentuée encore dans les lignes suivantes, sur lesquelles se ferme la correspondance du P. Hélias :

« Je n'ai plus qu'une courte étape à parcourir ; mon ombre s'allonge et mon soleil s'incline vers le couchant. La bonté divine, qui m'a si visiblement protégé pendant tant d'années, ne m'abandonnera pas au jour de ma mort. Votre nom, Seigneur, ce nom qui a fait si longtemps ma gloire, sera ma force et mon salut dans mes derniers instants. »

Le saint missionnaire ne se trompait pas : l'heure de la récompense allait sonner pour lui.

Avant de raconter les circonstances de sa mort, nous devons rapporter un fait qui leur est étroitement lié. Le P. Hélias avait l'habitude de sonner lui-même l'angelus à la tour de son église, le matin à cinq heures, à midi et le soir à six heures. Or, un jour que des personnes amies du voisinage lui marquaient leur inquiétude de le voir, à son âge, habiter seul le presbytère, et l'engageaient vivement à prendre un serviteur : « Mes enfants, leur dit-il, ne vous tourmentez pas à mon sujet. Si quelque accident m'arrivait, vous pourriez le soupçonner, en n'entendant pas sonner l'angelus à l'heure accoutumée. »

Faut-il voir dans cette réponse un pressentiment, une conformité de hasard avec ce qui suivit, ou le résultat d'une lumière surnaturelle? Il ne nous appartient pas de trancher cette question.

Toujours est-il que, le 11 août 1874, l'angelus du soir ne sonna pas à Taos. Les voisins du P. Hélias conçurent de l'inquiétude. « Le Père ne s'est pas absenté, se disaient-ils, il n'a été appelé chez aucun malade : lui serait-il arrivé malheur? »

Et ils se hâtent de se rendre au presbytère. Ils n'eurent pas besoin d'aller jusque-là : en traversant la place qui le sépare de l'église, quel ne fut pas leur saisissement, quand ils aperçurent, à quelques pas de sa demeure, le vénérable missionnaire étendu sur le sol! Une mort subite venait de leur ravir leur pasteur, mais cette mort n'était pas une surprise (1), elle trouvait le P. Hélias préparé et réalisait à la lettre ce vœu apostolique qui termine ses mémoires :

« Ce que je redoute, c'est une vieillesse inoccupée, une mort lente et inutile dans une chambre et dans un

(1) On achèvera de s'en convaincre, en lisant *la méthode de préparation à la mort* du P. Hélias. Elle fut écrite en latin et communiquée par le missionnaire, en 1865, à son frère, le chanoine Idesbald. Nous en donnons ici l'exacte traduction :

« 1. J'ai une dévotion particulière à la Vierge Immaculée et à son saint époux qui mourut si doucement entre les bras de Jésus et de Marie. Je leur demande dans mes prières journalières de me protéger *maintenant et à l'heure de ma mort*. Je conseille la même pratique aux personnes que je dirige.

2. Je consacre tous les mois quelques heures de temps libre à la méditation de cette double question : s'il me fallait mourir en ce moment, quels seraient mes sentiments? rien ne manquerait-il à ma préparation?

3. Je communie chaque jour à la messe, comme si je communiais pour la dernière fois.

4. Je m'exerce à pratiquer les actes de vertu qu'on a coutume de suggérer aux mourants. Puissé-je les répéter si souvent qu'ils me soient devenus naturels au moment suprême!

lit! Mourir en travaillant *pour la plus grande gloire de Dieu* et pour le salut des âmes, tomber en combattant, comme Jésus-Christ, mon divin capitaine, voilà le plus ardent de mes désirs! Qu'il soit ainsi fait! Après un demi-siècle de labeurs, je ne souhaite pas d'autre sceau à ma vie! »

On trouva sur la table de travail du P. Hélias les pages fraîchement écrites d'un panégyrique de la Ste Vierge, qu'il s'était proposé de prêcher à la prochaine fête de l'Assomption. C'est donc pour glorifier la Mère de Dieu qu'il avait pris la dernière fois la plume, comme c'est pour aller sonner sa prière qu'il avait fait ses derniers pas. Douce et précieuse fin, où l'on se plaît à voir la récompense d'un admirable testament religieux, écrit par le serviteur de Marie environ trente ans auparavant. Aux termes de cet acte de donation, il abandonnait à la disposition de la Ste Vierge, en

5. J'invoque journellement, pour obtenir la grâce d'une bonne mort, l'archange S. Michel, mon ange gardien, Ste Barbe et mes patrons de baptême.

6. J'honore d'un culte spécial le Sauveur agonisant. Voici une invocation qui m'est familière et que m'a apprise notre sainte sœur Pauline : « Seigneur Jésus, par l'amertume de vos derniers moments sur la croix, par tout ce que vous avez souffert à l'instant où votre âme s'est séparée de votre corps, ayez pitié de moi, au jour de mon agonie. »

7. Je me couche le soir, comme si mon repos devait être sans réveil, et, en me mettant au lit, je me figure que je m'étends dans mon cercueil; puis je reçois en esprit le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Je prononce les noms bénis de Jésus, de Joseph et de Marie, et je dis avec notre Seigneur : « O mon Père, je confie mon âme entre vos mains. »

8. Je mets tous mes soins à bien préparer les mourants au grand passage de l'éternité.

9. Je prie fréquemment dans la journée pour les agonisants, et en particulier pour les pécheurs aux prises avec la mort. Je ne dis jamais la messe, sans consacrer un long *memento* aux fidèles trépassés. »

faveur des âmes du purgatoire, toutes les œuvres satisfactoires que lui-même pourrait faire, ou que d'autres viendraient à lui appliquer, pendant sa vie et après sa mort.

Le corps du missionnaire avait été placé sur un lit de parade, où bientôt se succédèrent en foule les habitants de Taos et des environs. Le P. Hélias était un grand et majestueux vieillard; son aspect imposait et tout ensemble inspirait la confiance (1). La mort ne l'avait point changé, et les catholiqnes, rangés autour de sa dépouille, se demandaient en contemplant cette belle et calme physionomie, à la fois énergique et bienveillante, si celui qui les avait tant de fois évangélisés, n'allait pas leur parler encore.

On avait immédiatement prévenu de la triste nouvelle les confrères du P. Hélias établis dans le voisinage. Ils étaient accourus à Taos et avaient présidé avec un soin pieux aux préparatifs des funérailles.

Les obsèques du missionnaire, humbles et pauvres comme celles de tout jésuite, eurent lieu, le 13 août 1874, en présence d'un immense concours de peuple. Je ne sache pas qu'aucun discours ait été prononcé dans cette circonstance, mais devant ce cercueil, arrosé des pleurs des catholiques, je n'imagine pas d'oraison funèbre plus éloquente que cet adieu fraternel d'un octogénaire, du P. Busschots : « O mon saint ami, à l'âge où je suis arrivé, j'aurais l'espoir d'aller bientôt vous rejoindre

(1) Le portrait placé en tête de ce livre représente le P. Hélias à l'âge de 70 ans.

au ciel, s'il m'était donné d'aimer Dieu, comme vous l'avez aimé. *Fiat! Fiat!* »

Parole touchante, partie du cœur du religieux confident à qui le P. Hélias n'écrivait jamais sans signer : « *Socius in itinere et in periculis maris*, le compagnon de vos voyages, l'ami qui a partagé tous vos périls sur l'océan. »

Les journaux du Missouri, le gouverneur de l'Etat, l'archevêque de Saint-Louis ont payé un juste tribut d'éloges à la mémoire du missionnaire. Les regrets de tout un peuple accompagnèrent sa mort, elle a laissé dans le cœur de ceux qui le connurent plus intimement, avec sa fidèle et vivante image, un vide que les années n'ont pu combler.

Le P. Hélias avait composé lui-même son épithaphe. Elle est écrite en vers latins et résume avec précision sa longue carrière. En voici la traduction :

« La Flandre est mon berceau, la France m'instruisit;
Ma jeunesse de croix et de travaux remplie,
Eut pour abri la Suisse, et Rome, et l'Italie,
Jusqu'au jour où le ciel vers vous me conduisit,
Peuples du Missouri, ma seconde patrie.
Dieu fixa sur vos bords mon destin voyageur :
Fort du secours d'en haut, je fondai Westphalie,
Et je fis élever sept temples au Seigneur (1). »

EPIGRAMMA.

(1) Flandria nos genuit, docuit nos Gallia; Romæ,
Teutoniæ, Helvetiæque sinus peragravimus omnes;
Post varios casus, terræque marisque labores
Sistimus; atque novæ fundamina fiximus urbis
Westphaliæ, septemque dicatas Numinis ædes.
R. I. P.

Le cimetière du noviciat de Florissant a reçu la dépouille mortelle du P. Hélias. C'est là, à côté des cercueils du P. De Smet, du P. Verhaeghen, du P. Elet et de tant d'autres vaillants missionnaires qui ont évangélisé le Missouri, c'est là que repose ce corps sanctifié, en attendant l'heure de la résurrection et de l'éternelle gloire. Puisse la vertu qui s'exhale de ces tombes entretenir et perpétuer au cœur de la jeunesse belge la flamme sacrée de l'apostolat! Puissent les héroïques souvenirs qui s'y rattachent encourager et stimuler à l'accomplissement de toutes les œuvres de bien la nouvelle génération catholique, si ardente et si dévouée!

La libre pensée travaille à former parmi nous une jeunesse incroyante et matérialiste; et Dieu sait quels mauvais jours nous aurions à traverser, s'il lui était donné de réussir! Mais non, ce rêve impie ne se réalisera pas : les exemples du dévouement sont féconds, et, nous en avons le ferme espoir, tandis qu'on verra sur le sol de la patrie de nouveaux et nombreux champions combattre victorieusement avec les vétérans de la bonne cause pour la religion et la vraie liberté, la Belgique continuera à donner des prêtres et des missionnaires à la Mongolie, au Bengale et aux Etats-Unis.

FIN.

APPENDICE.

Généalogie de la famille Hélias d'Huddeghem.

La famille Hélias, dite *van Huddeghem*, était primitivement établie dans le village de Beveren, lez-Audenaerde, d'où elle passa dans cette ville. Nous voyons par son alliance avec la famille Delvael qu'elle portait *d'or à la tête et col de bœuf de profil de sable, tourné vers la dextre de l'écu.* Si la branche gantoise, dont nous donnons la filiation, a fait publiquement usage de cet écusson, héraldiquement timbré, ce n'est cependant qu'au milieu du dernier siècle qu'elle a commencé à joindre le nom d'Huddeghem au sien.

I. Pierre Hélias, seigneur d'Aerschoot, conseiller au conseil de Flandre, par commission du 11 février 1637, né à Gand le 6 juin 1572, mort le 17 septembre 1638, épousa, le 6 mai 1604, Anne *de Wintere*, décédée le 17 janvier 1620, fille de Jean *de Wintere*, seigneur d'Aerschoot et d'Isabelle *Veyts*. Ils gisent aux Grands-Carmes à Gand.

Leur pierre tumulaire était entourée de ces quartiers :

Hélias,	Nieulande,	Jours,	de Keysere,
de Wintere,	Veyts,	Hertoghe,	Hillegeers.

Pierre Hélias, conseiller au conseil de Flandre, était fils de Gilles Hélias et d'Elisabeth *van Nieulande*, qui était originaire d'Audenaerde.

De ce mariage sont nés :

1° Adrien qui suit.

2° Catherine Hélias, née le 15 janvier 1612.

3° Anne-Charlotte Hélias, dame d'Aerschoot, décédée le 22 septem-

bre 1637, se maria, le 15 mai 1635, à l'église de Saint-Michel à Gand avec Jacques Penneman.

II. Adrien Hélias, seigneur de Vlienderghem, etc., échevin des Parchons de Gand en 1638, né à Gand et baptisé à Saint-Michel, le 1er octobre 1608, mort le 27 août 1681, épousa le 22 octobre 1635, Catherine *van Liebeecke*, fille de Jean *van Liebeecke*, chef de la Monnaie, et de Jeanne *van der Beke*. Dans une liste manuscrite du magistrat de Gand faite au XVIIe siècle, il est inscrit sous les noms d'Adrien Elias, sans qualification aucune.

De ce mariage sont nés :

1° Pierre, né à Gand le 10 juin 1638, mort en célibat, le 17 juillet 1710.

2° Adrien-François, né le 26 mai 1642.

3° Marie, née le 5 mai 1643 et baptisée à Saint-Michel à Gand, étant tenue sur les fonts par l'avocat Georges Hélias.

4° Catherine, née le 29 mai 1644.

5° Thérèse, née le 24 décembre 1645.

6° Adrien-Jacques qui suit.

7° Hélène-Angélique, née le 30 septembre 1648.

8° Laurent, né le 8 avril 1650.

9° Thérèse-Catherine, née le 16 octobre 1651.

10° Elisabeth-Marie, née le 2 novembre 1654.

11° Anne-Marie, née le 29 novembre 1655.

III. Adrien-Jacques Hélias, seigneur de Vlienderghem, né à Gand et baptisé à l'église Saint-Michel, le 11 janvier 1647, greffier du Conseil de Flandre, épousa le 30 septembre 1679, à l'église de Saint-Sauveur à Gand, Françoise-Elisabeth *de Keysere*, décédée le 5 avril 1692 et inhumée aux Carmes, fille de Jacques *de Keysere*, échevin de la Keure de Gand et de Catherine *van den Bossche*.

De ce mariage naquirent :

1° Adrien-Jacques qui suit.

2° Jean-Baptiste Hélias, religieux à l'abbaye de Baudeloo, à Gand, par profession du 16 novembre 1710.

3° Catherine Hélias, née à Gand et baptisée à Saint-Sauveur, le 13 novembre 1682.

4° Laurent Hélias, né à Gand et baptisé à Saint-Sauveur, le 15 décembre 1683.

5° Marie-Catherine Hélias, née à Gand et baptisée à Saint-Sauveur, le 17 juillet 1687, décédée sans alliance, le 6 mars 1720.

6° Antoine-Bernard Hélias, avocat, échevin de la Keure de Gand en 1719, épousa, le 15 octobre 1721, à l'église de Saint-Sauveur à Gand, Adrienne *van Hoecke*, décédée le 2 décembre 1765, et inhumée aux Carmes.

De ce mariage sont nés sept enfants :

A. Thérèse-Catherine Hélias, née à Gand et baptisée à Saint-Jacques, le 9 juillet 1725.

B. Catherine Hélias.

C. Bernard-Albert Hélias, né à Gand et baptisé à Saint-Jacques, le 30 janvier 1727, mort le 24 février 1743, et inhumé aux Carmes à Gand.

D. Marie-Ursule Hélias, née à Gand et baptisée à Saint-Jacques, le 18 novembre 1728.

E. Colette-Jeanne-Amelberge Hélias, née le 10 juillet 1730.

F. Jacques Hélias, né à Gand et baptisé à Saint-Jacques, le 18 décembre 1731.

G. Bernardine-Thérèse Hélias, née à Gand et baptisée à Saint-Jacques, le 4 mars 1738.

7° Pierre Hélias, mort en célibat.

IV. Adrien-Jacques Hélias, secrétaire de la Keure de la ville de Gand par résignation du secrétaire *Papejans*, né à Gand et baptisé, le 21 octobre 1680, mort le 22 janvier 1753, épousa le 29 juillet 1712 à Saint-Michel Marie-Albertine *Matthaeus*, décédée le 1er mars 1751 et inhumée aux Carmes, fille d'Adrien-François *Matthaeus*, avocat, et de Jossine *Hoydonck*.

De ce mariage sont nés :

1° Adrien-Jacques Hélias, né à Gand et baptisé à Saint-Michel, le 12 mars 1715, mort en célibat dans la même ville, le 22 septembre 1756.

2° François-Bernard qui suit.

3° Antoine-Augustin Hélias, religieux bénédictin à l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, sous le nom claustral d'Ignace, né le 22 octobre 1718, mort à l'abbaye le 27 août 1796.

4° Jean-Baptiste Hélias, prêtre séculier, né le 3 mai 1728, mort le 26 mars 1770.

V. François-Bernard Hélias d'Huddeghem, greffier de la Cour féodale de Saint Pierre-lez-Gand, conseiller ordinaire au Conseil provincial de Flandre, par commission du 16 avril 1750, né le 20 septembre 1717 et baptisé à Saint-Michel, mort le 20 janvier

1775, épousa en premières noces, le 29 avril 1755, à Saint-Michel susdit, Agnès-Béatrix Hélias, née à Gand et baptisée à Saint-Jacques, le 11 avril 1737; décédée le 17 avril 1756, fille de Pierre Hélias et d'Isabelle-Jeanne *Meys*, petite fille de Roch Hélias; et en secondes noces le 23 juillet 1757, à Saint-Bavon, à Gand, Agathe-Rose *van der Vynck*, fille de *van der Vynck*, conseiller au conseil de Flandre et de Jeanne-Rose *Willems*. Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que dans le *Comptoor Almanack* de Bruges, an 1706, page 47, il est inscrit sous le nom de Hélias.

Il eut au second lit :

1° Marie-Hyacinthe-Emmanuelle-Colette Hélias d'Huddeghem, née le 5 juillet 1760, se maria, le 3 mai 1783, avec Engelbert-Marie-Ghislain baron *de Zinzerling*, fils de René-Joseph baron *de Zinzerling* et d'Isabelle-Maximilienne-Philippotte-Josèphe *van Reyneghem*.

2° Emmanuel-François-Joseph-Aloïs qui suit :

VI. Emmanuel-Francois-Joseph-Aloïs Hélias d'Huddeghem, né le 7 janvier 1762, mort le 4 décembre 1838, épousa le 15 juin 1790, au château d'Oyghem, Marie-Caroline-Ghislaine, comtesse *de Lens*, née le 30 Janvier 1760, décédée le 4 décembre 1848, fille de Robert-Alexandre-Ghislain, comte *de Lens* et du Saint-Empire, baron de Meulebeke, seigneur d'Oyghem, et de Marie-Thérèse-Norbertine-Josèphe-Ghislaine, baronne *de Zinzerling*. A l'occasion de son mariage, il soumit sa filiation ascendante à l'examen de la chambre héraldique, qui la certifia par acte du 12 mai 1789.

De ce mariage sont nés :

1° Robert-Emmanuel-Adrien-Ghislain qui suit.

2° Emmanuel-Adrien-Marie-Ghislain Hélias d'Huddeghem, né le 1er avril 1793, mort à Gand le 2 février 1830.

3° Marie-Anne-Philippine, née le 3 août 1796, morte le 3 mars 1816.

4° Ferdinand-Benoit Hélias d'Huddeghem, jumeau de la précédente, jésuite, missionnaire en Amérique, mort le 11 août 1874, à Taos, Etat du Missouri.

5° Pauline-Emmanuelle-Marie-Ghislaine Hélias d'Huddeghem, née le 29 juillet 1801, religieuse au couvent des Dames anglaises à Bruges.

6° Idesbald-Emmanuel-Jacques-Ghislain Hélias d'Huddeghem, chanoine de la cathédrale de Saint-Bavon à Gand, né le 16 avril 1804, mort à Gand le 4 octobre 1866.

7° Adelaïde-Caroline-Colette-Ghislaine Hélias d'Huddeghem, née le le 7 avril 1806, morte le 15 juillet 1874, s'est mariée, le 11 octobre 1838, avec Hyacinthe-François-Joseph *Cardon*, né le 29 novembre 1807, mort à Gand le 22 novembre 1842, fils de Philippe-Jacques-Jean *Cardon* et d'Adélaïde-Joséphine-Colette-Jeanne *Gobert*.

De ce mariage sont nés :

Joseph-Idesbald Cardon et Pauline, mariée au baron *Dons de Lovendeghem*.

8° Marie-Thérèse, née en 1812, morte le 14 octobre 1829 (1).

VII. Robert-Emmanuel-Adrien-Ghislain Hélias d'Huddeghem, vice-président de la Cour d'appel à Gand, chevalier de l'Ordre de Léopold, membre du Congrès national et de la Chambre des représentants, né le 1er mai 1791, mort le 31 janvier 1851, à l'âge de 59 ans, était président du tribunal de première instance de Gand, lorsqu'il fut élu au Congrès. Après avoir adhéré dans cette assemblée à l'exclusion de la maison de Nassau, voté pour l'élection du duc de Leuchtenberg, il appuya la disposition qui fixait un délai fatal pour l'acceptation du roi et s'abstint de voter le jour où le prince Léopold de Saxe-Cobourg fut élu. Il appartenait au parti démocratique parmi les conservateurs. Il épousa en premières noces, le 11 mai 1835, Hélène-Marie-Ghislaine *Kervyn*, née à Gand, le 6 octobre 1799, décédée le 16 août 1839, fille d'Emmanuel-Antoine-Ghislain *Kervyn d'Oudt-Mooreghem*, et de Marie-Agnès-Françoise-Augustine-Robertine *van den Hecke*, et en secondes noces, le 26 juin 1843, Angélique-Hyacinthe *van der Bruggen*, née le 4 février 1807, décédée le 6 décembre 1847, fille de Charles-Etienne *van der Bruggen* et de Marie-Joséphine-Colette *van Pottelsberghe de la Potterie*.

De ce second mariage est né :

Robert-Marie-Frédéric-Stanislas-Ghislain Hélias d'Huddeghem, né le 1er décembre 1847, marié à la baronne *E. de Moffarts*, mort le 1er avril 1876. Avec lui s'éteint le nom des *Hélias d'Huddeghem*.

(1) A cette liste des enfants de M. Emmanuel Hélias d'Huddeghem il faut ajouter Colette-Marie, Engelbert et François-Luc, morts en bas âge et un enfant mort sans baptême : en tout, 12 enfants.

RECTIFICATION.

Addition à la note (1) *de la page* 32 *du C. II.*

Nous avons à rectifier une légère erreur : nous nous trompions, quand nous disions que le comte François de Thiennes de Lyenburg était fils du comte Chrétien de Thiennes ; il n'était que son cousin.

Le P. Caullet fut précepteur du comte Chrétien-Charles, comte de Thiennes et de Rumbeke, dernier de sa branche ; celui-ci était, en effet, comte de Rumbeke, quand il était élève du P. Caullet ; son cousin (et oncle par sa femme) François, comte de Thiennes et plus tard de Rumbeke, avait été élevé à l'école militaire de Neystad en Autriche. En 1810 ou 1811, il racheta le château de Rumbeke, qui lui appartenait, quand il servit de refuge aux Jésuites.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE VII.

1835-1838.

CHAPITRE VIII.

1838-1839.

CHAPITRE IX.

1839-1846.

CHAPITRE X.

1846-1860.

CHAPITRE XI.

1860-1865.

CHAPITRE XII.

1866-1874.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LE FONDATEUR

DES

MISSIONS DU MISSOURI CENTRAL

VIE

DU

R. P. HÉLIAS D'HUDDEGHEM

de la Compagnie de Jésus

PAR

AUGUSTE LEBROCQUY, de la même Compagnie

Avec un portrait lithographié.



GAND.

C. POELMAN, IMPRIMEUR DE SA GRANDEUR, RUE HAUTPORT, 19.

1878.